

[Ctrl][Alt]+ le contrôle et ses alternatives. Les arcanes de la science-fiction : point d'entrée dans un monde nouveau, observation, réflexion, bidouillage de la société moderne et émergence d'une pensée-changement

David Coat

▶ **To cite this version:**

David Coat. [Ctrl][Alt]+ le contrôle et ses alternatives. Les arcanes de la science-fiction : point d'entrée dans un monde nouveau, observation, réflexion, bidouillage de la société moderne et émergence d'une pensée-changement. Art et histoire de l'art. 2016. dumas-01453223

HAL Id: dumas-01453223

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01453223

Submitted on 2 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



[Ctrl][Alt]+
le contrôle et ses alternatives

les arcanes de la science-fiction : point d'entrée dans un monde nouveau, observation, réflexion, bidouillage de la société moderne et émergence d'une pensée-changement

Mémoire écrit par David Coat
et sous la direction de Yann Toma

UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

UFR 4 : Art et science de l'art - Master 2 AIV
2015 / 2016

RÉSUMÉ

Aujourd'hui, il est facile de constater l'accumulation impulsive de caméras et de croire qu'elles nous protègent, il devient aussi logique de s'exprimer sans cesse dans un monde où les flux et les réseaux sont mis en avant, il est même normal de désirer la nouveauté et de faire de son smartphone son meilleur ami.
Mais comprenons nous vraiment où nous mènent ces comportements ? Devant nous grandit le monstre des sociétés de contrôle, puissions nous alors nous arrêter quelques instants pour y réfléchir. Il semble qu'une simple prise de recul, même très courte, serrait à même de nous ouvrir un champ de pensée depuis trop longtemps fermé.

Qui en effet ose désormais refuser la norme technologique ? Qui ose encore penser à tout ce qu'elle met en jeu sans l'accepter comme le nouveau culte moderne qui supprime les voix les plus faibles ?
A-t-on encore le droit au silence, à l'anonymat ?
A-t-on la possibilité de contrecarrer la pulsion technophile ?
A-t-on les moyens d'aimer à nouveau l'inconfort et l'incertitude ?
Pouvons nous esquiver le contrôle et ses câbles étendus ?

Dans un univers qui avance avec persistance vers toujours plus d'informations, d'outils numériques et de maitrise du monde, l'imagination et l'anticipation deviennent les maîtres mots de l'homme moderne, ils incarnent probablement ses uniques portes de sortie.
Il s'agit clairement d'exagérer, d'extrapoler et de prévoir la technologie pour comprendre, pour décrypter et pour s'approprier un monde un peu trop pressé.

Le courant de la science-fiction a assimilé cet état de fait dès le début et il est intéressant de constater son rapport au réel (réduit à un simple appui pour s'élancer vers l'inconnu) qui construit inéluctablement une critique acerbe du présent.
La fiction est une prise de recul en soi, elle incarne donc ici l'antithèse d'un monde sous contrôle, elle sert la vie, libérée grâce à quelques éphémères instants de réflexion.

S'adapter et s'approprier la technologie est peut-être la seule façon de préserver sa puissance... Qu'ils soient exagérés, déformés, dystopiques, paranoïaques ou simplement réalistes, les mots qui suivront ne tendent qu'à montrer l'existence d'un monde alternatif, bidouillé, changeant, d'un monde qui met la pensée en mouvement.

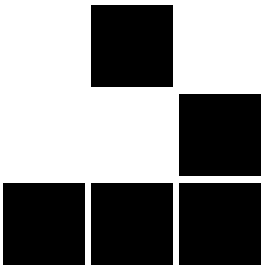
Mémoire écrit par David Coat
et sous la direction de Yann Toma

[Ctrl][Alt]+
le contrôle et ses alternatives

les arcanes de la science-fiction comme point d'entrée dans un monde nouveau, observation, réflexion, bidouillage de la société moderne et émergence d'une pensée-changement

Université Paris 1 - Panthéon Sorbonne
UFR 4 : Art et science de l'art - Master 2 AIV

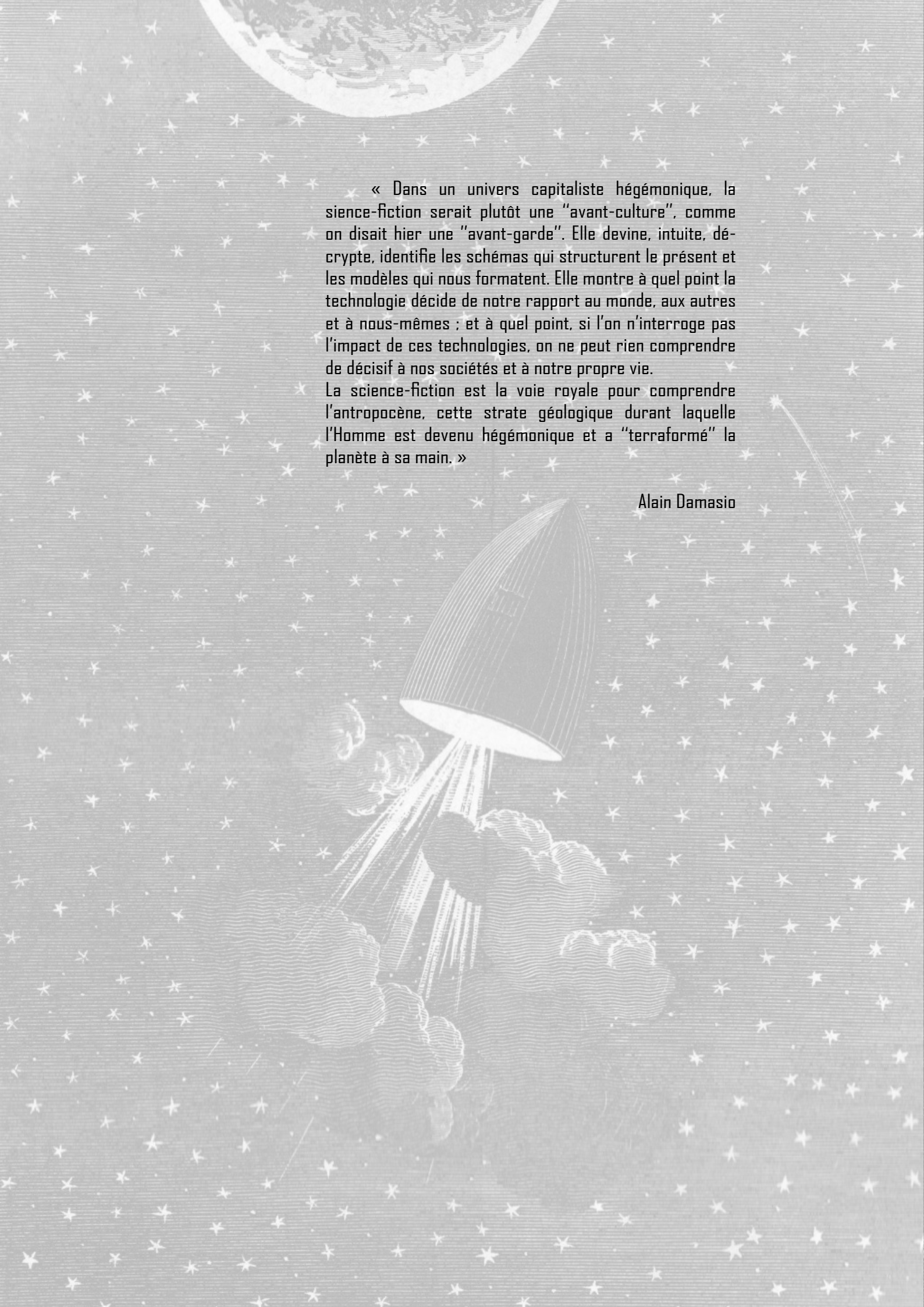
2015 / 2016





« Dans un univers capitaliste hégémonique, la sience-fiction serait plutôt une "avant-culture", comme on disait hier une "avant-garde". Elle devine, intuite, décrypte, identifie les schémas qui structurent le présent et les modèles qui nous formatent. Elle montre à quel point la technologie décide de notre rapport au monde, aux autres et à nous-mêmes ; et à quel point, si l'on n'interroge pas l'impact de ces technologies, on ne peut rien comprendre de décisif à nos sociétés et à notre propre vie.
La science-fiction est la voie royale pour comprendre l'antropocène, cette strate géologique durant laquelle l'Homme est devenu hégémonique et a "terraformé" la planète à sa main. »

Alain Damasio



« La vérité a structure de fiction. »

Lacan

A travers ce mémoire je remercie tous les auteurs de science-fiction pour leurs ouvertures, futurs instables, et plus particulièrement Alain Damasio pour sa verbe et sa gerbe, pour avoir donné un bon coup de pioche dans ma caboche et surtout pour savoir attiser la flamme, le combat, la vie.

Je remercie Yann Toma pour ses yeux tournés vers l'inexploré, pour sa patience et sa constance.

Je remercie l'animal sauvage et grognant qui vit souvent dans la même pièce que moi pour avoir supporté mes excès d'humeur et de pensée, pour les cabanes et les mondes partagés qui abritent nos innocences.
Je remercie le contemplateur tranquille, la tête dans les étoiles, pour ses intérêts, pour sa complaisance précieuse et infinie, pour ce regain de foi en une galaxie réfléchie.
Je remercie le gros joueur et sa gaieté de cœur pour ses pulsions couleur saumon, ses flèches enjouées nécessaire au maintient des idées les plus complexes et ses questions existentielles qui tentent encore de comprendre qu'est ce que c'est qu'est ce que c'est.
Je remercie aussi la magicienne de la blogosphère et sa voix d'or pour sa conviction radieuse en un monde qui arrête de râler, pour ses paroles qui débordent d'anecdotes, échos d'une pensée critique et bienheureuse.

Je remercie l'archère et l'homme-arbre, vastes amitiés désincarnées, qui ont joué un rôle très important et qui me confortent dans l'idée d'un monde de chaleur, de partage et de jeux.

Je remercie l'ivresse rythmique, la menace aux bombes chromées, la profanation lascive, l'énergie du suspens, la révolte encrée, la philosophie rappée et enfin barbe rousse car, tous, ils ont érigé des cosmos entiers profondément sous la surface de mon crâne.

- - -

Je dédie ce mémoire au sage qui entrevoit la trame repliée de l'espace et du temps, qui perçoit un monde mystérieux aux frontières du réel et qui à su faire naître en moi l'amour des questions sans réponse et de l'univers inconnu.
Je le dédie à la peintre de mes rêves qui ressent la magie au travers de la création, qui m'a donné l'épée mystique du cœur vaillant et qui m'a transmit son goût secret pour les enchantements du quotidien et surtout pour la vie libérée.

Et je songe à l'enfant, ici présent, à ses jeux et ses observations, à sa curiosité et à son envie naïve d'un monde plus beau.

SOMMAIRE

PROLOGUE : ANTICIPER C'EST DÉCRYPTER 13

PARTIE 1 — L'INDIVIDU **25**

CHAPITRE I : IL ETAIT UNE FOIS LA DISCIPLINE 27
- Un monde de classes 27
- Le panoptique 28
- Mutation sociale 33

CHAPITRE II : LA VISION, UN INGRÉDIENT DU POUVOIR 37
- La sécurité c'est tendance 37
- Surveillance et psychose 39
- Théâtre et comédie 44
- Je n'ai rien à cacher 45
- Faire face à l'écoute 48

CHAPITRE III : LA PULSION SCOPIQUE ET L'ŒIL-DÉSIR 57
- Une envie populaire 57
- Des images multipliées 62

PARTIE 2 — LE DIVIDU **67**

CHAPITRE IV : LA VIRTUALISATION GÉNÉRALE 69
- Le culte de l'image 69
- Et aujourd'hui le culte de soi ? 73
- Nos identités : parure et protection 75
- Décorporation du soi 78

CHAPITRE V : LA SOCIÉTÉ-MACHINE 85
- Déconnexion du monde 85
- Techno-cocon 88
- H+ (transhumanisme) 89

CHAPITRE VI : LA CROISSANCE DES FLUX 93
- L'âge de l'information 93
- Big data : ombres numériques 100
- Prévision du comportement 101

PARTIE 3 **105**

et L'AUTRE

CHAPITRE VII : LE PEUPLE ÉMOTIF, IRRÉFLÉCHI, MAIS SOUVERAIN. 107
Norme et progrès : effets pshychomécaniques 107
Démocratie et réflexion 111
La masse tyrannique 113
Minorités et apports socio-politiques 116

CHAPITRE IIX : L'ALTERNATIVE ET LE HACK (SOCIAL) 121
Reprenons les bases 121
Un terrain de jeu virtuel 124
Une guerre de l'information 126
Des idéologies bien réelles 130
Hacking Social 134

ÉPILOGUE : SE RÉINVENTER POUR SE RÉVOLTER 139

ANNEXES **145**

+

TABLES DES ILLUSTRATIONS 147
Créations de l'auteur 147
Autres œuvres, travaux et références visuelles citées 148

INDEX DES NOMS PROPRES. 151

INDEX DES MOTS-CLEFS 153

BIBLIOGRAPHIE 155

PROLOGUE

< ANTICIPER C'EST DÉCRYPTER >

« Un commencement est un moment d'une délicatesse extrême » [1].
Alors, toute réflexion commençant par une observation nous allons donc, avant de réfléchir le monde, simplement l'observer.

Et le premier constat est simple : depuis quelques années le progrès a énormément redéfinit les modalités de nos vies. C'est une évidence mais j'entends par là que les avancées technologiques récentes ont changé en profondeur notre modèle social tout en produisant des habitudes nouvelles et en changeant notre manière de vivre au quotidien.
Il est indéniable qu'aujourd'hui les machines modernes sont partout : qu'elles soient dans nos poches, sur nos bureaux, dans les rues ou les couloirs du métro, elles règnent sur une grande partie de nos vies occidentales et elles forgent, d'une manière ou d'une autre, un rapport au monde qui leur est bien particulier.

Bien sûr, le progrès n'est pas un principe nouveau, depuis toujours l'Homme a cherché à se simplifier la vie et ses premières inventions ont commencé, depuis bien longtemps, cette longue fuite en avant (notamment la roue et le levier, premiers objets a pouvoir décupler l'énergie). Mais, si en cinq millénaires les choses ont lentement suivi leur cours, elles ont beaucoup changé en très peu de temps, et ce, surtout grâce à l'explosion industrielle et à la prolifération rapide des ordinateurs, des écrans et des caméras. Désormais, le progrès surprend et il désarçonne.
Pourtant la nature même du progrès ne change pas car s'il peut être clairement défini comme un « mouvement en avant » ou comme un « processus évolutif orienté vers un terme idéal » [2] il se canalise mécaniquement vers une certaine utopie du confort.
Et c'est principalement dans cette optique de simplification de la vie que les **machines sociales** [3], ont pu conquérir nos espaces publics et privés si rapidement : il est évident qu'elles nous vendent une vie améliorée avec un accès plus rapide au divertissement, à la sociabilisation ou au savoir.
Et, finalement, peu importe quelle technologie nous utilisons et comment nous le faisons, pour nous tous, le réel intérêt réside dans la facilité d'accès. La machine à laver et la voiture nous font gagner du temps, le chauffage central nous empêche d'avoir froid, l'ordinateur relie les services et permet de communiquer rapidement, la télévision nous tient informés et nous apprend des choses, etc.

---

[1] Frank Herbert, *Dune*, Éditions Robert Laffont, 1970, p. 9

[2] D'après le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL).

[3] Un terme qui sera important par la suite car il définit l'ensemble des technologies qui rapprochent les humains entre eux : on pense surtout au téléphone ou à l'ordinateur, machines de communication, mais c'est aussi le cas desoutils de vision (caméras, écrans) ou même des transports (voitures, trains), etc. Les machines sociales tendent à faciliter nos rapports humains et nous verrons peu à peu la force qu'elles déploient pour s'y substituer.

Le confort personnel, nouvel eldorado promis par notre système social, ne semble être possible que par la possession d'outils et de machines modernes. Il devient donc évident que le progrès se modèle autour du confort parce qu'il répond avant tout à une demande sociale : celle d'une vie toujours plus facile.

Si le progrès incarne cette marche en avant éternelle voyons ce qui symbolise notre temps présent : le second constat tombe ainsi sous le sens. Depuis cette position prédominante occupée par toute l'innovation socio-scientifique actuelle, le smartphone a su se hisser à la première place des technologies modernes représentatives de notre époque (fig. 1 - voir page 8) : 55% des anglais affirment que c'est la meilleure invention de ce siècle [4], loin devant wikipedia ou facebook.

Un peu comme un cerveau supplémentaire, le smartphone répond à toute demande, il étend nos capacités et sait rapprocher les humains entre eux. En échange d'une même somme d'argent tous les mois, c'est un outil qui permet de garder contact, de renforcer le lien qui existe entre deux personnes éloignées et parfois même de créer un échange là où, sans les machines, il n'y en avait pas.
En résumé, le smartphone permet d'étendre son entourage potentiel, de majorer son « voisinage psychologique » et de faciliter « l'entretien d'une proximité symbolique » [5].

Pour rendre ces propos plus concrets et pour affiner l'objectivité du sujet qui sera traité un peu plus en aval, voyons quelques chiffres, marques de l'impact des machines sociales sur nos vies.
Selon une étude de la UK Post Office, conduite par YouGov, en 2008 nous consultions déjà notre téléphone 150 fois par jour et en moyenne et 53% des utilisateurs devenaient anxieux sans l'avoir à porté de main ou dès que leur batterie était déchargée. Suite à cela le terme « nomophobie » [6] a d'ailleurs été inventé pour définir la peur d'en être séparé. Puis, en 2014, la Tecmark [7] révèle que nous pouvons désormais utiliser quotidiennement nos smartphones jusqu'à 221 fois (mais pas dans un but précis bien sûr car la plupart des activités se concentrent encore aujourd'hui sur des applications comme Reddit, Twitter, Instagram ou encore Tumblr qui entraînent souvent le flou et la contemplation passive).
Pour continuer dans la démesure on notera que d'après l'International Data Corporation plus d'un milliard de smartphones ont été vendus seulement en 2015.
Et pire, lors d'une autre étude menée cette fois ci par l'université de Würzburg et celle de Nottingham Trent en 2016 pour la société Kaspersky Lab [7], 37,4% des possesseurs d'un smartphone le considère au moins aussi important que leurs amis et 1,1% osent même affirmer que c'est la chose la plus importante dans toute leur vie.

Au delà des statistiques, ces bijoux de technologie captivent parce qu'ils semblent permettre de vivre sa vie d'une manière plus performante. Communiquer davantage. Avancer plus vite sans se perdre en route. Libérer du temps et remplir sa journée dans un flux d'activités sociales...

---

[4] Will Dahlgreen, *Smartphones, tablets and Facebook are the best inventions of the 21st Century*, en accès libre sur YouGov et écrit le 21-22 janvier 2016

[5] (Traduction personnelle) Ran Wei & Ven-Hwei Lo, *Staying connected while on the move: Cell phone use and social connectedness*, New Media & Society, 2006

[6] Nomophobie : contraction de « no-mobile phobia », néologisme un peu trop controversé. On verra probablement davantage de gens utiliser le terme « adikphonia » construit par Phil Marso en 2013.

[7] Les données de ces études (Tecmark Smartphone Usage Survey et Digital Best Friend) sont disponibles en accès libre sur leur site web respectifs (se référer aux annexes).

Tout cela fait partie des normes et des envies d'aujourd'hui mais quoi qu'il en soit sa fonction, sa taille, son design et son ergonomie (que chacun peut s'approprier comme il le souhaite) lui ont permit de devenir brusquement une sorte d'icône nouvelle, d'objet sacré vecteur de dévotion, de talisman que l'on garde toujours sur soi et qui protège de la mauvaise fortune. [8]
D'ailleurs, en se concentrant sur la marque Apple, on ne peut nier le fait qu'elle se joue de ce lien entre technologie et croyance. Sans parler des évidences du logo, les commerciaux sont appelés « évangélisateurs » comme s'ils étaient chargés de répandre la bonne parole et leurs slogans citent parfois les écrits bibliques notamment Thomas l'Apôtre en 2007 : *« Thinking is Believing »* (fig. 2). Ajoutons que lors de la sortie d'un nouvel iPhone l'engouement de la part des consommateurs est tel que certains d'entre eux avouent honorer la technologie et considérer les Apple Store comme des « lieux de culte, lieux de partage, lieux de croyance » [9] comparables à des églises contemporaines.

Le smartphone est ainsi, pour beaucoup d'entre nous, un couteau-suisse technologique, un objet qui améliore la vie et dont on ne peut plus se passer.
On peut donc aisément prédire la tendance future, et, en un sens (si l'on s'autorise quelques comparaisons débridées et fertiles) notre utilisation des machines se rapproche finalement d'un rituel social moderne dont nous sommes les fervents pratiquants. Bien plus présent qu'une tradition annuelle, cette habitude quotidienne devient le témoignage concret de notre dévotion technologique mais surtout, par des centaines de gestes attentionnés et quasi-obsessifs envers nos machines, elle est transfigurée en un ersatz de religion.

C'est précisément par ces réflexions qu'a débuté ma pratique artistique : j'ai adoré cette démarche qui visait à rendre compte de l'existence d'un nouveau culte, tellement évident qu'il en devenait invisible.
La première idée qui a traversé mon esprit s'est concrétisée : une crucifixion d'Iphone comme pour rendre compte de l'idée de divinité qui s'échappe d'une telle icône (fig. 3).
Ce qui a finit de me persuader de la bonne foi de ma création ce fut les gens qui n'ont pas manqué de s'indigner devant un tel gâchis, devant une telle « hérésie ».
Au delà de l'argent qu'un tel objet met en jeu, il y a aussi cette impossibilité courante, chez beaucoup, à envisager un smartphone détruit délibérément. Il y a un étonnement profond à constater un tel massacre en sachant l'utilité que peut avoir un téléphone intelligent aujourd'hui. Ma pratique est ainsi une réflexion permanente sur l'évolution de nos usages quotidiens battis autour des machines sociales (comme nos rapport aux smartphones et nos gestes répétés à l'extrême ou bien nos connexions régulières aux espace virtuels). Ces usages, pour moi, sont analogues à des rituels religieux c'est pourquoi je fais appel à ce champ de pensée par l'expression « **culte moderne** » [10].

---

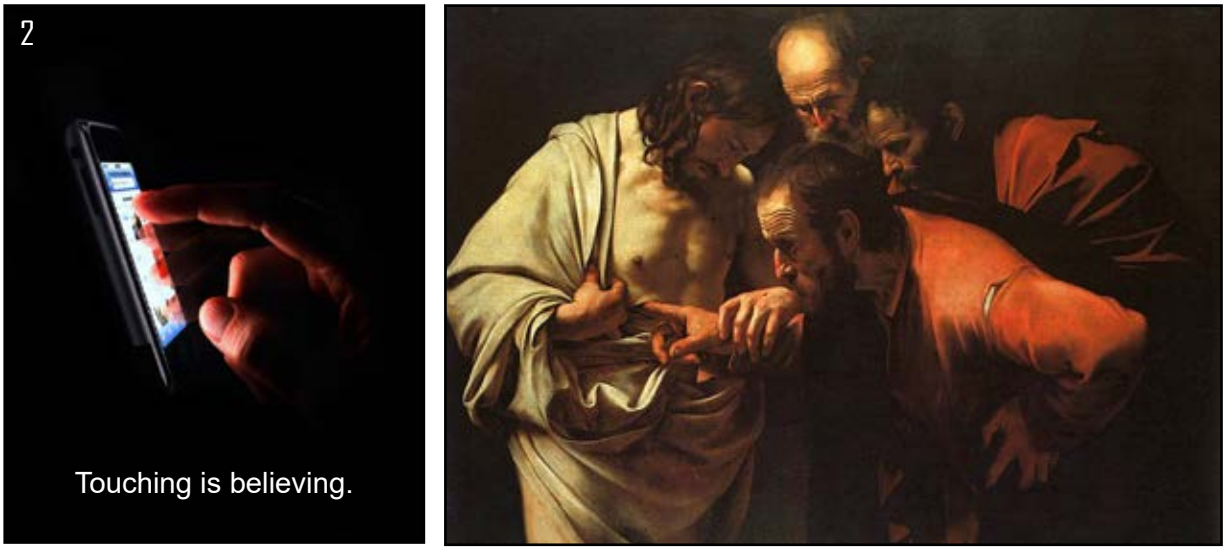
[8] Un homme a notamment été protégé par son téléphone lors des attentats du 13 novembre 2015 à St Denis, un projectile est venu détruire son portable alors qu'il le tenait contre sa tempe en téléphonant, lui n'a eu aucune séquelle (artcile publié sur Le Monde le 14 novembre 2015). Plus récemment, en juillet 2016, un autre homme a été sauvé : ayant fait un accident de moto il restait introuvable mais ses données de géolocalisation envoyées par son smartphone ont permis à sa famille de le retrouver 4 jours plus tard, amoché mais en vie (Guillaume Champeau, article publié sur Numerama le 26 juillet 2016).

[9] Propos d'un fervent recueillis par Alexandre Laurent lors d'un reportage en 2011 sur l'ouverture du tout premier Apple Store Français pour le compte de la chaîne M6 et de son service lié Clubic.

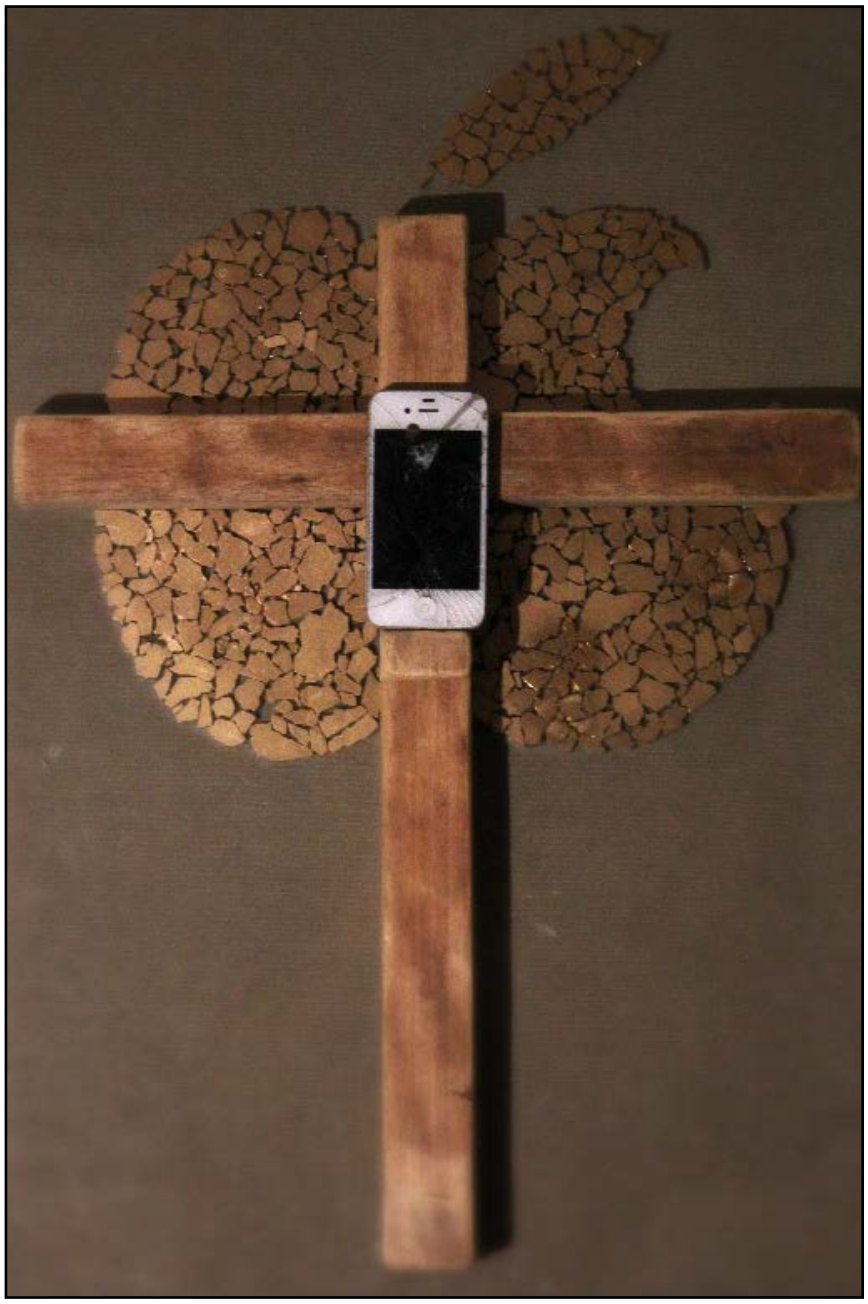
[10] Le culte selon le CNRTL est un « hommage religieux rendu à Dieu, à quelque divinité, à un saint; p. ext., vénération de caractère religieux accordée à un être, à un objet privilégié ». On étendra ici ce terme à un niveau social (comme il fut le cas pour des cultes nationalistes) mais en prenant appui sur un objet matériel : le smartphone dont nous avons déjà tant parlé et qui attire facilement les usages rituels.



1 //
Place St Pierre au Vatican, à 8 ans d'écarts
et lors d'élection pontificale.
2005 : Luca Bruno / 2013 : Michael Sohn



2 //
Comparaison entre une publicité Apple de 2007
et une peinture du Caravage :
L'Incrédulité de saint Thomas
Huile sur toile
107 x 146 cm
1603





3 //
Pièce de l'auteur
iCone (\aj.kon\ )
- ou le smartgod salvateur
machine sociale (smart-phone) bois, verre, peinture
50 x 70 x 05cm
2014

Quoi qu'il en soit, tous ces gestes imperceptibles qui forment ce grand rite social sont d'ailleurs très justement révélés, par leur absence, dans la série photographique Technomades de Christophe Beauregard (fig. 4).
On peut y voir des gens utiliser des machines (smartphones, appareils photo, consoles de jeu…) sans pour autant qu'elles transparaissent sur la photo, j'y trouve un grand intérêt à imaginer que ces individus, plongés dans leurs usages ne se rendent même pas comptent de l'absence de leurs outils. Ainsi, sans l'objet de la dévotion, sans l'objet de l'attention, l'acte et la posture, derniers témoins de la technologie, sont dénaturés mais ils saillissent et ils en deviennent très troublants. L'artiste lui-même en parle sous ces termes : *« Des gestes et des postures physiques dues à l'utilisation de nouveaux moyens de technologie nomades font dorénavant parties de notre expérience quotidienne. Largement diffusés et utilisés par la publicité, ces attitudes et objets high-tech représentés piègent notre imaginaire, jusqu'à créer de nouveaux codes, de nouveaux signes. »*

En restant dans l'idée de donner un contour à l'invisible irrationnel, les frères Chapman m'ont beaucoup influencé avec leur Chapmain Familly Collection (fig. 5). Par un subterfuge artistique intelligent ils semblent essayer de donner corps à notre habitude de la malbouffe : je ressens cette fabrication de fausses reliques aborigènes comme une explication de l'omniprésence désormais naturelle (presque invisible) des fast-food.
Leurs sculptures sont un échos à la surabondance de la restauration rapide comme si elle pouvait être expliquée par son hypothétique existence séculaire au sein de peuples primitifs, comme si la culture du domac avait toujours existé chez l'Homme.
En mélangeant d'anciens rites à des coutumes modernes il se produit souvent un glissement sémantique et toutes les choses trop évidentes pour être vues sont soudain dévoilées, et ce, quelquefois sous un angle tout nouveau qui révèle l'intérieur, positif ou négatif, de nos coutumes. [11]
Finalement ce glissement est créé par une prise de recul avec le réel et cette distanciation se retrouve d'autant plus dans les œuvres de fiction parce qu'elles ne pourront jamais prendre corps en tant qu'objet usité.
La Chapman Familly Collection est une création issue d'un univers fictif parce que son existence est impossible au sein de notre réalité, tout comme ICone (fig. 3).
Pour moi, plonger dans la fiction c'est surtout, grâce au recul, essayer de percevoir une part de vérité sous les couches opaques du moment présent : c'est donner un sens critique à un objet ou à un concept d'aujourd'hui simplement en le projetant dans un contexte différent, dans monde alternatif ou même dans le futur.

Pour finir d'introduire la technologie dans son ensemble et son impact sur le monde, notons que désormais, la majeure partie de nos vies sociales passent par l'utilisation de machines et de technologies parce que c'est plus simple comme ça.
Mais, autour de cette façon de vivre se construit une pensée inédite et une nouvelle mythologie moderne apte à nous délivrer de nombreux questionnements.
Cet état de fait, tout particulièrement, me pousse à imaginer vers où cela peut nous mener. Et puis, si la question existentielle « Où allons-nous ? » est un peu vaste pour que sa réponse se trouve dans les pages à venir, essayons au moins de trouver où les technologies nous peuvent elles nous mener.

---

[11] Notons que dans le cadre des fast-food, la notion de culte moderne transparaît vis-à-vis des individus qui en font leurs lieu de vie. Ces restaurants trop rapides pour être des restaurants sont parfois le seul et unique endroit où une certaine partie de la population vient se sustenter. C'est rare mais, parce que nous sommes bientôt aujourd'hui sept milliards sur Terre et parce que cette façon de manger s'adresse avant tout à une masse en tentant d'attirer le plus de monde possible pour un maximum de rentabilité, le rituel peut exister tout simplement parce qu'un grand nombre de gens font la même chose au même endroit ou de la même façon.











4 //
Christophe Beauregard
Technomades
90 x 90 cm
2008

5 //
Jack & Dinos Chapman
The Chapman Familly Collection
34 sculptures de dimensions et matériaux variables
2002

Pour répondre à cette question qui, par ailleurs, parait plutôt simple, il faut extrapoler et anticiper le devenir de ces machines.
Pour réfléchir le monde, je crois qu'il est utile de se projeter vers le futur, vers les horizons potentiels de demain. Comme nous l'avons vu et comme nous le verrons encore tout au long de ces lignes c'est là qu'est l'essence même de ma pratique à venir et c'est un élan merveilleusement bien représenté par le courant de la **science-fiction**.
Alors, avant de fuir vers ses mondes alternatifs, en voici la définition.

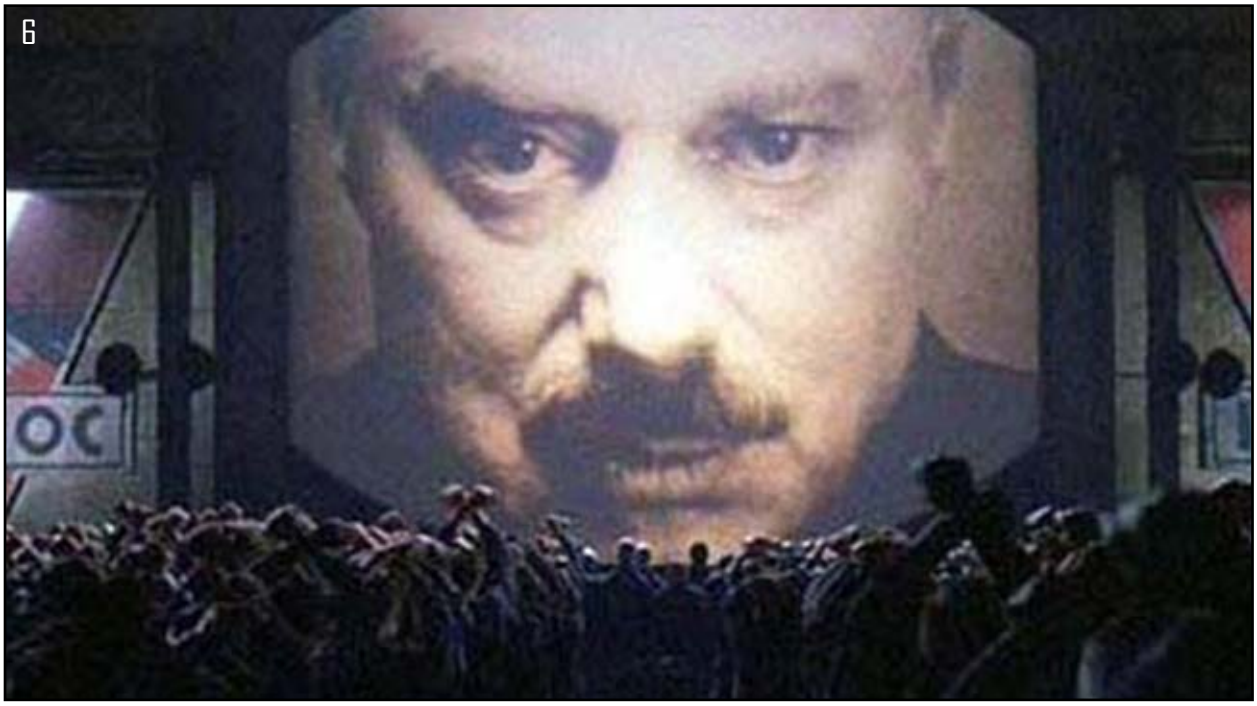
La science-fiction est un *« genre littéraire et cinématographique décrivant des situations et des événements appartenant à un avenir plus ou moins proche et à un univers imaginé en exploitant ou en extrapolant les données contemporaines et les développements envisageables des sciences et des techniques.* » [12]
Isaac Asimov, pilier de ce genre littéraire écrira même : « On peut définir la Science-Fiction comme la branche de la littérature qui se soucie des réponses de l'être humain aux progrès de la science et de la technologie. » [13]

C'est ainsi que la SF, en intégrant les progrès récents, peut devenir l'alternative critique de nos systèmes sociaux et de nos modes de vie.
Il est important de noter un détail : la science-fiction était autrefois plus connue sous le nom d'Anticipation. Un terme qui faisait la part belle à la capacité d'observation et d'analyse de ce genre, un terme qui fait davantage écho à mes propos et à mes pensées puisque je souhaite ici démontrer en quoi c'est un genre littéraire (et artistique si on l'étend à toute sorte de créations) qui porte en lui les racines d'un monde meilleur puisque, sous bien des aspects, entièrement réfléchi.
C'est un fait un peu brut, certes, mais il est notable que les écrits d'anticipation comme *Blade Runner [14], La Zone du Dehors* [15] ou même *La Lumière des Jours Enfuis* [16], que nous étudierons en détail au moment opportun, ont permis (et permettent encore, même inconsciemment) de comprendre les dynamiques de notre civilisation par l'exagération des systèmes déjà établis.
Pour bien situer les choses, dans cette introduction, on notera l'exemple incontournable du roman 1984 écrit par George Orwell qui se ressent, au commencement de la guerre froide, comme la critique d'un totalitarisme terrifiant. L'auteur projette le citoyen moyen (représenté par Winston Smith) et tout le système social dans un futur dominé par le Parti (fig. 6) et son idéologie ultra-extrémiste : *« le Parti recherche le pouvoir pour le pouvoir, exclusivement pour le pouvoir. Le bien des autres ne l'intéresse pas »* [17]. 1984 peut être considéré comme un roman qui interprète l'âme du présent et qui déchiffre la pensée de demain : il tente d'anticiper le monde en exagérant des systèmes précis déjà existants, en l'occurrence le stalinisme et le totalitarisme qui terrifiaient, à cette époque, le « monde occidental libre » [18].
De plus, il expose clairement les dérives d'une nouvelle société étrange et absurde qui prend son essence tout autant dans l'esprit d'Orwell que dans le réel et ses utopies sociales du moment.

---

[12] Définition issue du (CNRTL).
[13] Isaac Asimov, préface à « David Starr : justicier de l'espace », éd. Lefrancq, 1978, p. 3
[14] Philip K.Dick, *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* (trad. Serge Quadruppani), éd. Chute Libre, 1976 / parution originelle : *Do Androids Dream of Electric Sheep?,* éd. Double Day, 1968
[15] Alain Damasio, La Zone du Dehors, éd. La Volte, 2007
[16] Arthur C. Clark et Stephen Baxter / parution originelle : « The Light of Other Day », *Analog Science Fiction and Fact,* éd. du Rocher, 1966
[17] George Orwell, *1984* (trad. Amélie Audiberti), Gallimard, 1972, p.371
[18] Expression issue des propos de Winston Churchill lors de son discours à Fulton le 5 mars 1946.

Big Brother, figure emblématique du Parti



6 //
Extrait de *1984*
Film réalisé par Michael Radford
1984

Rick Deckard et son dispositif d'analyse Voigt-Kampff chargé de différencier humains et robots.



7 //
Extrait de *Blade Runner*
Film réalisé par Ridley Scott (et adapté du livre *Do Androids Dream of Electric Sheep?* de K. Dick)
1982

Pourtant, et nous verrons tout cela une fois ce prologue achevé, cet ouvrage peut tout aussi bien s'appliquer à d'autres types de société, bien plus proche de nous.
Finalement, qu'elle le veuille ou non, la science-fiction porte en elle-même la critique de l'humain et de ses architectures, elle à la fois politique, proactive et visionnaire.

« Individuellement, les histoires de science-fiction peuvent paraître triviales aux yeux des philosophes et des critiques d'aujourd'hui, mais l'esprit de la science-fiction, son essence, portent à présent la clé de notre salut, si tant est que nous puissions être sauvés. » [19]

C'est très probablement grâce à ce genre de lectures qu'il est vraiment devenu important pour moi de saisir les enjeux occultes du présent, cachés dans leur proximité et qui, curieusement, nous échappent sans peine.
La SF peut ainsi nous aider à comprendre le présent et ses ombres en extrapolant le mouvement des rouages de notre société d'horloger (où chaque chose à sa place), elle permet aussi, en exagérant nos systèmes, us et coutumes de débattre de leurs véritables apports ou leurs déviances malsaines à long terme.
Le monde avance rapidement, mais tenter de l'anticiper c'est une manière ou une autre de le comprendre. Et à l'heure où ces lignes sont écrites, nous pouvons voir assez distinctement l'avenir proche de nos sociétés : pour ce qui est de la France, les attentats récents perpétrés entre 2015 et 2016 [20] ont renforcé le besoin général de sécurité. La technologie essayant répondre à cette pulsion depuis déjà plusieurs décennies ne fait qu'accroître les machines de surveillance comme les portiques ou les caméras mais le contexte actuel change vraiment la donne puisque qu'aujourd'hui personne ne semble échapper à la suspicion.
Le contrôle des individus se répand, dans le but de protéger les citoyens innocents.
Notre monde s'est toujours revendiqué libre (voyez la devise française) mais le contrôle est simplement affaire de laissez-passer, de sauf-conduits et de documents officiels qui légitiment cette liberté.

Ma pratique, comme nous le verrons de temps à autre, tente d'éveiller sur ces problématiques. Mon but est simplement d'anticiper les dérives sociales : je souhaite analyser en profondeur notre environnement moderne pour entrevoir les multiples avenirs à éviter. Pour cela, je fais de mon art la réalisation matérielle de mes pensées personnelles et de mes critiques sociales.
L'observation débute et la création conclue. Alors, avant tout, décortiquons le fonctionnement des « sociétés de contrôle » [21] qui nous enveloppent si agréablement (nous verrons plus en détail comment le contrôle peut se répandre facilement).
Et pour cela, avant de nous plonger dans des futurs fictifs, nous allons d'abord remonter le temps et nous intéresser à la naissance de la surveillance optimisée et efficace : tout prend corps dans les sociétés du dix-neuvième et du début du vingtième siècle qui ont été décrites par Michel Foucault comme des sociétés disciplinaires.

---

[19] Isaac Asimov, *L'Encyclopédie de la Science-Fiction*, éd. CIL Beaux Livres, 1980

[20] Que ce soit l'attentat contre Charlie Hebdo, celui du train Thalys, au Bataclan, à Nice on encore à Saint-Étienne-du-Rouvray (et bien d'autres), c'est certes bien peu en comparaison de ce qui se passe dans des pays très proche de la guerre elle-même mais on trouve ici une guerre sans limite réelles qui peut bouleverser le climat social d'une nation.

[21] Un concept qui se retrouve dans les écrits, que nous verrons sans tarder, de Gilles Deleuze et d'Antonio Negri. On peut aussi constater très tôt une réflexion sur ce sujet dans les travaux de William S. Burroughs, notamment dans The Limits of Control (Semiotext(e): Schizo-Culture, vol. III, 1978 p. 38-42) mais nous nous concentreront sur des écrits très proche de nous, non dans le temps mais dans l'espace.

PARTIE 1

L'INDIVIDU
UN DOCILE CONTRÔLAT[22]

ou
l'Esprit du Passé
et l'Œil qui savait se multiplier par pur plaisir de voir

---

[22] Le contrôlât définit toute forme d'entité dont l'architecture interne permet le déploiement partiel ou complet du contrôle et de ses éléments (jugement, classement, évaluation, immixtion et surtout surveillance). Cette vue de l'esprit a pour but la compréhension de ce déploiement et, à terme, de savoir s'en préserver (donc de modifier sa propre structure sociale et son rapport aux juges, maîtres, contrôleurs, inspecteurs, et surtout censeurs).

CHAPITRE I

< IL ETAIT UNE FOIS LA DISCIPLINE >

UN MONDE DE CLASSES

1900.

L'école est obligatoire depuis 20 ans, le service militaire est là pour nous intégrer à notre beau pays et l'industrie est en pleine révolution : la première ligne de métro apparaîtra en juillet et dans 3 ans les frères Wright parviendront à s'envoler à bord du premier avion motorisé, le Flyer.

L'ensemble de la société est alors bâtie sur un certain nombre de lieux qui favorisent les dispositifs et mécanismes dits d'enfermement en enseignant bien entendu la discipline avant tout. Naturellement, si la discipline est le modèle par excellence du 19e siècle c'est parce que jusqu'à lors elle a toujours fait ses preuves : à terme le citoyen devient lui-même son propre censeur et, en majorité, il respecte correctement les lois et les cadres établis par la société.

Les concepts de « société disciplinaire » et de « milieux d'enfermement » ont été définis comme tels, par Michel Foucault notamment, bien après leur apparition. En vérité ce terme apparait de manière claire seulement après 1970, il y a bien des ouvrages qui traitent de cette notion en particulier et qui soulèvent quelques problématiques [23] mais seul Foucault dans *Surveiller et Punir* en 1975 saura faire la part des choses en identifiant un schéma répétitif de cloisonnement pour proposer un concept bien identifiable de discipline [24].

Il discernera d'ailleurs 6 lieux d'enfermement fondamentaux, piliers de la société : l'école, l'armée et l'usine mais aussi la famille, l'hôpital et la prison. Notons que l'on pourrait aussi mentionner l'asile mais nous l'inclurons ici dans le concept de l'hôpital au sens large.

Tous ces endroits, tous ces rouages de la société sont propices à la docilité et à la surveillance parce qu'ils sont établis dans ce but : ils sont avant tout organisés et quasi-millimétrés pour enceindre l'individu lambda. Il y est toujours contraint à un banc ou à une table, à un coin ou au tableau, à un lit ou à une chambre, à un atelier ou à une cellule, à un poste ou à un rôle…

---

[23] On citera par exemple Erwin Goffman et son livre *Asylums: essays on the social situation of mental patients and other inmates*, publié en 1961.

[24] On parle bien de discipline sociale, d'un modèle créé et promu par le gouvernement : il y a une grande différence entre le système disciplinaire et la discipline personnelle, bien que le premier voudrait l'application de la seconde à tous les niveaux de l'organisation sociale. La société tente de s'approprier les modes des pensée mais il est en effet très possible d'être discipliné en vu de persévérer dans une discipline (on notera le champ lexical). Être volontairement le disciple d'un maître d'art par exemple est à l'opposé de subir l'architecture disciplinaire d'une société entière.

Dans chacun de ces lieux l'humain doit trouver sa place, son uniforme et s'y cantonner de gré ou de force. Et cela se fait arbitrairement via des relations d'autorité : l'individu doit être soumis à son maître, à son lieutenant, à son patron et bien sur à son père, à son médecin, à son juge... Il peut devenir une de ces figures mais la discipline continuera de s'exercer sur lui et bien souvent elle sera si ancrée dans son esprit qu'il ne pourra rien être d'autre qu'un vecteur de l'ordre qu'il n'aura jamais su remettre en question.

L'individu ne vit ainsi qu'au travers de ces moules prédéfinis qui le coupent des autres tout en affirmant que la ressemblance et l'uniformité sont les seules voies sociales logiques et viables. Alors, au cours de sa vie, il passe d'un milieu à l'autre sans vraiment avoir d'alternative, il ne peut exister qu'isolément dans ces environnements clos et soumis à leurs propres lois.
Il est néanmoins très important de comprendre que les milieux d'enfermement existaient avant l'apparition des sociétés disciplinaires et qu'alors la caractéristique principale de celles-ci n'est pas l'existence de ces lieux mais bien leur organisation.
Le but réel de cette organisation étant, d'après les textes de Gilles Deleuze, de « concentrer; répartir dans l'espace; ordonner dans le temps; composer dans l'espace-temps une force productive dont l'effet doit être supérieur à la force des sommes élémentaires » [25].

Finalement l'ensemble de la structure des sociétés de discipline vise à renforcer les dispositifs de pouvoirs (incarnés au travers des différents lieux d'enfermements que nous avons vu) et cela s'explique par le changement radical que la société est sur le point de subir, il s'agit de gérer la vie des citoyens pour rendre la société efficace.
Tout cela est bien sur relatif à l'essor de l'industrie : le travail commence à devenir une valeur positive et fondamentale pour le monde et son évolution, on doit bientôt produire toujours mieux avec un minimum de choses, l'efficacité devient un maître-mot et pour faire grandir cette nouvelle idéologie il faut savoir diriger et organiser.
Et, justement, puisqu'elle représente un sommet de direction et d'organisation imposée la prison est le milieu qui représente le mieux la société de discipline, elle en devient symptomatique : *« La prison ressemble aux usines, aux écoles, aux casernes, aux hôpitaux, qui tous ressemblent aux prisons. »* [26]
Concentrons donc nous sur celle-ci et étudions l'idée parfaite pour ce moment, l'idée d'un dispositif unique qui, dans ce nouveau contexte social en demande de productivité et de performance, « peut améliorer l'exercice du pouvoir en le rendant plus rapide, plus léger et plus efficace » [27], que demande le peuple ?

LE PANOPTIQUE

Avant tout, ce mot se décompose ainsi : pan - optique, en grec il se décline depuis ces deux termes qui signifient « tout » et « vue ». Littéralement c'est l'idée de tout voir, c'est en tout cas le fil rouge de mes propos.
À l'origine le panoptique est une forme d'architecture inventée par les frère Bentham à la fin du 18ème siècle. Elle se destine clairement au milieu carcéral car elle permet avant tout à un seul et unique gardien, placé au centre de la prison, de garder l'œil sur la totalité des détenus (fig. 8-9).

---

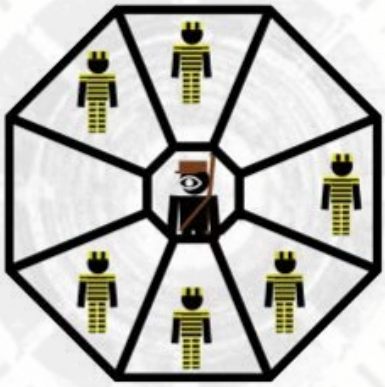
[25] Gilles Deleuze, *Post-Scriptum sur les Sociétés de Contrôle* (Pourparlers), éditions de minuit, 1990
[26] Michel Foucault, *Surveiller et Punir*, Gallimard 1975, p.211
[27] Ibidem

8



9





8 //
Le panoptique détaillé avec l'intérieur de la prison de Stateville dans l'Illinois, photo prise en 1930 et retrouvée sur une carte postale.

9 //
Croquis de Willey Reveley (1941) avec un schéma simplifié de ma création.



10 //
Extrait de *Les Gardiens de la Galaxie*
Film réalisé par James Gunn
2014

En effet puisqu'ils sont tous placés à la périphérie du bâtiment dans des cellules souvent diaphanes ils peuvent être facilement surveillés.

Pourtant, dans les faits, il est impossible qu'un seul homme puisse contrôler autant de prisonniers d'un coup, il n'est qu'un simple mortel, il ne possède aucun attribut extraordinaire : ni les cent yeux d'Argos [28] ni l'omniscience d'un dieu.
Voilà pourquoi le panoptique est là !
Il sert à simuler ces attributs et, au sein de cette architecture, il devient possible à un geôlier bien placé de regarder n'importe où n'importe quand, il devient possible de surveiller un maximum de gens avec un seul globe oculaire, il devient possible d'exercer son pouvoir aérien sur une masse de mortels atterrée.

Ce système étrange repose sur un point essentiel : les détenus ne savent jamais à quel moment ils sont effectivement surveillés, ils ne savent simplement pas quand le regard du gardien se pose sur eux, ils ne savent même pas si le gardien est réellement là. Mais puisqu'ils peuvent être surveillés à tout instant et de façon totalement invisible et imprévisible, ils se sentent observés en permanence.
D'autant que la tour centrale, imposante et impassible, leur rappelle constamment le pouvoir (aussi fort que discret) que peut exercer le geôlier sur eux [29]. Voilà très simplement comment, du point de vue de ceux qui subissent le contrôle, est remodelé le concept et le sentiment d'omniscience et surtout voilà qu'il sert la cause de l'ergonomie et de l'efficacité.

Quoi qu'il en soit, ce modèle est un gain incroyable d'efforts car toute l'information nécessaire peut parvenir directement à un seul individu, sans intermédiaire et sans autre mécanisme que l'architecture elle-même.
Comme nous l'avons vu c'est effectivement un mécanisme qui, en plus de permettre quelques économies, accélère et améliore nettement l'exercice du pouvoir. Les frères Bentham espéraient même que leurs idées se diffusent loin des prisons et lorgnent sur le système des usines et autres lieux de rassemblement.

« La morale réformée, la santé préservée, l'industrie revigorée, l'instruction diffusée, les charges publiques allégées, l'économie fortifiée […] tout cela par une simple idée architecturale. » [30]

Mais le plus intéressant dans ce modèle, au delà d'une tentative de réforme globale de la pensée et de la société, c'est qu'il engendre un comportement tout particulier.
En effet, on peut constater dans ces prisons une certaine auto-régulation des prisonniers, puisqu'ils croient se tenir en permanence sous un regard qui traverse absolument tout ils se comportent d'une façon plus régulière, plus normale, d'une façon carrément moins répréhensible : ils ont simplement peur d'être pris sur le fait, ils craignent la sanction immédiate qui devient donc immanente au panoptique.
Le simple sentiment d'être épié entraine une diminution notable des attitudes non conformes dans leur contexte.

---

[28] Géant mythologique, parfois justement appelé Panoptès car il possède 100 yeux dont au moins la moitié est ouverte en permanence.

[29] Bien sûr, il faut bien, à un moment donnée, qu'il y ait un contact entre prisonniers et gardien, ne serait-ce que pour la ration quotidienne et ce contact vient casser l'idée de surveillance invisible et permanente mais je tiens ici à concentrer mes propos sur le champs de la vision pure et ce qu'elle peut produire dans l'esprit des captifs.

[30] Jeremy Bentham, *Le Panoptique*, 1780

C'est un phénomène important qui fait écho aux paroles de Tristan Nitot : « *Quand on se sent surveillé, on se comporte d'une manière qui est attendue de nous, le simple fait d'être surveillé nous ôte notre liberté d'agir.* » [31]
C'est finalement la définition même de l'auto-censure mais qui n'a pour cause que la présence d'un œil abstrait qui regarde et qui juge d'en haut. Cela s'ajoute donc au désir d'efficacité qui semble ici atteindre un paroxysme puisque dans ces prisons rien n'impose directement aux détenus de se comporter mieux qu'avant. Il n'y a que la crainte d'être observé en temps réel et d'être instantanément réprimandé qui engendre cette « amélioration » de comportement, cette normalisation des attitudes.

Pourtant il faut avouer que cette forme d'architecture ne s'est pas beaucoup répandue, elle n'a d'ailleurs jamais vraiment été établie durant la vie de Jeremy Bentham, en réalité beaucoup de constructions se sont inspirées de ses idées mais malgré ça très peu peuvent se vanter d'être de véritables panoptiques [32].
Il y a beaucoup de raisons à cet échec mais avant tout il est à noter que réformer la totalité des prisons n'était clairement pas une priorité à cette époque.
De plus, si construire ce genre de prison permet de réaliser des économies sur le long terme il reste bien sur l'important coût initial que peu de gouvernements étaient prêt à accepter surtout en sachant qu'ils avaient alors une solution d'appoint idéale : ils envoyaient tout simplement et directement les criminels et autres malfrats dans les colonies pénales [33].
Mais alors, pourquoi le panoptique est il intéressant ? Deleuze nous répondrait très simplement qu'il est intéressant parce qu'il « traverse en général toutes les fonctions énonçables. La formule abstraite du Panoptisme n'est plus ''voir sans être vu'' mais ''imposer une conduite quelconque à une multiplicité humaine quelconque'' » [34].
C'est donc ce que l'on peut appeler une architecture utopique qui aurait eu pour but de transformer l'individu, de l'ésseuler face à un pouvoir encore amélioré.
L'unique ambition de cette idée semble donc axée sur la diffusion de l'autorité dans le corps du quidam.

On quitte donc la discipline que je définis comme extérieure au corps car fondée sur des rappels à l'ordre personnels et des règles claquées sur les doigts (en somme sur des contraintes physiques qui astreignent peu à peu un seul individu à un seul rôle dans une seule boite). Et on passe à la discipline intérieure qui, plutôt que de punir les mauvaises attitudes, se maintient constamment dans l'esprit humain en tentant de rappeler en permanence la punition potentielle et donc d'inciter directement à la bonne conduite.
Ce fonctionnement permet un pouvoir de masse, quasi-automatique, qui se donne les moyens de faire plier une foule entière et finalement le panoptique peut se calquer sur la société entière : on range le monde dans des cases, on centralise le contrôle, on diffuse le regard, on rend le pouvoir plus simple et plus efficace...
En vérité, cette forme architecturale est symptomatique des changements à venir, elle annonce la mutation progressive que va subir la société et je considère son étude comme un excellent point de départ à une critique plus globale du monde d'aujourd'hui.

---

[31] Tristan Nitot, Podcast « le 56Kast #52 - Je n'ai rien à cacher », *Écrans-Libération*, 27 mars 2015
[32] En Île-de-France on notera la prison de Fleury-Mérogis bien qu'elle fut construite très tardivement (1968).
[33] Par exemple, les empires britannique et français utilisèrent beaucoup l'Australie et l'Amérique du nord dans ce sens : comme de grandes prisons à l'air libre et très éloignées du continent d'origine pour bien séparer les prisonniers, les malfrats, des citoyens.
[34] Gilles Deleuze, *Foucault,* Éditions de Minuit, 1986, p.41

« Réformer l'école, réformer l'industrie, l'hôpital, l'armée, la prison ; mais chacun sait que ces institutions sont finies, à plus ou moins longue échéance. Il s'agit seulement de gérer leur agonie et d'occuper les gens, jusqu'à l'installation de nouvelles forces qui frappent à la porte. Ce sont les sociétés de contrôle qui sont en train de remplacer les sociétés disciplinaires. » [35]

MUTATION SOCIALE

La discipline s'est présentée comme un modèle d'excellence jusqu'alors, pourtant le monde change parfois rapidement et avec lui nos façons de penser. Avant même la moitié du 20ème siècle des guerres ont éclaté brutalement, perturbant les taux démographiques et les repères sociaux. Après ces conflits majeurs le phénomène du baby-boom [36] entraine la naissance d'une génération entière qui n'a pas connu le trouble de ces années tragiques et qui, finalement, ne subit qu'indirectement le choc, de plus, une partie de ce sang neuf refuse de reproduire les mêmes erreurs qu'auparavant et tente de réfléchir à un avenir sans conflit.

Quoi qu'il en soit une rupture s'est formée et les plus jeunes ne se sentent pas concernés ni par la tradition ni par les institutions du passé.
Notons ici que le mouvement Hippie, qui marqua fortement l'Amérique dès 1960, a eu beaucoup d'influence sur le rejet de certaines normes et autres dispositifs de discipline, notamment par le refus du conformisme lié au Rêve Américain [37] mais aussi simplement par l'insoumission quasi-systématique à toute forme de pouvoir.

Les contres-cultures (qui s'entremêlent autour de mai 68), en réclamant davantage de libertés d'être, davantage de respect envers des choix déviants ou des modes de vie en marge des normes, ont affaiblit le modèle disciplinaire. Et les changements technologiques, tels que l'avènement de la télévision et, plus tard, du réseau mondial n'ont fait qu'accélérer ce processus.
Par la suite nous verrons en détail l'influence de la technologie mais je mentionne déjà qu'elle entraine de nouveaux modes de vie, par la création d'espace hors des milieux d'enfermements et hors des dispositifs disciplinaires [38], elle favorise le passage vers une nouvelle structure sociale .
Finalement les nouveaux marginaux résistants ne souhaitaient que pouvoir vivre différemment au sein de communautés parallèles insoumises au pouvoir étatique. Cette envie brute et assumée renforce la rupture entre les générations mais ils contribuent ainsi à faire changer les méthodes d'application du pouvoir vers un système un peu plus libre et surtout moins en rapport avec la discipline pure qui force les individus à être autre chose que ce qu'ils veulent vraiment.

---

[35] Gilles Deleuze, op. cit.

[36] « Augmentation importante du taux de natalité de certains pays, juste après la fin de la Seconde Guerre mondiale. » Définition issue de la base de donnée en ligne du dictionnaire Wiktionnaire.

[37] Que ces contestataires voyaient comme l'accès au bonheur grâce à la propriété matérielle et au confort donc comme un bonheur terni par la consommation.

[38] Ces espaces peuvent être créés par la technique moderne : via la libération d'un temps de loisir en automatisant et en allégeant le travail avec la réforme des 35h ou grâce à l'arrivée de machines pouvant effectuer des tâches simples mais n'oublions pas la télévision qui est un espace entièrement dédié au divertissement et aux informations, ni plus tard l'ordinateur qui permet l'accès rapide à un lieu de communication encore jusqu'à lors peu connu : Internet.

En somme, de nouveaux moyens techniques impliquent une certaine réorganisation socio-politique, voilà pourquoi, de nos jours, les milieux d'enfermements sont en crise ou en restructuration totale [39]. Mais le pouvoir n'en est pas pour autant rayé de la carte, désormais son fonctionnement se doit d'être beaucoup plus souple : s'il devient compliqué de faire correspondre des individus divergents à des modèles d'institution, il s'agit alors de rendre ces institutions malléables pour les faire correspondre aux individus. Autrement dit il faut finalement proposer une contrepartie aux citoyens (du type sécurité et confort) pour qu'ils acceptent les nouvelles modalités du pouvoir omniscient à venir.

Les cases rangées de la société tendent à éclater et en même temps la discipline s'amenuise peu à peu. Notre nouvelle façon d'appréhender le monde force les rouages disciplinaires des vieilles institutions à se diffuser hors de leur cadre habituel.
Pour continuer à exercer un pouvoir sur les individus ils n'ont d'autre choix que de se dissimuler dans le corps social.
L'exemple le plus probant de ces dernières années est l'open space, ces bureaux juxtaposés et ouverts que l'on trouve partout en entreprise depuis 1980. Leur but est clairement d'améliorer la productivité par l'émulsion de groupe et la communication, cependant cet environnement est aussi construit pour diffuser le contrôle d'ensemble : chacun, devant les autres, est surveillé mais, voyant les autres, devient surveillant à son insu. Ici, il n'y a plus un seul homme qui juge les autres, désormais ils s'épient tous entre eux de manière horizontale (sans hiérarchie) et tout à fait librement.
Le contrôle, pour être vraiment effectif, doit devenir une habitude citoyenne, il doit s'insinuer dans les mœurs humaines et dans les relations sociales. Pour cela rien de mieux que de répéter que la surveillance est seule garante de la sécurité et qu'observer son voisin n'est que pour le bien commun (fig. 11).

« La société disciplinaire est la société dans laquelle la maîtrise sociale est construite à travers un réseau ramifié de dispositifs ou d'appareils qui produisent et régissent coutumes, habitudes et pratiques productives [...] On doit comprendre au contraire la société de contrôle comme la société qui [...] ouvre sur le postmoderne, et dans laquelle les mécanismes de maîtrise se font toujours plus "démocratiques", toujours plus immanents au champ social, diffusés dans le cerveau et le corps de citoyens. » [40]

Des cendres de la discipline, brute et caverneuse, naît le contrôle, informe et aérien. Dans une civilisation qui s'ouvre toujours davantage, nous avons désormais des habitudes toutes neuves tournées vers la liberté individuelle, vers le confort personnel et elles sont pour la plupart liées aux technologies émergentes.

[39] Précisions quelques modalités relatives aux anciens milieux disciplinaires : par exemple, l'école évolue désormais autour de l'enfant alors qu'auparavant c'était l'enfant qui évoluait grâce à l'école : quel professeur oserait aujourd'hui taper sur les doigts d'un élève avec une règle en bois ?
Après l'instruction, le service militaire, lui, n'est plus obligatoire depuis 1996 et quant à l'usine, le travail à domicile se démocratise petit à petit, de plus en plus de gens sont leurs propres patrons et aujourd'hui une grande partie de la société du travail fait parti du secteur tertiaire.
Au niveau de la sphère familiale, la popularisation du PACS et du divorce (+15% entre 1996 et 2007 d'après le ministère de la Justice) remettent les choses en cause, les enfants ne vivent plus forcément dans un seul foyer et les parents, en commettant des erreurs avoués, deviennent plus humains et il perdent, de fait, une part de l'autorité parentale qui va avec.
Enfin, pour les hôpitaux, Deleuze affirme dans son post-scriptum que « les soins à domicile ont pu marquer d'abord de nouvelles libertés, mais participer aussi à des mécanismes de contrôle qui rivalisent avec les plus durs enfermements » (puisque les bilans de santé se font de plus en plus réguliers pour notre « sécurité »).
[40] Michael Hardt & Antonio Negri, *Empire*, éd. Exils, 2000, p. 48

Voilà donc que nos outils modernes construisent une nouvelle forme d'identité et de pouvoir, leur utilisation a de nombreux avantages mais elle contraint à une architecture sociale et à une forme de pensée précise. C'est ainsi que la technologie et l'individualité modèlent une nouvelle idée de la prison paradoxalement basée sur l'ouverture que l'on pourrait appeler grossièrement le libre-accès contrôlé.
Tout cela est tout à fait démocratique, puisque le contrôle s'applique sur tout le monde sans discrimination, c'est une sorte de volonté globale : le concept du panoptique se glisse peu à peu dans la trame de nos rapports humains (chacun contrôlant ses pairs) et certes les cellules sociales prédéfinies sont aujourd'hui presque abolies mais, par l'intermédiaire du progrès, du confort et de la consommation, nous créons nous-même nos propres cellules, nos cages dorées et les nouvelles mécaniques du pouvoir s'y applique donc aisément.
Pour être plus précis, cela fait quelques temps déjà que la société de consommation se profile comme le nouvel eldorado économique et depuis toujours elle vante la liberté individuelle comme une autonomie financière parfaite. Voilà pourquoi, de nos jours, tout occidental moderne se doit d'en faire son plus grand rêve, son but ultime.
Cela reste un formatage (donc une prison) et il implique parfois davantage parce que tout ceci n'est qu'une utopie rapidement résumée par « toujours plus » : toujours plus de socialisation, de possession, de propriété, d'activité, de pouvoir… ce que réclame le peuple désormais ce n'est donc qu'une liberté confortable, et ce, quitte à payer quelques taxes morales.
Nous croyons à la liberté sans se rendre compte que nos modes de pensées pourraient être les prisons de demain, sans se rendre compte que l'autocensure sociale est le plus terribles des tombeaux.

Maintenant, dans l'optique d'une société de contrôle, l'accès à nos espaces privés devient donc primordial pour le pouvoir en place. Pour résumer succinctement ce que nous allons voir en détail par la suite il s'agit là simplement de connaitre les individus avec toujours plus de précision pour permettre aux institutions devenues malléables de coller toujours davantage à la peau du citoyen lambda.
La dynamique du contrôle est donc, avant toute chose, une traque et elle ne cherche qu'à identifier une norme pour se l'approprier et ensuite exercer sa puissance sur cette masse majoritaire. On peut ainsi déterminer la première caractéristique de notre société actuelle, entrevue depuis qu'existe le panoptique et l'open space : la transparence des individus.

« Plus un pouvoir se veut efficace, moins il se manifeste comme pouvoir » [41]

---

[41] Alain Damasio, *La Zone du Dehors*, éditions La Volte, 2007, p. 192



11 //
Un panneau « voisins vigilants » qui annonce la couleur.
De nombreux services sont proposés dans ces quartiers pour renforcer la sécurité et le contrôle et au moindre comportement suspect repéré dans le quartier : alerte sms, police municipale prévenue, etc.

CHAPITRE II

< LA VISION, UN INGRÉDIENT DU POUVOIR >

LA SÉCURITÉ C'EST TENDANCE

De retour aux années 2000.
Les machines de vision se sont répandues et les machines de traques en ont fait de même. Cette idée du monde entier qui peut tout voir (comme un être céleste juge de lui-même) s'étend de plus en plus mais c'est aussi en réponse à des évènements historiques traumatisants comme la seconde guerre mondiale ou l'effondrement du World Trade Center, du Pentagone et, bien sur plus récemment, des attentats parisiens.
Depuis un peu plus de 15 ans maintenant, les citoyens occidentaux se sont rendu compte que le terrorisme était une menace majeure pour leur train de vie. Plus les attentats se font proches et plus le besoin de sécurité se fait entendre : les événements de Charlie Hebdo et du Bataclan ont projeté la France dans un climat extrêmement tendu.
L'état d'urgence, semble s'être installé pour de bon (puisqu'une fois à son terme il est sans cesse prolongé) et les réactions des individus se font de plus en plus précipitées. Et c'est ce climat précisément qui fait de la sécurité une denrée rare recherchée par beaucoup.

Si la sécurité était une mode, les gens se pareraient aujourd'hui de mille caméras, ne voyant que leurs espaces personnels protégés. Mais plus qu'une mode c'est devenu aujourd'hui un maître-mot en politique qui semble permettre de gagner une bonne partie des électeurs effrayés par le monde qui les entoure.

Nos sociétés occidentales ont été frappées de plein fouet par le terrorisme, l'état ne peut pas, aujourd'hui, contrôler parfaitement tout ce qui existe et tout ce qui se passe sur son territoire c'est pourquoi les citoyens lambda deviennent tous, sans exception et sans s'en rendre compte, des suspects potentiels.
Alors pour les surveiller plus facilement on leur fait admettre que les dispositifs de surveillance sont avant tout des dispositifs de sécurité [42] et qu'il n'y a aucun problème à les intégrer à la vie de tous les jours.
Les caméras de surveillance se répandent dans les rue comme un fongus imperceptible.

---

[42] Il est très intéressant de noter que, depuis quelques années, le mot « vidéo-surveillance » est progressivement remplacé par « vidéo-protection », cela date d'environ 2009 ou 2010 : on remarque sur les documents du ministère de l'intérieur (accessibles à tous sur leur site web dédié) qu'à cette époque il était encore question de vidéosurveillance alors qu'aujourd'hui même la commission rattachée à la sécurité et aux caméras à été renommée en « commission nationale de vidéoprotection » (on trouvera un dernier document traitant de surveillance en date du 17 novembre 2010).
De là à dire que nous nous laissons berner par une forme de novlangue (langage créé pour limiter la pensée dans l'univers de 1984 de George Orwell cité plus haut) il n'y a qu'un pas.
Et j'assume ici pleinement l'exercice de la fiction comme un décryptage de certaines réalités actuelles.

Personne ne s'oppose à leur installation, le peuple semble d'ailleurs très indifférent d'être observé et cela peut s'expliquer parce que *« l'enregistrement est réalisé sans qu'aucune contrainte ne soit exercée sur les personnes. Il en résulte que la présence de ce dispositif n'affecte pas l'identité personnelle et sociale des individus filmés. »* [43]
Donc tout simplement quelque chose qui n'a aucune emprise apparente est facilement acceptable, d'autant que l'on répète sans cesse que la surveillance c'est la sécurité et que tout semble bon pour éviter de nouveaux attentats.
Cette quête du contrôle par la vision semble être toute justifiée : le bonheur du peuple en est le but apparent quand le pouvoir étatique pourrait en être le réel dessein.

Quoi qu'il en soit, les individus qui passent sous le regard impartial des caméras ne voient pas ça comme une perte de liberté, pour eux c'est avant tout *« la sécurité au service de la liberté »* [44], rien n'est à remettre en cause puisque rien n'entrave leur déplacement et, la plupart du temps, ils affirment que ça ne les dérange pas outre mesure puisqu'ils gagnent en sécurité et que, de toute façon, ils n'ont pas eux-même de comportement à risque.
D'ailleurs qui n'a jamais entendu cette phrase : « Si vous n'avez rien à cacher, vous n'avez rien à craindre [de la surveillance]. », je reviendrais plus tard sur l'absurdité d'une telle affirmation, notons simplement ici que l'anonymat et l'intimité sont poussés dans leurs derniers retranchements pour satisfaire des besoins de confort et d'apaisement à long terme.

Tout cela commence avoir des effets sur les citoyens, car si la majorité approuve ou se fiche des décisions d'état, il faut malgré tout noter et observer une recrudescence de lois pour l'ordre et la sécurité.
Revenons donc à l'actualité et voyons ça objectivement : il y a peu, en mai 2015, la loi renseignement à été adoptée, tout comme la loi relative aux mesures de surveillance des communications électroniques internationales, le 5 novembre de la même année.
Ces textes justifient leurs teneurs par la « défense et [la] promotion des intérêts fondamentaux de la Nation » [45], mais aussi par l'activation de mesures importantes et parfois controversées qui devraient apporter davantage de sécurité à ladite Nation.

Mais au final, si l'on décortique ces textes on se rend facilement compte que davantage de pouvoir est accordé aux agences de renseignement. Et, bien que beaucoup d'individus croient en ce moment que nous sommes tous constamment surveillés et en sont effrayés, nous sommes simplement potentiellement surveillés à la condition, bien sur, d'être suspect.
Le problème c'est qu'être « suspect » c'est flou : participer à une manifestation, à une marche citoyenne ou être militant écologiste pourrait faire de moi un terroriste ?
Récemment, l'état d'urgence à permit beaucoup d'assignation à résidence et de perquisitions, malheureusement, c'est l'urgence justement qui à causé un nombre important d'erreurs et des innocents ont été victimes de cette frénésie ambiante, de cette course à la sécurité [46].

---

[43] Éric Heilmann, article disponible en ligne écrit pour la Ligue des Droits de l'Homme de Toulon le 20 juillet 2012
[44] Slogan de la commission nationale de « vidéoprotection », rattachée au ministère de l'intérieur.
[45] Issu de la modification récente de l'Article L. 854-1, Chapitre IV du Titre V du Livre VIII du code de la sécurité intérieure.
[46] Les Décodeurs, « Perquisitions musclées, arrestations injustifiées : les abus de l'état d'urgence », *Le Monde,* 23 novembre 2015.

Pour en revenir aux caméras, véritables emblèmes de la sécurité, il devient important de noter que leur prolifération sans limite ne fait qu'appuyer la transition du panoptique vers l'espace public : les points de vue se multiplient et les points de fuite se divisent. Échapper à l'œil du pouvoir est moins simple qu'avant.
Et même chez eux, via les espaces numériques, il est de plus en plus fréquent pour les gens de se croire surveillé ou être hanté par l'idée qu'une action franche ou qu'une recherche naïve pourrait entrainer leur surveillance.
Toutes ces notions, et même tout l'imaginaire lié à la surveillance, impactent énormément le comportement des citoyens en société, cela à un réel poids sur notre libre-arbitre, sur notre droit à la connaissance et sur notre comportement.

SURVEILLANCE ET PSYCHOSE

Ainsi, même si les idées qui suivent exagèrent légèrement le problème, l'inconscient collectif et la représentation de la surveillance de masse jouent un rôle non négligeable dans l'architecture du monde : depuis les révélations de Snowden en 2013 et les fuites d'informations concernant certains organismes gouvernementaux et leurs programmes de renseignement, on pourrait presque voir une lente transition sociale vers la paranoïa générale.

Pour bien comprendre (et nous verrons tout cela en détail bientôt), les informations qui ont été dévoilées sont simples : il existe des organismes gouvernementaux dédiés à la surveillance, mais, en l'automatisant et en la propageant en masse, ils sont allés trop loin, bafouant parfois la vie privée et le droit de savoir d'un grand nombre de citoyens. En France « le code de la sécurité intérieure dispose désormais qu'il suffit d'être identifié comme "susceptible d'être en lien avec une menace" [...] pour voir ses données de connexion analysées en temps réel et durant quatre mois par les services de renseignement. » [47]

Avant la vague des attentats en France, quand les gens doutaient encore sincèrement de la surveillance, la plupart d'entre eux se sentaient épiés et l'impression générale se résumait par : l'innocent est scruté, entièrement sondé dans le but de prévenir son éventuelle culpabilité future. Une peur montait et c'était celle de la puissance des organismes de renseignement.
Aujourd'hui cet élan s'est ralenti, confronté à une surenchère sécuritaire qui tente d'éloigner les attentats, qui tente de faire de notre société un espace libre mais ultra-surveillé. Les médias prennent désormais la relève et jouent de ces peurs, dans un climat de terrorisme on passe d'une peur de la surveillance à une peur de l'autre et finalement, puisque le contexte change, on accepte plus facilement d'être surveillé.
L'information semble maîtrisée pour diriger les esprits et on avance vers une société où règne Big Brother [48], dieu virtuel et omniscient, il voit tout et il sait tout sur son peuple mais pas forcement pour son bien, c'est juste plus simple de gérer la société comme ça.

Cette terrible fiction prend corps dans notre réalité sous bien d'autres et différents aspects : nous avons déjà parlé de peur issues de l'espace public, mais on notera que, dans l'espace privé du foyer, certaines phobies persistent.

---

[47] « État d'urgence : surenchère dans la surveillance de masse », *La Quadrature du Net*, 21 juillet 2016 (article écrit en réaction à un énième prolongement de l'état d'urgence).
[48] Surveillant absolu et personnage fictif du roman 1984 de George Orwell.

En effet, certains partagent la hantise de se faire épier par sa propre webcam, de nombreuses gens collent un scotch opaque sur le petit œil mécanique de leur ordinateur portable, pour être sur que rien ne filtre malgré eux (par contre les dispositions envers les microphones sont largement moins répandues).
Nous sommes censés avoir le contrôle sur cette machine pourtant il est encore possible de croire qu'elle nous observe, qu'elle nous espionne, qu'elle transmet, à notre insu, notre image à quelqu'un, quelque-part.

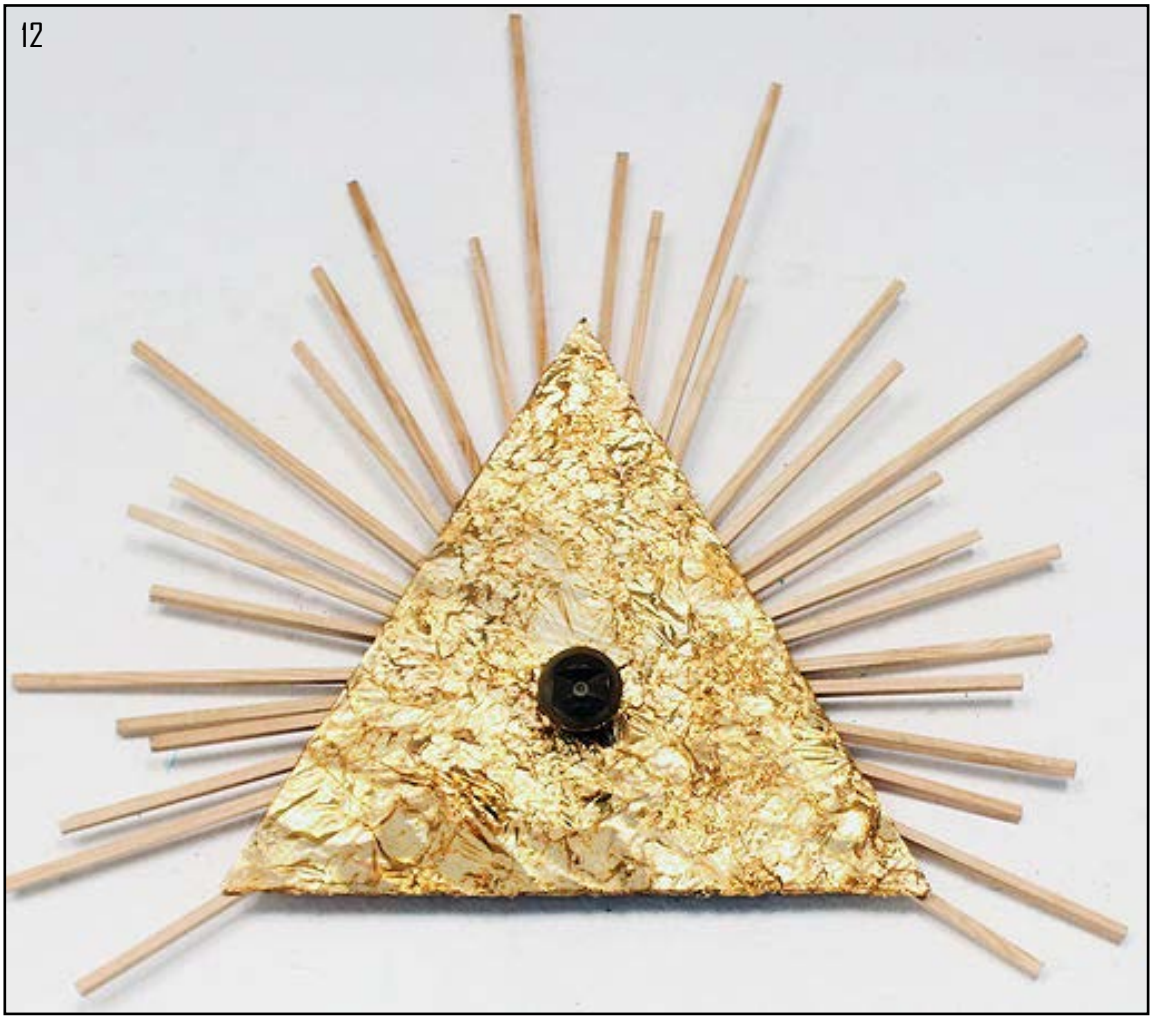
Clairement, la puissance des caméras, leur potentiel d'ouverture au monde, de transparence à sens unique peut terrifier, il s'agirait donc d'être capable de rendre compte de la toute-puissance de certaines de nos machines sociales et surtout du pouvoir de la vision qui, par bien des égards, reste discret et insidieux.
Je crois personnellement que la puissance de nos nouveaux outils du quotidien reste encore mal comprise (que cela soit parce qu'ils sont sous-estimés ou surestimés), mais comme j'apprécie les parallèles aussi abrupts que fictifs et que j'aime agrandir la notion de culte moderne, j'en ai tiré une sculpture qui mêle représentation divine et machine sociale banale : All-seeing Cam (fig. 12) est, avant tout, une sculpture absurde mais elle se voit comme une allégorie qui utilise le symbole de la puissance du dieu omniscient pour la calquer sur une simple webcam et témoigner de ce que peuvent être les machines dans l'imaginaire commun. J'appuie ainsi ma création sur toute l'actualité et le décryptage critique du monde et de son développement.

Quoi qu'il en soit, étrangement, certains phobiques avaient raison : au Royaume-Uni, le Quartier Général des Communications du Gouvernement a intercepté les données envoyées par les webcams des internautes qui utilisaient le chat de Yahoo!.
Appelé « Optic Nerve » ce programme issu des services de renseignements pouvait extraire une image toutes les cinq minutes de toutes les conversations vidéo existantes, et ce, simplement pour créer une grande base de données et améliorer ses techniques de reconnaissance faciale mais aussi pour alimenter la NSA en information [49].
Cette surveillance secrète à été dévoilée par de nombreux journaux grâce aux informations données par, encore une fois, Edward Snowden mais, bien qu'elle ait choquée un grand nombre de citoyens britanniques, elle est tout à fait légale…
Bien sûr Yahoo a répondu à la polémique montante et, apparemment, jamais ils n'ont été au courant de cette pratique. Sincérité ou pirouette moralisatrice, difficile à dire quand les secrets et l'opacité sont les nouveaux fers de lance d'organismes gouvernementaux.
Notons que The Guardian précise qu'entre 3% et 11% des images étaient à caractère sexuel et qu'elles ont forcément été exposées aux employés du programme Optic Nerve.
Il est ainsi tout à fait imaginable que notre image, notre reflet virtuel, soit captée à notre insu et diffusée vers des espaces dont on perd totalement la maitrise.
En tout cas, dans la réalité concrète et quotidienne, on ne peut même plus nier l'existence de systèmes de surveillance implicites multiples et tout à fait banalisés comme le téléphone portable qui peut être précisément localisé, l'usage de cartes bancaires, la communication par e-mail ou même la navigation sur le Web (grâce aux historiques d'achats et autres données publiques).
Beaucoup d'artistes ont travaillé cette problématique très actuelle, et ce, surtout au niveau des traces que nous laissons et de la traque numérique qu'il en résulte.

---

[49] Jacob Kastrenakes, « British surveillance reportedly collected webcam images from millions of Yahoo users », *The Verge*, 27 février 2014 (j'ajoute ici que cet article et d'autres journaux français, notamment Numérama et Le Monde, citent *The Guardian* comme source et origine de l'information pourtant leur article-référent « Optic Nerve: millions of Yahoo webcam images intercepted by GCHQ » co-écrit par Spencer Ackerman et James Ball est daté du 28 février 2014, voilà pourquoi je préfère créditer The Verge)

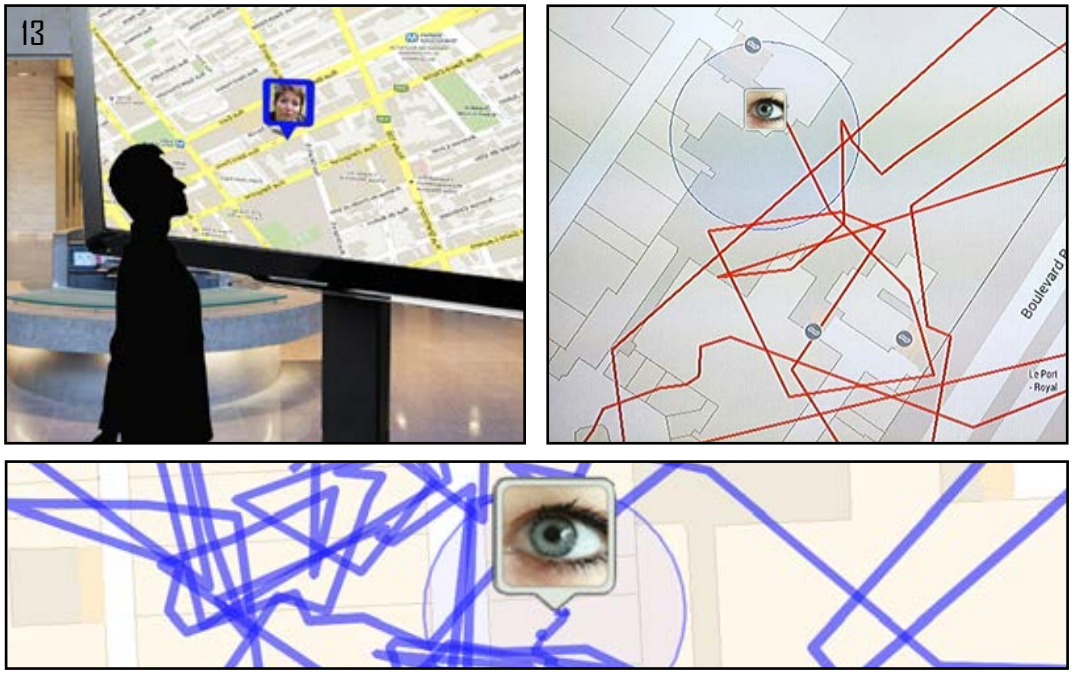
12

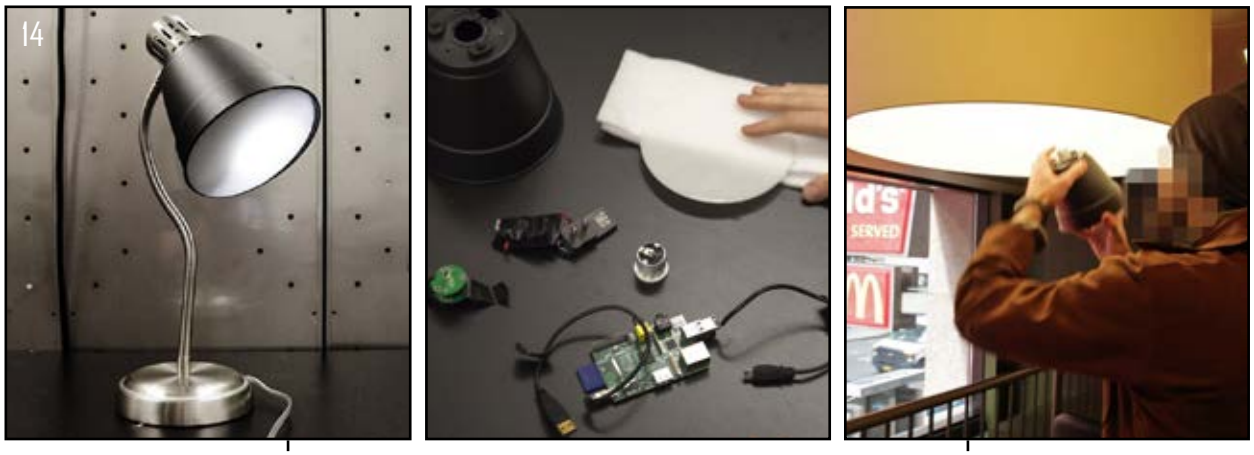






12 //
Pièce de l'auteur
All-seing Cam - ou l'œil qui juge tout
machine sociale (webcam), bois, feuille d'or, polyuréthane
74 x 88 x 07cm
2014





13 //
Eva Clouard
Monréel
2015 (Art Souterrain, Montréal)

14 //
Kyle McDonald et Brian House
Conversnitch (la lampe qui écoute et tweet)
2014

Eva Clouard en est le parfait exemple : elle a récemment créé un dispositif de surveillance grâce à la géolocalisation disponible partout et tout le temps (fig. 13) : simplement munie d'un téléphone portable, elle se balade dans la ville et tous ses déplacements sont visibles en temps réel sur un écran dans une salle d'exposition. Elle permet volontairement aux gens de la traquer, de suivre les glyphes de ses mouvements et donc finalement de connaître une partie de sa vie, de ses habitudes.
Éva a un regard très critique sur le monde et ses dynamiques, elle se joue de nos rapports de chasseur et de proie numérique (pour inverser inconsciemment cette dualité elle fut d'ailleurs représentée, sur la carte animée, par un œil : comme si elle aussi nous voyait, comme si elle nous traquait à son tour, retournant ainsi les forces en présence) pourtant elle m'a confié qu'au cours de cette performance elle se sentait progressivement beaucoup plus en sécurité car elle était rassurée de savoir que n'importe où elle allait quelqu'un savait où elle était : sa création, une fois achevée et exposée, intervient donc en partie dans sa pensée et on peut imaginer qu'en s'habituant à un mécanisme de vision, ses aspects positifs prennent progressivement de l'ampleur dans notre esprit. La sécurité pour la paisibilité.
Ici ce mécanisme est avant tout volontaire et ironique mais que se passe t-il s'il est imposé contre notre volonté ou à notre insu ?

C'est avec cette nouvelle idée en tête que Kyle McDonald et Brian House ont élaboré leur propre dispositif de surveillance, Conversnitch (fig. 14). En apparence ils ont construit de simples lampes de bureau mais elles contiennent toutes un appareil qui peut écouter les conversations proches et les tweeter ! Un concept aussi amusant qu'inquiétant, d'autant plus qu'il en ont installé dans plusieurs endroits publics.
Il suffit donc d'être à portée de voix du mécanisme pour être entendu potentiellement par tous les utilisateurs du réseau social twitter (environ 300 millions d'individus).
Notons que sur les réseaux nous cherchons tous à partager du contenu de « qualité », j'entends par là que nous voulons souvent nous mettre en avant ou partager quelque chose de drôle ou d'intelligent et Conversnitch risque de nous prendre au dépourvu : certes les propos sont anonymes mais les phrases postées sont brutes, elles sont naturelles, elles ne cherchent pas à intéresser qui que ce soit. Via ce système il y a donc une part très intime des gens qui est partagée : celle qu'on garde d'habitude pour soi et ses proches.
Grâce à cette lampe-oreille les artistes ont voulu pointer du doigt les agissement de la NSA, il ont voulu reproduire par analogie les agissements des agences de renseignements et surtout il ont voulu rendre cet espionnage visible. Avec une certaine dose d'humour noir ils ont su propager leurs idées et faire réfléchir un bon nombre de gens sur l'impact réel de la surveillance de masse et beaucoup furent indignés par cette si grande faille ouverte sur leur vie privée.

« La capacité à décortiquer et à comprendre un texte est aussi le fondement de la machine de surveillance internationale [pas seulement de Conversnitch]. A partir du moment où vous pouvez poursuivre et connaître une chose, vous pouvez prendre des décisions et faire des prédictions sur cette chose - et c'est là le danger. » [50]

Les dispositifs de surveillance existent depuis longtemps, rien de tout ça n'est nouveau mais ils prennent de plus en plus d'ampleur et pour justifier ces intrusions on parle surtout de confort de vie, de personnalisation de contenus ou de sécurité. Que de grands mots ! Toujours est-il que dans les faits, tout est observé, aucun détail de la vie des petites gens ne semble épargné et il y a de quoi devenir paranoïaque.

---

[50] (Traduction personnelle) Propos de Brian House recueillis par Mike Power, *The Guardian*, 2014

Bien sur, je l'ai déjà mentionné mais j'insiste : cette tendance à l'hyper-surveillance est largement expliquée par le fait que nous ayons vécu des évènements terroristes traumatisants que personne ne veut que ça se produise de nouveau (on se souviendra longtemps du 11 septembre et du 11 novembre).

THÉÂTRE ET COMÉDIE

La sécurité, avant même de nous protéger réellement, est aussi devenue un moyen de nous sentir à l'abri de tout danger.
En répétant à longueur d'onde et de journée que le monde est plus paisible derrière le bouclier étincelant de la surveillance, les gens finissent par le croire. Après tout, il y a des preuves évidentes : selon les documents du ministère de l'intérieur [51] dans les villes équipées de caméras le taux de délinquance générale à baissé d'environ 13%, soit 6% de plus que dans les villes sans caméra. De plus, il est indéniable que de nombreuses affaires ont été élucidées grâce à la video-surveillance et cela a permit l'interpellation d'un certain nombre de délinquants de proximité, renforçant ainsi le sentiment de sécurité des citoyens innocents.

Le problème, ces dernières années, c'est que le terrorisme a pris une ampleur sans précédant et que, d'après la politique actuelle, le vrai moyen d'endiguer ce flot d'attaques et d'événements tragiques c'est de renforcer la surveillance : contrôle d'identité, contrôle aux frontières, caméras à tous les coins de rues, militaires disséminés dans les gares et autres lieux de concentration de la population, etc.
Pourtant, et c'est flagrant, les attentats sont encore là, même après la loi renseignement, même après l'état d'urgence, rien n'a véritablement changé. Alors, bien sûr, des attentats ont été évités grâce aux services de renseignement mais clairement pas déjoués grâce à des caméras ou des contrôles au faciès.
Dans les faits, la surveillance et le contrôle peuvent facilement réduire la délinquance et les agressions mais n'ont que très peu d'influence sur le terrorisme parce que ce dernier n'a aucune forme définie. Il est extrêmement compliqué de savoir où et quand les frappes terroristes auront lieu et il est vain d'affirmer que des caméras peuvent arrêter un camion bourré d'explosifs.
De plus si des dealers et autres malfrats craignent les caméras c'est parce qu'une sanction peut leur être appliquée à posteriori : le flagrant délit mène à la répression. Mais c'est une peur qui n'existe pas chez les terroristes, les fusillades et les attentats sont meurtriers mais leurs vies, à l'instant précis du passage à l'acte, n'a plus de valeur, mourir est pour eux une forme d'honneur morbide et puisqu'ils savent que la mort les attend ils ne redoutent ni les caméras, ni la prison, ni aucune forme de contrôle ou de sanction, ce qui ajoute à la superfluité de ces dispositifs [52].

---

[51] Notamment le rapport de la commission nationale de vidéo-protection sur l'efficacité de l'installation de caméras dans l'espace publique, publié le 12 novembre 2010.

[52] Il est à retenir le nombre impressionnant de fusillades filmées dans des lycées, universités, centre-commerciaux, petites supérettes et autres lieux tout à fait « sécurisés » : presque chaque année des événements tragiques dans le genre nous parviennent, captés par des caméras de surveillance qui n'ont rien pu empêcher et souvent l'auteur de ces horreurs trouve ou se donne la mort. Il est évident que les caméras permettent une identification utile aux enquêtes, mais elles ne devraient simplement pas être définies comme une protection puisqu'elles ne protègent personne physiquement et n'agissent qu'après coup. Pire, elle semblent rependre des images choquantes qui ne servent qu'à apeurer les gens, qu'à attiser le besoin de sécurité pour justifier davantage de caméras. Mais il est clair que tant que les terroristes et les forcenés se voient déjà morts, aucun système de surveillance-sécurité ne sera valable contre eux.

En tout cas, si les caméras, les alarmes les portiques et les contrôles d'accès servent à limiter les délits de proximité [53], ils n'aident clairement en rien contre le terrorisme. Assumons donc simplement que tous les dispositifs de contrôle sont là en grande partie pour que nous nous croyons en sécurité.

C'est un concept connu sous le nom de « Comédie Sécuritaire » [54] : on améliore seulement l'impression de sûreté. Et cela se voit nettement lorsque les terroristes parviennent tout de même à leur fins en contournant les mesures de sécurités mises en place. Disons qu'il est important de donner l'apparence d'une réaction forte à des événements gravissimes alors que le problème ne peut qu'être réglé à sa source.
D'ailleurs la sécurité dans les aéroports est clairement une mise en scène tragi-comique, en 2015 un reportage sur abcNews [55] démontre une faille aussi impressionnante que consternante : le système de sécurité de plusieurs aéroports américains laisse passer 67 faux-terroristes sur 70, certains d'entre eux possédaient des armes et de fausses bombes à même leur corps mais seulement 3 d'entre eux n'ont pas pu atteindre l'avion. Quand il ne se fichent pas des systèmes de contrôle inopérant contre leurs façon d'agir, les terroristes innovent toujours pour contourner la surveillance mais dans le cas présent, on leur complique malheureusement pas du tout la tâche.

Mais malgré l'aspect parfois superflu de la surveillance le contrôle et la surveillance paraissent être de bons compromis pour la majorité des individus parce qu'ils sont avant tout vecteur de tranquillité d'esprit et de protection de la Nation.

JE N'AI RIEN À CACHER

Mais la sécurité nationale est un concept un peu flou et il est extrêmement facile de tout justifier grâce à ça...
Les dispositifs de surveillance sont quasiment partout. Nous savons tous qu'un londonien moyen, en sortant de chez lui, est filmé par environ 300 caméras. Tous ces yeux mécaniques semblent se rapporter à une seule et unique entité supérieure qui nous observe de loin pour juger de nos actes.
Cette traque informatique peut paraître dérisoire car nous jouissons de milliards de services en échange de si peu : le contrat passé entre l'état et les citoyens s'est intensifié pour proposer encore davantage de sécurité et de confort, de bien-être et de divertissement. Alors, pour beaucoup, le contrôle généralisé n'est qu'un moyen comme un autre d'assurer la fiabilité de ce contrat.

Pourtant cette dynamique de surveillance entraine un changement primordial : le fichage automatisé des individus qui, passant par l'utilisation courante de diverses technologies, commence peu à peu à devenir la norme.
Nombreux sont ainsi ceux qui acceptent cette évolution d'ordre socio-politique et qui affirment fièrement : « j'm'en fiche que l'on me surveille : je n'ai rien à cacher ».

---

[53] Et c'est encore compliqué à déterminer, notons que, dans le cas des homicides ou des violences sexuelles « huit à neuf fois sur dix la victime connait l'auteur » (propos tenus par Virginie Gautron, maître de conférences en droit pénal et sciences criminelles, dans l'émission Data Gueule #61 diffusée sur France 4) , c'est à dire que, puisque cela se passe dans la famille, les systèmes de sécurité ne seront probablement pas alertés d'une « intrusion ».
[54] En anglais « Security Theater », une notion imaginée par Bruce Schneier dans *Beyond Fear: Thinking Sensibly about Security in an Uncertain World*, publié en 2003 (éd. Copernicus).
[55] « Security Breakdown, TSA fails 95% of undercover tests », reportage diffusé le 1er juin 2015 sur la *CNN*.

Mais alors, cette énergie tournée vers la vision construit un réseau de surveillance de masse assez discutable qui, par son application mécanique et au delà d'assurer un ordre et une paix toute relative, permet de répertorier des conduites morales ou des agissement politiques : on peut désormais établir des profils plus ou moins précis de chaque être humain par le stockage d'informations provenant de différentes sources [56]. Mais bien sur rien n'est commandité directement, tout est globalisé et automatique, on s'applique à répertorier l'ensemble de la population, donc c'est un phénomène parfaitement "démocratique" comme dirait un aveugle car le vrai problème n'est pas là : l'intrusion normalisée et la violation générale de la vie privée ne devraient simplement pas être rendues légales et normalisées.

« Puisque le ministère de la défense ne peut facilement différencier les citoyens pacifiques des terroristes, il devient nécessaire pour eux de recueillir des informations autant sur les civils innocents que sur les terroristes potentiels. » [57]

Finalement on voit que cet aspect structuré, quadrillé et cette notion de transformation des individus qu'on a vu avec le panoptique se retrouve dans certaines pratiques numériques et sécuritaires d'aujourd'hui mais à une échelle différente et sans qu'elle soit directement avouée. Pire, elle s'applique sans aucun discriminant : l'ensemble de la population peut être soumise à la surveillance sans qu'il y ait réellement de raison à cela. Comme nous l'avons vu, c'est là une première étape qui conduira peut-être à considérer chaque individu comme un suspect potentiel, comme un terroriste en devenir.
Alors dire que l'on a rien à cacher, c'est une sacrée soumission volontaire !

Évidemment qu'on a tous des choses à cacher parce qu'on a besoin d'intimité pour se construire : on a besoin d'un espace privé pour s'inventer et devenir des humains libres. Les espaces privés et personnels sont nécessaires peu importe la forme qu'ils revêtent, même s'ils ne sont que virtuels.
Même si la sécurité devient une pensée maîtresse de notre époque, je pense qu'elle ne peut décemment pas vouloir influencer l'individualité humaine et les comportements des gens en brisant leur intimité. La sécurité semble apporter beaucoup de bien-être mais elle pourrait très bien demander une lourde contrepartie : pour nous savoir tranquilles et abrités, voudrions-nous d'un monde où personne n'a de secret pour personne ?
Serions nous un jour capable d'accepter des murs transparents et des pensées sur écoute simplement pour satisfaire un besoin de confort sécuritaire ? Je préfère personnellement douter de mon voisin et garder mes nuits à l'abri des regards : *« Je répugne à troquer mon individualité contre quelque fugace sensation de bonheur. »* [58]

La vie privée, essence même du débat contrôle-liberté, est une composante primordiale de l'être humain. L'intimité permet de protéger ses opinions, ses pensées, ses émotions. Il arrive de vouloir garder ses secrets à l'ombre du regard des autres pour se construire autour des ces mystère ou de leur oubli, il arrive de ne vouloir les partager qu'avec un ou deux amis proches pour renforcer nos liens avec eux. La vie privée est importante pour l'individu dans la mesure où il choisit de s'ouvrir ou non pour construire sa vie et son identité comme il l'entend.
De fait, les chambres et autres lieux secrets ou confidentiels prennent autant d'importance qu'un journal intime, qu'un compte facebook ou qu'un amas-google de nos activités

---

[56] En premier lieu l'utilisation triviale et naïve des ordinateurs et des smartphones.

[57] (Traduction personnelle) Ethier Jason, «Current Research in Social Network Theory», *Northeastern University College of Computer and Information Science*, 2009

[58] Isaac Asimov, *Terre et Fondation - Le cycle de Fondation, V*, éd Denoël, 2006, p.64

en ligne : un ensemble de données privées y gravite et ne devraient être extraites qu'avec le consentement légitime et authentique du propriétaire de ces biens sans que l'application d'une loi-renseignement puisse y changer la donne.
Il est reconnu qu'il existe un danger pour notre vie privée à communiquer son numéro de compte ou à montrer ses fesses à un étranger alors il n'y a aucune raison pour que cela soit différent pour le gouvernement. Et si nous ne respectons pas ces principes de vie privée bientôt le loquet de nos toilettes sera lui aussi une raison de soupçons supplémentaire et nous verrons la suspicion et le contrôle intégrer doucement nos foyers [59].

Souvenons-nous bien : « quand on se sent surveillé, on se comporte d'une manière qui est attendue de nous, le simple fait d'être surveillé nous ôte notre liberté d'agir, de penser, de créer » [60]. On est ainsi sous le pire contrôle qui puisse exister : le self-control (ou l'auto-censure) qui vient directement du corps endormi par les codes sociaux, apeuré par les systèmes étatiques, terrifié par les attaques à la bombe. Insidieusement, cela entraine une normalisation des comportements et certains actes non-conformes, équivoques ou suspects, même s'ils sont pourtant très sains, doivent être oubliés.
Ainsi, ce fameux contrat état-citoyen, par son œil gendarme grandissant, glisse progressivement vers une prise en otage de la liberté. On pourrait se croire mis en boîte mais ce n'est pas le cas. Nous avons vu plus haut que les formes du contrôle devaient se faire douces et agréables parce que la discipline perdait graduellement de son emprise sur le monde. Alors aujourd'hui les institutions collent à la peau des citoyens pour que tous croient se mouvoir à leur convenance. Puisqu'une étiquette nous est appliquée, la liberté est retirée en faveur de notre sécurité : il s'agit là de *« confisquer le rapport à soi dans l'épaisseur d'un dossier jamais clos »* [61], il s'agit de dire aux gens ce qu'il sont ou ce qu'ils ne sont pas avant même qu'ils se posent la question (en l'occurrence et pour clarifier ces propos, ici, l'État nous affirme clairement que nous ne voulons pas nous opposer à la surveillance car nous ne sommes pas des terroristes mais c'est un dangereux raccourci de pensée qui empêche un vrai raisonnement et qui bride la lutte anti-surveillance).

Ainsi, par l'application de systèmes de contrôle « intelligents » chargés de détecter toute sorte de menaces (comme encore les projets anti-terroristes INDECT [62] ou TrapWire) il y a de nombreuses forces de contrôle qui s'immiscent parfois trop dans la vie privée des civils (en influençant leurs comportements potentiels par la traque comportement et donnés privées) et qui s'épanchent souvent non loin d'une certaine négligence des droits fondamentaux [63]. Et face à ça, il y a deux sortes de comportements.
D'un coté il y a ceux qui acceptent avec des arguments comme « si c'est pour plus de sécurité ça ne me dérange pas de perdre un peu de liberté », « le renseignement est nécessaire : quand on a rien à se reprocher on est tranquille » et c'est un point de vue légitime.
Mais de l'autre coté, là où l'on ne veut pas échanger sa liberté contre du confort, on pense plutôt comme Laurence Blisson qui affirme qu'*« il ne faut pas s'en remettre à une pratique correcte de l'État, quand c'est l'État qui peut la faire dériver. La question n'est pas d'être dans la défiance permanente, c'est qu'une démocratie a besoin de garanties »* [64].

---

[59] Réinterprétation des propos de Tristan Nitot, « 56Kast #52 » *Écrans-Libération*, 27 mars 2015.
[60] Tristan Nitot, id.
[61] Alain Damasio, Op. Cit. p. 17
[62] Plus précisément « Système d'information intelligent soutenant l'observation, la recherche et la détection pour la sécurité des citoyens en milieu urbain ».
[63] Article 12 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948 : *Nul ne sera l'objet d'immixtions arbitraires dans sa vie privée, sa famille, son domicile ou sa correspondance, ni d'atteintes à son honneur et à sa réputation. Toute personne a droit à la protection de la loi contre de telles immixtions ou de telles atteintes.*
[64] Raphaele Karayan, « Loi sur le Renseignement » *Lexpress*, 26 mars 2015

FAIRE FACE À L'ÉCOUTE

Tout cela retentit d'autant plus fort depuis l'affaire bien plus grave qu'est l'histoire très médiatisée d'Edward Snowden. Comme je l'ai déjà mentionné, en 2013, il a révélé les informations top-secrètes concernant la CIA, la NSA (avec d'autres organismes gouvernementaux) et leurs programmes de surveillance de masse [65].
On soulignera donc ici le programme PRISM, première origine des informations détenues par la NSA qui permet l'accès rapide aux données contenues par Google, Facebook, Youtube et autres sites majeurs. Notons encore Echelon, Tempora, XKeyscore, Dropout Jeep, Optic Nerve dont j'ai déjà parlé, et bien d'autres. Ces programmes, appliqués aux ordinateurs ou aux smartphones servent clairement à intercepter les communications et analyser les activités de tout-un-chacun sur le réseau.

Plus précisément, pour détailler le fonctionnement physique de la surveillance virtuelle, XKeysocre s'appuie sur des centaines de serveurs, la plupart répartis sur les sols américain, canadien, australien, néo-zélandais et britannique [66] mais aussi chinois, russe et bien d'autres. Ces serveurs permettent la récupération de données liées aux mails et à leur contenus, aux téléphones, appels et messages, et même aux entrées sur les moteurs de recherche et aux données des réseaux sociaux [67].
Cette récupération est automatisée dans le sens où sans déclencheurs précis, ces informations récupérées ne sont pas stockées plus de 120 heures, mais si par hasard le programme repère des mots clefs écrits et même parlés (souvent de l'ordre du terrorisme mais parfois allant jusqu'à prendre en compte des mots et des expressions extrêmement variées) il active un stockage plus long et une analyse fine des données. Mais où se situe la limite entre une recherche suspecte et une recherche innocente ? Il peut arriver par exemple de se renseigner sur la fabrication de bombes en vu d'écrire un livre…
Quoi qu'il en soit, s'il n'y a pas de déclencheur, un simple mot d'un d'un agent de la NSA justifiant brièvement la surveillance de n'importe quel individu, suffit pour que le programme permette de se saisir d'une masse d'informations impressionnante qui ferait pâlir les défenseurs de la vie privée.
Et pour terminer, comme nous avons pu le voir en 2015 avec tous les documents révélés par Wikileaks, même Angela Merkel, Chancelière allemande, n'échappe pas à la surveillance et à l'écoute généralisée [68].

> *« Nous avons des agences qui entrent dans la chambre à coucher des gens en passant par leur webcam. Et elles rassemblent chaque jour plusieurs milliards de données […]. Elles savent quand vous prenez le bus, où vous êtes allé au travail, où vous avez dormi, et quels autres téléphones portables ont passé la nuit chez vous. »* [69]

---

[65] Notons que ces organismes, en gardant leurs programmes secrets, enfreignent nos libertés fondamentales, surtout celle de savoir ce que le gouvernement fait dans l'ombre et qui nous concerne directement.
[66] D'ailleurs pour leur fameuse coopération vis-à-vis de la surveillance et pour leurs multiples échanges de renseignements l'Amérique, le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et le Royaume-Unis ont été désigné comme les « Five Eyes » autrement dit les cinq yeux, les cinq états qui « observent » le plus. En réalité ils sont liés depuis la signature secrète, en 1946, du traité United Kingdom - United States Communications Intelligence Agreement ou l'UKUSA, qui stipule justement une collaboration étroite quant il s'agit du renseignement.
[67] Michael Ducousso, « Avec XKeyscore, la NSA a son arme fatale », *Libération*, août 2013
[68] Damien Leloup, « En Allemagne, la NSA a surveillé les communications de Merkel et de nombreux ministres », *Le Monde*, 1er juillet 2015
[69] Edward Snowden, *#UnfollowMe: Stop à la surveillance de masse*, campagne d'Amnesty Internationnal

Cette application forcenée du renseignement et de la collecte d'informations octroie un grand pouvoir à quelques organismes gouvernementaux, pourtant l'histoire nous a toujours appris que lorsque trop de pouvoir se concentre dans un individu ou dans un groupe d'individus il y a des abus (et c'est bien pour cela, par exemple, que les instances exécutives et législatives sont expressément séparées depuis la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen). C'est précisément la raisons qui poussent de nombreuses ONG et associations citoyennes, comme la Quadrature du Net, a mettre en garde contre l'institutionnalisation de la surveillance à grande échelle. De plus, depuis qu'une autre voix se fait entendre à l'encontre du contrôle, des hommes et des femmes osent se lever en tant que lanceurs d'alerte [70], en tant que garant désintéressé des libertés fondamentales et grâce à leurs actions il devient possible de brider le pouvoir grandissant des sociétés aux oreilles et aux yeux si grandement ouverts.

Cependant il est à noter que les ressorts de la surveillance sont utilisés à biens des fins : une évolution est peut-être à venir car on voit de nouvelles inventions sortir de l'espace numérique et s'intégrer à nos espaces de vie : le Nest de Google peut analyser le quotidien, savoir quand les habitants d'une maison sont présents ou absents pour gérer automatiquement la chaleur du foyer, puis les Dash Buttons d'Amazon, eux, peuvent commander et recommander un produit pour qu'il ne vienne jamais à manquer. On popularise des machines qui décident pour nous et bientôt qui consommeront pour nous. Les informations sont certes codées mais leur analyse renforce la prévision des comportements, le confort mais surtout le contrôle et la consommation.

Bien sur, le renseignement global a pour but assumé de protéger l'état, d'assurer la sécurité nationale mais aujourd'hui cela se fait trop souvent au détriment de la vie privé et de la liberté d'expression et dans le seul but de faire un profit quelconque (qu'il soit économique ou politique) avant même de protéger la dignité humaine.
Pire, quand on met la surveillance de masse en parallèle avec l'article 8 de la convention européenne [71] on pourrait presque constater que le peuple semble, par sa simple existence, remettre en cause l'intégrité du gouvernement. En effet, ce texte de loi affirme que l'on ne peut surveiller un individu que si cela est nécessaire à la sécurité nationale ou à un quelconque autre principe de protection. Pourtant nous avons bien vu que tout le monde est surveillé (indirectement), en raisonnant de manière binaire le suspect numéro un semble donc être le citoyen lambda.

Quoi qu'il en soit nous savons tous désormais que nous sommes largement surexposés mais une question reste encore en suspens et c'est celle de l'appropriation de ces yeux mécaniques par tout un chacun : les individus semblent trouver un exutoire dans l'extension de leur sens vers les machines sociales car elles nous rendent davantage conscient du monde et de son activité. Elles nous offrent une vision panoptique et, tel Heimdall [72] qui englobe l'espace entier, par la vision nous pouvons développer un don d'ubiquité qui étend nos corps et surtout nos yeux à travers l'espace et le temps.

---

[70] Un Lanceur d'alerte agit de façon sincère pour marquer l'apparition potentielle d'un danger en essayant d'impliquer les autres citoyens autant que les gouvernements et de leur faire comprendre la nature de ce danger.
[71] Article 8 de la Convention Européenne des Droits de l'Homme : Droit au respect de la vie privée et familiale.
1. Toute personne a droit au respect de sa vie privée et familiale, de son domicile et de sa correspondance.
2. Il ne peut y avoir ingérence d'une autorité publique dans l'exercice de ce droit que pour autant que cette ingérence est prévue par la loi et qu'elle constitue une mesure qui, dans une société démocratique, est nécessaire à la sécurité nationale, à la sûreté publique, au bien-être économique du pays, à la défense de l'ordre et à la prévention des infractions pénales, à la protection de la santé ou de la morale, ou à la protection des droits et libertés d'autrui.
[72] Gardien du Bifröst dans la mythologie nordique, il peut voir jusqu'aux confins du monde.





15 //
Les Surveillance Camera Players jouent et préforment mais toujours sous le regard de caméras de surveillance.
En haut ils réinterprètent 1984.

16 //
Autoportraits de Steve Mann de 1980 à 2010, life-logger connu, il porte à chaque fois divers appareils de sous-veillance qu'il a lui-même fabriqué, il filme ainsi la quasi-intégralité de sa vie.

C'est donc avec l'envie de reprendre en main et détourner la surveillance que, dans les années 90, les Surveillance Camera Players se sont fait connaitre (fig. 15). Ils ont joué de nombreuses pièces de théâtre devant des caméras de surveillance du métro de New York, ils ont notamment interprété 1984 et Ubu Roi. Ils sont d'abord artistes-performeurs mais ils sont aussi des dissidents fortement opposés au recouvrement du monde par les caméras. Ils tentent sincèrement d'interpeller les citoyens par leurs actions un peu absurdes et il y a là du militantisme dissimulé sous une couche de déraison.

D'autres encore, pour contrecarrer ou pour révéler davantage la surveillance, parlent de sousveillance (fig. 16-17) : par l'appropriation des caméras et en filmant eux-même ce qu'ils vivent ils tentent de rendre la surveillance obsolète.
Ils parlent souvent d'observation intensifiée par le peuple lui-même, par des individus désintéressés et on peut même entendre le terme « *Participatory Panopticon* » utilisé par Jamais Cascio [73] et que l'on pourrait traduire par « Panoptique Participatif » ou (en comprenant que ce sont là deux notions contraires) « Panoptique Inverse ».
La sousveillance c'est aussi faire en sorte que le peuple entier ait accès à l'information, c'est lui donner les outils pour contrôler, par exemple, les sénateurs, les policiers ou même l'état : le site recovery.gov par exemple permet de consulter précisément à quoi sert l'argent du contribuable américain. Faisant acte de transparence et permettant à tout un chacun de signaler les fraudes non détectées cette décision du gouvernement fait partie intégrante de la dynamique de la sousveillance.
Le but est simplement de permettre aux citoyens de tenir les rênes de la surveillance et d'avoir accès aux informations qui les concernent directement (comme leur image ou, plus terre à terre, leurs impôts).

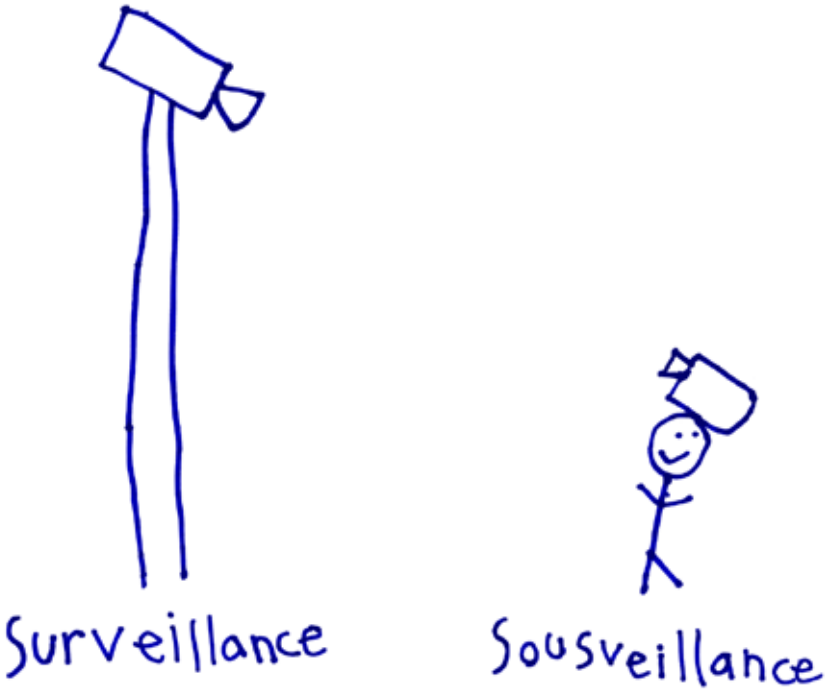
Parce que les sousveilleurs font de la caméra l'objet de toute une vie, l'on peut facilement penser que leurs idées placent les outils de vision au même niveau que l'être humain mais ils tentent en vérité de produire un contre-pouvoir par l'assimilation et l'appropriation.
Et à ce propos on notera le travail très poétique de Denis Beaubois (fig. 18) qui humanise la caméra ou, en tout cas, qui tente un rapprochement entre elle et l'Homme sans pour autant oublier le rapport de force entre ces deux entités.
Sur le visuel que j'ai sélectionné, l'être vivant et l'être mécanique se situent sur un même plan et ils ont la même place dans la construction de l'image à l'exception près de la contre plongée qui se voit ici en faveur de la caméra, en faveur du pouvoir de la vision automatisée. Par ailleurs il y a énormément de sensibilité dans la situation de cet homme seul, face au regard froid de la machine, qui semble à la recherche d'un peu de compassion. Pourtant la performance-vidéo se conclut par le refus catégorique de la caméra qui n'accepte donc aucune autre interaction que celle de la vision.

Au delà de la simple opposition homme/machine et surveillance/sousveillance, certains des sousveilleurs poussent quand même le concept très loin, parfois jusqu'au lifelogging (fig. 16) c'est à dire qu'ils enregistrent leur vie entière. Ainsi, pour quelques uns d'entre eux, rien n'échappe à la caméra, chaque seconde de leur vie est archivée, presque cataloguée. La seule différence c'est qu'ils semblent maîtriser leur données, ils peuvent à tout instant revoir leur passé, revivre ce qu'ils ont vécu mais je ne suis pas sûr que ça change le fondement du problème, l'idée c'est de garder une vie privée et non de la briser soi-même pour éviter que d'autres le fassent.

---

[73] Dans *The Rise of the Participatory Panopticon*, 2005, accessible en ligne sur le site de openthefuture et de worldchanging.

17



18



17 //
Stephanie Mann,
Dessin (fait à l'âge de six ans) expliquant ce qu'est la sousveillance par rapport à la surveillance.
2013

18 //
Denis Beaubois
In the event of Amnesia the city will recall...
Performance effectuée à Sydney en 1996

19



20



19 - 20//
Extraits de *Retour sur Images*
(en anglais : *The Entire History of You*)
Troisième épisode de la première saison de Black Mirror
Série créée par Charlie Brooker
2011

Pour ma part, j'ai l'impression que ces individus sont déjà digérés par la société et qu'ils ne deviennent qu'un rouage de plus en faveur du contrôle et de l'hypervision.

Lorsque tout est capté puis accessible en différé, la vie prend un sens nouveau, le moindre geste peut être interprété puis réinterprété, les mots et les émotions du moment présent se déversent dans leur traduction future, plus précise, laissant moins d'ombre au sein des relations sociales.
L'archivage est avant tout un refus du doute, un déni de l'incertitude propre à l'homme.
Cette une problématique intéressante qu'est celle de l'enregistrement extrême est traitée dans de nombreuses œuvres de fictions et à chaque fois l'homme est le support le plus fertile de la caméra.
Ce n'est pas anodin puisque jouer avec les souvenirs humains permet une narration subjective bien moins linéaire. Et l'on voit notamment dans *Final Cut* [74] que le héros se construit sur un souvenir faux parce qu'il n'a pas pu filmer son enfance et donc il n'a pu la fixer dans le réel ni l'authentifier. Les souvenirs sont vagues et imprécis, ils se modèlent tout comme le corps au fil des âges mais l'image numérique, elle, reste la même, bien qu'elle puisse s'altérer elle demeure fondamentalement la même, sans parti pris, sans jugement. Et c'est là où se trouve la vraie puissance de nos outils de vision : dans l'immanence de l'objectivité.
Dans cette ligné on notera la présence continue de la machine dans les yeux mêmes des protagonistes de *Retour sur Images* (fig. 19) : il est possible de flouter à volonté sa propre vision pour accéder à l'interface d'archivage numérique (fig. 20). Avec le « Grain », cette nouvelle technologie qui permet d'archiver tout ce qui est vu et vécu, il est ainsi facile de retourner examiner le passé.
Il n'y a donc ici plus aucune distinction entre l'humain et l'outil et, peu à peu, puisque tout acte est enregistré puis classé, le désir de connaître la vérité grandit, au mépris de la vie privée des autres. Puisque c'est possible, chacun veut voir ce que ses proches ont fait, chacun veut être sûr de ce qu'ils affirment. Le désir d'épier grandit, il se nourrit de l'acceptation sociale d'une technologie qui justement le facilite.

En 1995, on pourrait présumer que James Cameron fut beaucoup inspiré par ce courant de pensée entre sousveillance et voyeurisme : dans le film *Strang Days* dont il est le scénariste, la sousveillance est courante grâce à un système appelé SQUID directement relié au système nerveux des individus, leurs yeux enregistrent automatiquement leurs vies.
Mais mieux encore que les deux autres exemples, toutes les vidéos enregistrées grâce à cette technologie peuvent être retranscrites en impulsions nerveuses et peuvent donc être implantées dans n'importe quel cerveau pour qu'il puisse revivre totalement la scène archivée et surtout ressentir toutes les émotions qui vont avec, même les plus morbides. La pulsion de mort est donc monnaie courante dans les coins sombres de cette technologie et les gens aiment à expérimenter des choses que jamais ils n'auraient osé faire. Meurtres, viols et suicides s'échangent de plus en plus facilement parce que les gens aiment à voir le choquant, l'indicible.

A partir de cette idée et ayant une certaine répulsion pour la surveillance j'ai imaginé le *Camera Gun - ou le meurtre de la vie privée* (fig. 21).
Cette sculpture est, pour moi, le témoignage concret de ce qui existe derrière la surveillance. L'intimité se meurt et nous l'achevons en multipliant les dispositifs de vision qui nous font croire aveuglément être en sécurité. Mais, comme nous l'avons vu, nous

---

[74] Film sorti en 2004, réalisé et scénarisé par Omar Naim.







21 //
Pièce de l'auteur
Camera Gun - ou le meurtre de la vie privée
camera de sécurité, bois, peinture, métal
79 x 16 x 34cm
2016

payons le prix fort sans même nous rendre compte que nous détruisons petit à petit la notion de vie privée.
Notons aussi cette envie de voir qui semble prédominer chez l'homme : nous aimons observer par les trous de serrures et c'est peut être cette curieuse envie qui justifie notre désintérêt du respect de la vie privée. Nous savons tous très bien que nous perdons du terrain et notre jardin secret tente de résister à une force incroyable et voyeuriste mais le monde change et les mœurs évoluent, je crois que, de manière générale, nous trouvons l'absence de vie privée de plus en plus banale.
Cette marche aveugle a commencé par la surveillance mais elle grandit en se nourrissant de nos travers humains.

Quoi qu'il en soit, le *CamGun*, au delà de présenter l'envie de vision et de mort inhérente à l'humain lui-même, formalise ma réflexion. Il est important de comprendre que l'art met en forme mon analyse du monde, instinctive et viscérale. Les sculptures donnent ainsi un point final à une pensée qui débute par l'observation, se poursuit par la critique et, justement, se conclue par l'art.
Mais si l'art vient de mes envies créatives, l'observation et la critique sont nés d'un fort intérêt pour le monde lui-même et pour son évolution. Je crois que, ayant été bercé par un grand nombre d'œuvres de science-fiction, cet intérêt s'est naturellement développé au grès de mes aventures virtuelles et imaginaires.
Il dévient assez évident avec cette dernière sculpture que mon processus créatif s'inspire de mondes fictifs et tente d'en créer de nouveaux. Que cela reste un secret pour ceux qui liront ces lignes mais, puisque je me veux aventurier du futur, le *Camera Gun* vient en fait d'un avenir où les robotiques forces de l'ordre ont le pouvoir de dématérialiser les citoyens qui arpentent encore une réalité devenue illégale. Ils visent, tirent et les corps sont arrachés au réel, ils sont captés par la machine et le réseau, ils intègrent ainsi pleinement la société numérique et la norme virtuelle.
Double-sens, double-jeu, la vision tue et le virtuel entraine un retrait (forcé ?) du réel.
Il m'est essentiel que certaines interprétations restent accessibles tandis que d'autres ne puissent être décryptées que par l'imaginaire et la fiction.

Pour en revenir à nos yeux et à ce besoin de nourriture visuelle, notons que le regard peut facilement tuer, briser nos fragments les plus intimes et que même si nous le savons tous inconsciemment (car c'est une évidence du développement personnel) peu d'entre nous prennent le temps de cette réflexion. Le regard se fait norme et peu à peu nous nous habituons à être vu et à voir au travers d'espaces privés et parfois au delà d'une certaine morale sociale. Nous verrons, après un certain nombre de constats, que permettre et autoriser les individus à regarder là où la morale s'oublie, guide leurs désirs et ce, en l'occurrence, vers le confort et la consommation. Autrement dit pour éviter les grandes envies spirituelles, il suffit de créer de multiples dispositifs (bien souvent de regard) qui assoient l'assouvissement des basses pulsions comme la luxure et la gourmandise [75]. Aujourd'hui il est très simple d'affirmer que *« nous sommes devenus une race de voyeurs. »* [76]

---

[75] J'ai l'impression que c'est là une forme de revanche sur des siècles de contrainte au déplaisir par la diabolisation intense de tout plaisir charnel (en référence aux péchés capitaux). Mais cette revanche est facilement détournée vers une économie du désir qui nous dépasse et sert le système social avant tout.

[76] Paroles du personnage de Stella dans *Fenêtre sur cour* d'Hitchcock, film sorti en 1954.

CHAPITRE III

< LA PULSION SCOPIQUE ET L'ŒIL-DÉSIR >

UNE ENVIE POPULAIRE

Nos sphères intimes reculent devant la pression de millions de caméras qui ne se cachent plus, qui affirment leur présence comme le reflet de la volonté qu'à l'humanité de se regarder elle-même. Pourtant, au-delà de cette idée de surveillance absolue, qui ramène au franc concept de « voir est une arme de pouvoir » [77], l'hypervisibilité est désormais un principe de vie. Comme nous l'avons vu plus tôt, nous avons intégré ces dispositifs de vision du monde à notre quotidien, à tel point en vérité que nous avons développé une sorte d'envie de tout voir.
D'ailleurs la télévision est aujourd'hui le ressort principal de la vision. Après les caméras pour être vu, voilà les écrans pour voir : nous pouvons virtualiser les images mais quoi de mieux que de les extraire, de les sortir de leur contexte pour les ramener chez nous, là où nous pouvons librement nous les approprier. Puisque la transparence a été initiée par la technologie, les individus se l'approprient et assument enfin l'externalisation de leurs pulsions, ils assument leurs désirs de dévoiler les choses intimes et cachées (à soi et aux autres).

Être vu par tous et voir tout le monde : c'est une idée que l'on retrouve dans le roman de fiction *Lumière des jours enfuis* [78]. Après l'invention du Camver (une technologie qui permet de voir dans l'espace-temps et ainsi d'observer n'importe quel élément du présent et du passé) la population mondiale voit la notion de vie privée voler en éclat. Aucun secret ne peut donc exister sous le joug d'une technologie si puissante qui diffuse le regard à l'infini et bientôt les crimes et délits se font rares puisque impossibles à dissimuler tandis que l'Histoire entière de l'Homme se voit réécrite et réinterprétée : les observateurs découvrent des vérités historiques désormais incontestables et se rendent compte du caractère illusoire de l'Histoire.
Du reste, puisque l'intimité n'existe plus même derrière les murs des foyers ou les rideaux des chambres à coucher, les gens se livrent directement au monde dans leur simplicité absolue : les tabous éclatent, ils s'ébattent sur les trottoirs et dévoilent constamment leurs pires travers.
Ce que l'on peut retenir c'est que le regard est fait pour être capté car, si l'humain a effectivement une pulsion de vision c'est un mécanisme tout à fait automatique contre lequel on ne peut pas lutter, c'est ce que l'on qualifie de « pulsion scopique » [79].

---

[77] Gérard Wajcman, *l'Oeil Absolu*, Denoël, 2010.

[78] Ecrit par Arthur C. Clark et Stephen Baxter, paru en 2000 aux Editions du Rocher et en version originale : *The Light of Other Days*, éd. Tor Books, 2000

[79] Un concept définit dans les travaux de Sigmund Freud sous le terme de « scopophilie » comme étant le plaisir éprouvé à la simple action de regarder. Puis dérivée sous l'expression « pulsion scopique » notamement par Bernard Stiegler pour qualifier le désir irréductible de regarder.

« L'Homme est un être vivant qui a un rapport privilégié au visuel [...]. L'Homme est habité, dit Freud, par la pulsion scopique. Le rôle du visuel est capital chez l'Homme et la télévision exploite cela. » [80]

Une partie de nous tous ne serait donc qu'une espèce de voyeur ? J'en veux en tout cas pour preuve que, si la télévision est l'invention majeure de l'entre deux âges [81], elle est aujourd'hui très bien accompagnée de pléthore de programmes télévisuels qui savent exacerber nos envies de voir, nos pulsions voyeuristes, nos désirs de dénuder ou d'exhiber l'autre. En temps normal, la pulsion est cachée, seulement exprimée dans nos jardins secrets mais elle va rapidement être affichée au grand jour et rendue publique car *« la télévision pulsionnelle [est] celle où la téléréalité se constitue comme obscène de la "pulsion scopique" qui est à l'origine des diverses formes de voyeurisme et d'exhibitionnisme que la plupart des [...] chaines de télévision, sans la moindre vergogne, sollicitent désormais systématiquement. »* [82]

Clairement, la télévision sait utiliser le bon levier pour captiver l'œil et le cerveau des spectateurs : en activant la pulsion, réaction automatique, elle s'assure une réponse et un intérêt qui n'est même pas contrôlable.
Mais cela entraine surtout un sur-investissement de la vision potentielle et de l'écran au détriment du monde réel proche, nous verrons cette fuite en détail sous peu mais avant tout, en parlant de télé, de vision et de vie privée, il est impossible de passer à coté de la téléréalité et de la mise en abîme du réel.
Tout commence en septembre 1999 lorsque l'entreprise Endémol lance l'émission Big Brother. Des individus sont enfermés dans une maison luxueuse et on les entoure de centaines de caméras, tout est diffusé à la télévision et souvent en direct. Beaucoup d'encre coule et de vives réactions sont exprimées, allant de la fascination à la vive opposition : *« aux responsables d'associations familiales de décider si "Loft Story" et ses sous-produits pornographiques mettent en cause la protection de l'enfance »* [83]. Les gens perçoivent qu'avec ce nouveau genre d'émission, c'est l'ensemble de la télévision qui passe un cap et l'intimité se voit éclatée même aux heures de grande audience. Mais bien sûr la polémique ne fait qu'accroître l'influence du programme : plus certains en parle plus d'autres veulent savoir ce qu'il est en train de se passer. Tout le monde finit par regarder que ça soit par intérêt, pour se moquer ou pour voir d'où part la polémique.

Toujours est-il que ces captifs volontaires semblent avoir une vie des plus paisibles mais ils n'ont aucune vie privée. Et par amalgame, cela tend à légitimer cette privation d'intimité au sein de la société entière grâce à une pensée confuse résumée par : « les yeux du gardien garantissent votre tranquillité et votre divertissement ».
C'est une chose qui apparait nettement dans *The Truman Show* [84] où le protagoniste est depuis toujours le sujet central d'une télé-réalité dont il ignore l'existence. Puisqu'il n'est pas un simple acteur il attire facilement la sympathie. Les gens se sentent proches de lui et sont davantage divertis par cette télé-réalité unique en son genre à laquelle ils peuvent s'identifier. L'intimité d'un homme disparaît au profit de l'amusement et du voyeurisme enfin assouvi pour toute une population (fig. 22).

---

[80] Propos tenus par Bernard Stiegler dans *Temps de Cerveau Disponible - les médias de masse,* film-documentaire réalisé par Christophe Nick et Jean-Robert Viallet, diffusé en 2012

[81] J'entends par : entre la discipline et le contrôle, entre escapades divertissantes et informations raisonnées.

[82] Bernard Stiegler, *Réenchanter le monde: la valeur esprit contre le populisme industriel,* Flammarion, 2013

[83] Propos tenus par Patrick Le Lay, publiés à la une du Monde le 11 mai 2001 mais renié quelques mois plus tard par la signature d'une exculsivité TF1 pour les prochains programmes d'Endemol.

[84] Film sorti en 1998, réalisé par Peter Weir et scénarisé par Andrew Niccol.

22



22 //
Extrait de *The Truman Show*
Film réalisé par Petter Weir
2011



23 //
Images issues du tournage de *The Running Man*
Film réalisé par Paul Michael Glaser
1999

Mais la vie privée de Truman ne trouve aucune zone d'ombre où grandir. Même dans sa salle de bain, il est observé par toute une multitude de caméras cachées : chaque instant de sa vie est, à son insu, retransmis en direct. Il n'est ainsi qu'un cobaye forcé à rester dans une simulation de vie fade et arrangeante. A noter que c'est aussi ça qui plaît : la masse qui façonne l'audience des télé-réalités pense que les participants ont une vie paisible, que le studio les protège des tourments du monde réel et que rien ne peut altérer leur existences lisses, leurs destins « parfaits » entièrement fabriqués par l'Homme pour l'Homme.
A l'inverse on remarque dans quelques autres œuvres de fictions (fig. 23) des programmes de téléréalité dont le but n'est que l'expiation des vices par la mise en scène de la mort ou de la violence. Ici, point de refuge ou de protection du monde réel, l'enjeu n'est autre que la survie même des candidats forcés à participer à cette horreur.
La masse des individus soumis à ce genre d'émission participe donc à la légitimité du programme et dans ces sociétés fictives tout ce que les individus peuvent y voir (violence, mort, torture ou même domination, corruption, immoralité, impudicité) devient un comportement tout à fait acceptable.
La population, au lieu d'assouvir ses vices, en demande toujours plus et devient ainsi plus violente et coléreuse encore.

Pour en revenir à notre simple réalité et y appliquer ces enseignements notons que les comportements des candidats parfois insensés (puisque en huit-clos, attirés par l'appât du gain et exaltés par tant de regards tournés vers eux) deviennent donc, pour les nouveaux spectateurs, des normes imitables qui altère les perceptions sociales et le tabou lié aux pulsions. Et cela résulte comme nous l'avons vu d'une communion télévisuelle : une masse importante de gens regardent ces émissions et elles le savent, il y a un partage virtuel dans l'écoute de ses programmes d'autant que ces « stars » présentées sont tout à fait similaires aux spectateurs.
On constate ainsi une banalisation des comportements qu'ils voient, même les plus absurdes (car rappelons que tout est filmé en studio, hors du contexte concret de la réalité publique) et puisque la télé les répand dans nos salons, cela devient progressivement tout à fait normal, cela devient quelque chose que l'on peut reproduire chez soi, en privé ou en public.

Mais revenons en à cette hyper-concentration tolérée d'outils de vision : elle ne fait qu'accroître la norme de l'exhibition. Bien pire que le vieux panoptique, nous sommes ici projeté dans un système où le gardien est remplacé par la population entière elle-même. Chaque individu est pris à parti non pas pour surveiller mais pour se divertir d'une situation du quotidien qui, d'ailleurs, pourrait très bien prendre place dans n'importe quel salon de n'importe quel spectateur. Il s'agit là de rapprocher la condition du regardé et du regardeur : plus ils sont proches et plus l'identification est simple et plus la pulsion du regard s'exécute.
Mais la vision seule n'est rien, en réalité elle déclenche en nous nos pulsions profondes de vie (souvent érotiques voire sexuelles en déconstruisant l'intimité dans des programmes comme Loft Story) et celles de mort (comme une curiosité morbide qui nous pousse à regarder des gens qui se mettent volontairement ou non en danger, notamment dans Fear Factor mais aussi, bêtement, dans les journaux télévisés remplies d'informations négatives, de guerres, de catastrophes, de délits, etc).

Je tiens ici à appuyer un point précis des pulsions : au sein de nos sociétés faites de rapidité et de captation de l'attention, il semble se produire une confusion entre pulsions et désirs.

Notons que l'inhibition des pulsions, viscérales et immédiates, permet l'émergence des désirs qui, eux, fonctionnent à plus long terme [85].
Puisque notre système social nous autorise à assouvir nos pulsions immédiatement via des dispositifs de vision et de consommation, celles-ci sont en permanence calmées, canalisées, elles ne créent plus de frustration et n'engendrent donc plus une dynamique de formation d'un désir comme parade à cette frustration.
Ainsi, parce que les pulsions sont perpétuellement assouvies et entretenues par des incitations permanentes (consommer, regarder, épier, satisfaire ses plaisirs primitifs...), il devient de plus en plus compliqué de construire un désir : perdus dans nos frénésies et nos emportements, nous ne prenons plus le temps d'explorer nos profondeurs, nos véritables envies. Et il devient de plus en plus compliqué de lier son plaisir à autre chose qu'aux flux intemporels de la société de consommation, à ses hypocrites finalités et aux fausses réalités qui s'intensifient devant nos yeux.

D'ailleurs, pour en revenir à la téléréalité qui a initié ces propos, ce principe étrange de reconstruction du réel en studio et de récupération de la pulsion finit alors en apogée de la « banalisation du banal » [86] et de la démocratisation du voyeurisme. D'autant plus parce que, finalement, couplé à une démonstration vaine de la condition humaine, elle ne met en scène que le néant d'une vie close et entretenue par la consommation excessive ou par l'absurdité de situations extrêmes, violentes ou érotiques.

« Désormais, un immense dispositif assiège les frontières de l'intime. » [87]

DES IMAGES MULTIPLIÉES

La profusion des caméras impacte vraiment tous les aspects de nos vies.
Ce que l'on voit à travers la télévision et le principe de télé-réalité n'est autre chose que soi-même : il y a une profonde corrélation entre participant et spectateur qui, au fond, partagent exactement la même situation sociale et, potentiellement, les mêmes rêves de célébrité.
Puisqu'il est possible pour tout le monde d'intégrer ces programmes, cela permet de croire être l'autre et de vivre par procuration ou satisfaction de toutes les pulsions par catharsis [88].

---

[85] C'est une réinterprétation des propos de Freud et surtout ceux de Lacan, au final il faut comprendre par là que socialement, la pulsion est taboue donc pour l'assouvir il s'agit de désirer plus grand : par exemple si l'on veut assouvir une pulsion sexuelle dans l'instant la meilleure chose à faire est de temporiser, de désirer un autre humain et de former un couple avec lui sur le long terme, cela permettra donc de canaliser socialement et physiquement des pulsions qui refont toujours surface. Mais cela tend justement à s'effacer puisque, depuis plus de 25 ans, sont admis de plus en plus de systèmes de déchaînement de pulsions : la téléréalité, les sites pornographiques (bien plus accessibles que les magazines ou les cinémas érotiques), les applications de rencontre d'un soir, etc. Mais rentrent aussi dans cette idée : la consommation de masse et le confort (pulsion matérielle), le contrôle et la surveillance (pulsion de conservation, de domination). La tendance que l'on constate c'est de ne plus construire le désir, c'est son remplacement très doux par la pulsion, c'est donc la formation progressive d'ersatz de désirs (qui ne sont en réalité que des pulsions) tout a fait normés et que la majeure partie des gens peut s'approprier.
[86] François Jost, *Le culte du banal - De Duchamp à la télé-réalité*, Biblis, 2013
[87] Gérard Wajcman, « Intime exposé, intime extorqué », *Les Images Honteuses*, 2006
[88] D'après le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, la catharsis est la « purification de l'âme du spectateur par le spectacle du châtiment du coupable ». C'est une notion très liée à l'univers du théâtre qui permet facilement son application , d'ailleurs la télé-réalité n'est la plupart du temps qu'une mise en scène théâtrale.

Mais le cœur même de ces nouvelles pratiques est la démultiplication des projections de soi et inconsciemment, cela va inciter les individus à remodeler leur désirs et correspondre à la norme apparente ou à une idole supérieure.
Aujourd'hui sur le réseau, nombres de services proposent de voir des individus chez eux avec leur consentement ou non : du coté moral, on notera Twitch et Chaturbate qui permettent à des individus allant de la star au simple quidam de proposer un contenu divertissant mais qui reste, dans sa forme, extrêmement proche des spectateurs puisqu'il est possible de discuter avec un groupe d'internautes et même avec la personne qui diffuse son image.
On notera aussi l'apparition de services, comme Insecam, qui répertorient toute sorte de caméras (publique ou privée) [89] n'ayant aucun dispositif de sécurité. Il devient donc très facile de se projeter à travers les flux et les données pour pénétrer un espace lointain et parfois intime.
Comme nous avons déjà exploré le voyeurisme, l'intérêt ici réside simplement dans le fait que ces espaces et ces gens nous ressemblent.

Apparait ainsi la notion de spectateur tourné vers lui-même au travers d'écrans et de caméras, au travers de machines sociales. Le regard se porte naturellement vers les autres et bêtement vers soi, non plus comme une introspection intellectuelle ou une recherche dans l'abîme infini [90] mais comme une contemplation absurde de sa propre condition.
Et en parlant de auto-contemplation, il existe des caméras dites « en circuit fermé », c'est à dire qu'elles ne sont connectées à aucun réseau et aucun écran autre que ceux, par exemple, de l'immeuble dans lequel elle sont installées. D'ailleurs, il est tout à fait possible de s'équiper de ce genre de caméras et de pouvoir ainsi regarder son garage, son entrée ou même le lit de son bébé directement sur la télévision du salon (et en théorie il existe même des caméras braquées sur le spectateur lui-même) et pire, quand ce système est installé c'est souvent la chaine la plus regardée, avant même tout autre programme télévisuel.

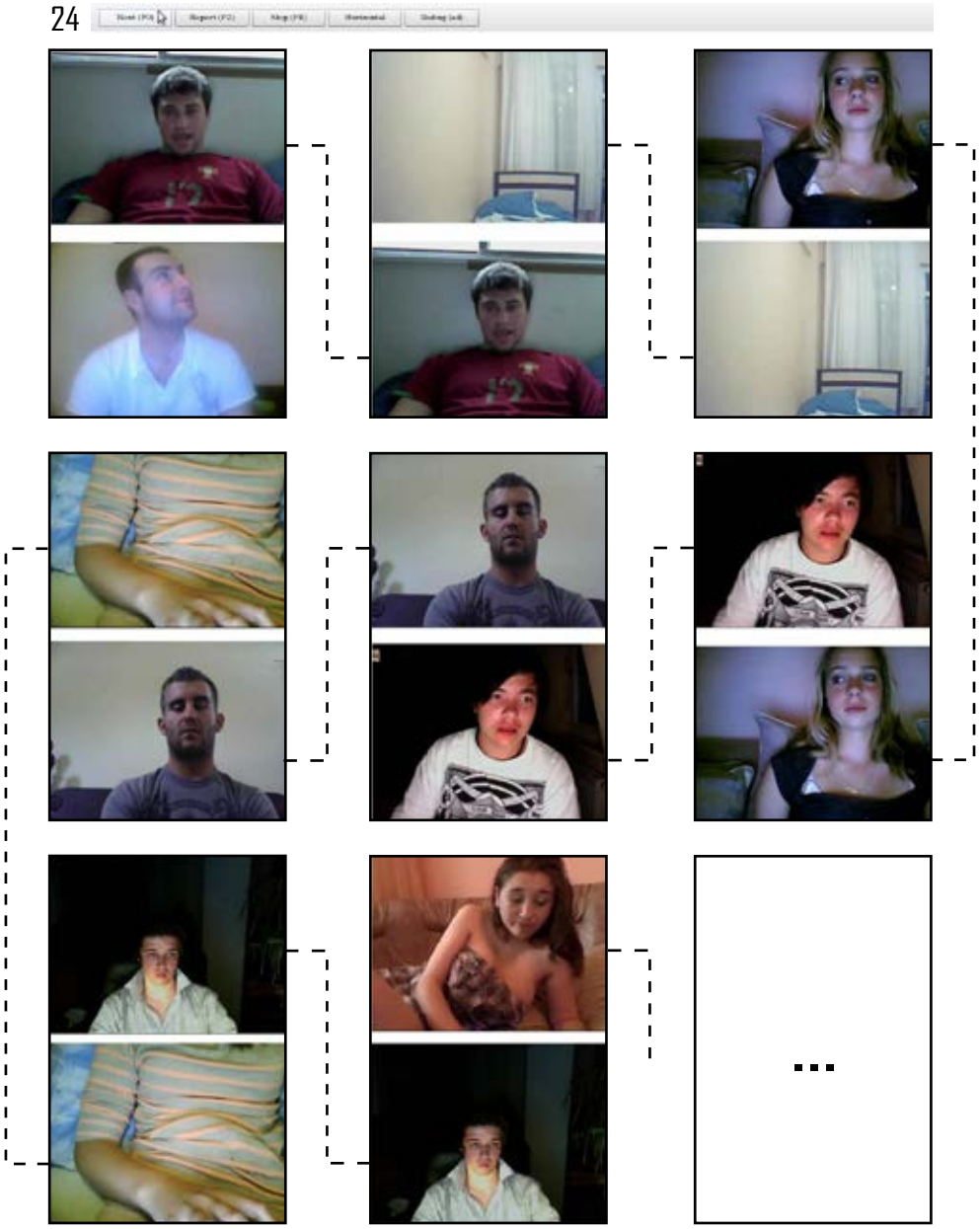
« Le sens du "circuit fermé" de la télévision se révèle : c'est le regard en circuit fermé. Son accomplissement ultime, c'est le spectateur se regardant à la télé en train de regarder la télé, se surveillant lui-même. » [91]

Le contrôle impacte désormais l'ensemble de nos vies et des millions de petites actions de flicage personnelles viennent renforcer le pouvoir de « l'œil de la NSA » : on vérifie le profil Facebook des candidats avant de les embaucher, on regarde parfois les appels de notre mari ou de notre femme quand on a un doute, on prend en photo des choses suspectes, on note les absents, on téléphone (bien sûr à l'autre bout on se sens obligé de répondre, sinon c'est louche) et on dit « T'es où ? ».
Si le ciel nous regarde il n'est plus le seul, il existe désormais un contrôle horizontal exercé par monsieur tout le monde sur madame tout le monde (et vice versa).
Nous avons maintenant la capacité de contrôler nos égaux, nos semblables, sans même remettre en cause la domination verticale des sociétés et des gouvernements sur nous.
Nos rapports sociaux sont complètement imprégnés de ce concept d'image et d'apparence véhiculée par la technologie. Les smartphones remplacent nos yeux au quotidien,

---

[89] A l'époque où ces lignes ont été écrites c'était encore le cas, aujourd'hui Insecam.org essaye de ne plus proposer aucune caméra qui pourrait porter atteinte à la vie privée. Cependant, au vu du nombre d'yeux mécaniques répertoriés, c'est une tâche ardue et, ailleurs, il existe beaucoup d'autres alternatives (comme Shodan HQ).
[90] « Cogito ergo sum » nous dirait Descartes.
[91] Gérard Wajcman, *Op. Cit.*.

24



24 //
Grégory Chatonsky
Antéroulette
Netart, performance
2010

(je présente ici une réorganisation de ses captures d'écrans puisque c'est avant tout une performance unique et virtuelle)

les caméras de Londres peuvent devenir nos instruments de justice (car les plus zélés sont embauchés pour regarder à travers elles et payés par délits répertoriés), en fait, beaucoup d'outils de vision sont accessibles et permettent une forme d'interaction (même si elle est un peu malsaine) entre les humains tout en véhiculant et en préconisant la surveillance.

Personne ne nous oblige à passer par la technologie, nous sommes simplement devenus acteurs et spectateurs d'un monde automatisé. Nous sommes à la fois les surveillés et les surveillants d'un nouveau type de prison digitale.
C'est un peu comme si on imaginait un ultra-panoptique où chaque prisonnier est un gardien omniscient mais ici les gardiens disparaissent au profit d'yeux flottants et voguant dans le cyberespace. En fait, là où il existait avant des milieux d'enfermement, on sacrifie désormais nous-même une partie de notre liberté pour, comme je l'ai déjà dit en amont, avoir davantage de confort et de sécurité mais aussi et surtout pour satisfaire de nouveaux besoins, de nouvelles envies et affirmations de soi.

Enfin, nos nouvelles approches du monde et nos relations virtuelles, en plus d'entraîner le contrôle par la vision, engendrent une sorte d'éclatement de l'identité : contrôler l'autre c'est aussi limiter son intimité par nos propres désirs.
Il y a là un *« processus de dépersonnalisation qui, provoqué par une effraction, altère notre perception des frontières charnelles »* [92]
Voir par les trous de serrures numériques c'est aussi s'incruster chez l'autre, c'est d'une certaine manière s'identifier à quelque chose qui n'est pas soi, c'est un peu se regarder soi-même, regarder ses désirs enfouis, ses pulsions secrètes car, à travers l'autre, c'est exister en fusionnant avec lui ou en opposant ce qu'il est et ce que nous sommes.
Une finalité analogue au projet *Antéroulette* (fig. 24) de Grégory Chatonsky dans lequel il récupère des images de webcam sur le site Chatroulette [93] qu'il confronte ensuite à d'autres individus réels. Sur son site il décrit son projet : *« La règle du jeu est simple, je me connecte à Chatroulette, j'enregistre mon interlocuteur. Je me reconnecte au site et grâce à un logiciel je diffuse cette vidéo à mon nouvel interlocuteur. Je répète l'expérience de 9h à 21h. »* Il n'existe ainsi que des têtes et des corps arrachés à leurs espaces et donnant l'illusion de porter un intérêt à autrui. Mais, ne pouvant pas communiquer réellement, elles n'échangent rien, elles sont bloquées dans leur propre temporalité et leur propre perception. Pourtant le regard continue à se propager...

En observant l'autre, on aime aussi être l'autre. En quelque sorte, ces espaces numériques nous donnent une capacité de transformation, de dépassement de notre corps propre pour devenir autre chose, nous sommes aujourd'hui dans une logique de démultiplication des images qui entraine une démultiplication des identités : elles se troublent, se métamorphosent et, parfois, elles se détruisent.

---

[92] Virginie Foloppe, « Grégory Chatonsky: la personne désincarnée », *Réel / Virtuel*, 2013

[93] Chatroulette permet d'avoir accès à une webcam aléatoire parmi toutes celles connectées sur le site tout en affichant la sienne à la personne ainsi accostée. C'est finalement un site de rencontre qui mise tout sur le hasard.

PARTIE 2

LE DIVIDU
UN UTILISATEUR AUTO-FORMATÉ

ou
l'Esprit du Présent
et le Magasin qui évitait la faillite en fabriquant les Consommateurs

CHAPITRE IV

< LA VIRTUALISATION GÉNÉRALE >

A l'époque de la réinvention de soi, le dividu est une notion qui vient défigurer et morceler l'être humain alors qu'il semblait jusque là être une entité indivisible.
La notion de dividu est d'abord apparue dans les écrits de Gilles Deleuze [94] et elle peut être définie comme *« être humain perçu non pas comme indivisible, mais comme divisible. Le dividu nourrit en son sein de multiples identités, dont aucune n'est perçu comme plus réelle ou plus originale que les autres, et permet à chaque facette de prévaloir sur les autres en fonction des nécessités de l'adaptation au contexte, alors que l'individu s'efforce de n'être qu'une même personnalité intégrée. »* [95] Mais cette personnalité aujourd'hui est éclatée, soumise à des forces sociales trop denses, à une massification du monde et à la certitude de ne rien peser dans la balance.

« Se reconnaître soi comme individu suppose que l'on reconnaisse l'autre comme individu » [96] et c'est aujourd'hui l'un des principaux problèmes puisque l'autre n'est qu'un reflet sur un écran, qu'une donnée à évaluer, qu'une petite part de la société mécanisée, qu'une image parmi une multitude de symboles.

LE CULTE DE L'IMAGE

Avant même de poursuivre cette notion de diffraction de l'identité, nous allons d'abord essayer de nous souvenir de la charge culturelle transmise par les images. Nous avons déjà vu que l'Homme est un animal qui fonctionne avec ses yeux avant tout et qu'il tente aujourd'hui de vivre en image, mais la question est : quel effet cela peut-il avoir sur notre façon de penser ?

Faisons donc ce petit détour et mentionnons qu'au moyen-age, les images et les mots avaient une fonction avant tout mnémonique, parce que la mémoire avait une importance cruciale : il était clairement question d'apprendre à se repérer, d'apprendre à vivre dans une société où rien n'était présenté sur un plateau d'argent.
Sans mémoire c'est la mort à chaque sortie en mer ou en forêt. Sans mémoire il n'y pas ou peu de transmission des connaissances. Se figurer des histoires dans la disposition des étoiles ou des contes au sein de labyrinthe sylvestre permet un activation plus intense de la mémoire, cela met en jeu des *« figures métaphoriques de l'écriture »* [97] et permet de visualiser dans le réel des informations utiles : l'étoile polaire par exemple,

---

[94] Plus précisement dans « Les sociétés de contrôle », *L'Autre Journal* - n°1, mai 1990
[95] Alexander Bard, *Les Netrocates 2*, éd. Léo Scheer, 2008
[96] Anonyme, « La mort de l'individu », *Vox*, 2013.
[97] Herbert Kessler, Jean-Michel Spieser, Gerhard Wolf et Anne-Orange Poilpré, « Le statut de l'image religieuse au Moyen Âge, entre Orient et Occident », Perspective, 1 | 2009, 82

et avec elle le nord, se retrouve plus aisément parmi des fables imagées (ici une petite ourse [98]) que parmi une toile céleste décousue faite de milliards de points lumineux sans aucun lien entre eux.
Ces dynamiques de figuration permettaient donc, au sein d'une vieille société que l'on pourrait qualifier de « rhétorique » [99], de se remémorer un savoir nécessaire. Mais, comme des palais de mémoire, elles entraînent forcément des visions ancrées dans le monde réel : voir des chimères et des saints était donc tout à fait naturel et cela profitait à la réflexion simplement parce que cela entraînait l'esprit à réfléchir le monde.
Les images nous ont probablement toujours aidé à penser : elles ont servi (et servent encore) de fondation à tout songe, à tout parcours mental parce que, sur cette base, nous avons construit notre mémoire et c'est ainsi que naît une pensée primitive mais imagée avant tout.

Aujourd'hui il est évident que les formes d'images se répandent et les formes de visions aussi, pourtant, jadis, la vision, très liée au monde spirituel, était crainte par sa puissance car, en plus de savoir les dieux omniscients donc « omnivoyants », grâce à elle, nous pouvions entrevoir de terribles secrets et accéder à des mondes bien trop supérieurs, à des connaissances bien trop occultes. D'ailleurs, dans la plupart des mythes grecs beaucoup se devaient de rester à l'abri d'un regard.

« Orphée, tremblant qu'Eurydice ne disparût et avide de la contempler, tourna, entraîné par l'amour, les yeux vers elle ; aussitôt elle recula, et la malheureuse, tendant les bras, s'efforçant d'être retenue par lui, de le retenir, ne saisit que l'air inconsistant. » [100] (fig. 25)

La vision est une constante majeure des mythes parce qu'elle est un des premiers attributs divins et l'Œil de la Providence en est témoin : il ne fallait en aucun cas transgresser les barrières de la vision, sous peine de punition divine. On mentionnera donc l'interdiction d'ouvrir et de voir dans la boîte de Pandore et encore Actéon puni d'avoir surpris le bain Artémis comme un *« chasseur qui surprend une nudité blanche et qui la viole de son regard »* [101] (il transgresse donc ici sa condition de mortel par un simple coup d'œil). Le regard provoque même le châtiment ultime, la mort : Actéon se voit attaqué par ses propres chiens qui, désormais animés par la colère de la déesse dévoilée, visualisent en leur ancien maître un cerf impuissant (fig. 26).
Dans ces mythes, les humains ont toujours été bien trop curieux.
Et ces textes résonnent aujourd'hui comme une mise en garde du pouvoir infini du regard et surtout de la vision.

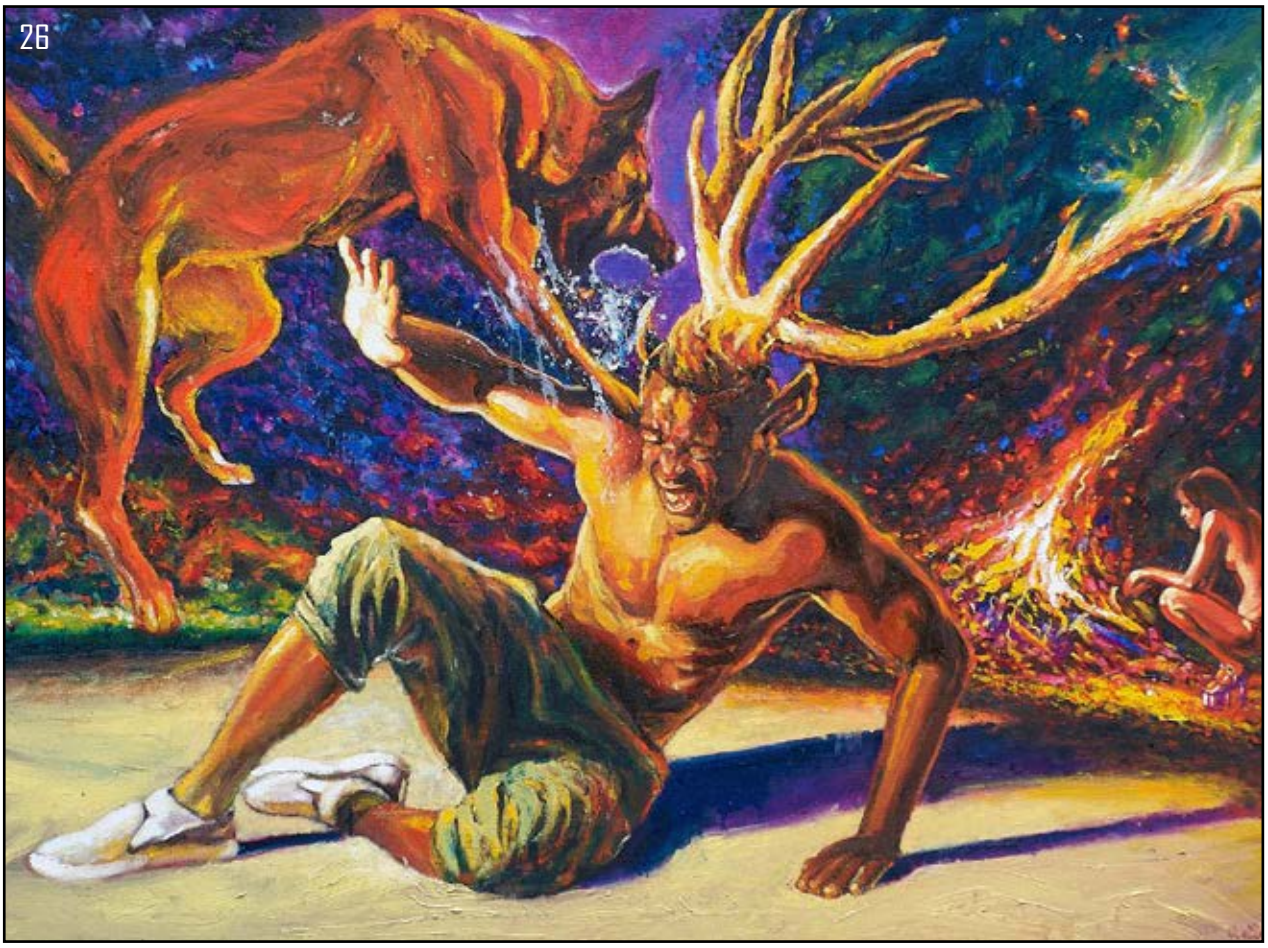
« Depuis l'antiquité, c'était le privilège des dieux de pouvoir tout voir, tout contempler : l'appareil photo ou la caméra vidéo rendent possible cette possession par le regard. Mais ils donnent aussi la possibilité de prendre des distances avec une réalité trop complexe, trop changeante, qui risquerait autrement d'être incompressible. » [102]

---

[98] On trouve dans *L'astronomie des Anciens* (de Yaël Nazé, publié en 2009 aux éditions Belin) que cette petite ourse était à l'origine un ours, fils de Calisto : ils furent tous deux transformés en animal et projetés dans le ciel (Calisto devint la grande ourse) pour avoir été dupé par Zeus et avoir subi la colère d'Artémis.
[99] Puisque que l'on se convainc de voir dans les cieux des ours, des chevaux et bien d'autres formes, récits guerriers ou même figures divines, puisque que ce n'est rien d'autre qu'un art de la persuasion (de soi) il est bien question de rhétorique (dans le sens sophiste du terme).
[100] Ovide, *Métamorphoses*, X, trad. GF-Flammarion, 2001.
[101] Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant*, Gallimard, 1943.
[102] Olga Kisseleva, propos recueillis par Véronique Godé, « Les Paradoxes du Temps », *Culture Mobile*, 2014.



25 //
Michel Martin Drolling
Orphée et Eurydice
Huile sur toile
340 x 315 cm
1820



26 //
Olivier Long
Acteon
Huile sur toile de lin
195 x 130 cm
2010

Je pense donc qu'aujourd'hui, avec la prolifération des machines-outils simplifiant la vie et l'apparition de systèmes économiques drastiques ces images servent une fonction toute autre.
Le voyage et la spiritualité sont possibles par la vision rhétorique, par la vision imaginaire et elle a toujours servi une architecture de pensée libérée mais désormais la plupart des écrans, condensés d'images imposées, bloquent nos excursions imaginaires et nous ramènent constamment à notre condition.
Désormais l'image n'a pas qu'une fonction de mémoire, elle est aujourd'hui totalement asservie à son époque, à sa fonction de persuasion et d'éloge du réel.
Aujourd'hui, en congédiant l'imagination et en assumant un monde réel rempli d'images tout aussi réelles, la pensée éclairée par les mythes et la fiction se perd. Et elle se perd justement dans les méandres de la consommation du monde et l'absorption d'une multitude d'images toujours plus plates et aveuglantes.
A nouveau, nos rituels modernes transparaissent par une production intense d'images. D'ailleurs l'image a toujours été reliée au concept de culte parce qu'elle possède une puissance de représentation qui semble capable d'altérer le monde : montrer que votre prophète, votre idole ou même vous est quelqu'un de bon va inciter les gens exposés à cette idée à le penser. Et après plusieurs siècle de figuration nous en sommes encore au même point : agenouillés devant nos apparences sur les réseaux sociaux.

ET AUJOURD'HUI LE CULTE DE SOI ?

Désormais, il faut toujours se montrer sous son meilleur jour et apparaître sous son meilleur profil, être beau physiquement et avoir une vie qui donne envie.
L'important c'est que notre image puisse être appréciée ou partagée, l'important c'est qu'elle puisse être un intérêt pour autrui et cela entraine un développement légèrement biaisé du rapport à soi : d'après une étude sociologique il existe un réel lien entre le nombre de like reçu et l'estime de soi, un lien qui peut d'ailleurs être positif ou non : *« Facebook peut avoir des effets négatifs sur le bien-être des gens qui n'attirent pas l'attention des autres ou ne reçoivent pas leur assentiment. »* [103]

Quand cet effet est positif la technologie et les réseaux, en utilisant l'image et la vision et parce qu'elle renforcent nos sens et nos capacités, peuvent ainsi nous procurer un sentiment d'exaltation. On peut donc voir que les machines sociales sont, intrinsèquement, un puissant réceptacle de narcissisme : les smartphones et les écrans ressemblent à ce miroir flatteur dont on ne se lasse pas. La technologie possède un réel pouvoir sur nos êtres, elle semble parfois même pouvoir dilater nos égos.
On cherche à éloigner la solitude de nous, on cherche des amis et on en trouve, mais leur chaleur reste hermétique au réseau. De toute façon l'important c'est pas la présence, c'est la quantité : un unique chiffre suffit pour avoir l'impression de compter.
Et voilà que désormais, par peur ou par égocentrisme, certains utilisateurs du réseau cherchent simplement à ce que le monde entier leur dise : « tu es important pour moi » et ils perdent le désir de donner aux autres au profit d'une envie très personnelle d'une attention tournée à soi. L'échange et le dialogue n'existent peu ou plus, ils se perdent à travers la glace du réseau. Il n'y a qu'un monologue plaintif résorbé par un semblant d'affection : *« parlez-moi de moi, il n'y a que cela qui m'intéresse. »* [104]

---

[103] Thierry Pénard & Alexandre Mayol, *Facebook Use and Individual Well-Being: Like Me to Make Me Happier!*, 2015
[104] Paroles issues de Parlez moi D'moi, chanson de Guy Béart et Jeanne Moreau, 1980.

Ce lien entre miroir et égocentrisme, que je réactualise grâce à la technologie et au « Black Mirror » [105], est un thème très connu et réutilisé à travers de nombreux contes et légendes depuis toujours.
Par exemple, dans *Harry Potter à l'école des Sorciers* de J.K.Rowling (publié en 1998 aux éditions Gallimard) le miroir du Riséd permet de voir les désirs les plus profonds mais seulement de voir à travers le miroir, non d'accomplir ni même de sentir ces désirs. Le miroir crée ainsi une distance entre le réel et son univers rêvé et on comprend bien que le monde On fait vite le lien entre la vision et l'égo comme s'il ne pouvait se nourrir que du seul sens de la vue, comme si le narcissisme ne prenait effet que par le biais d'images.
On notera aussi le célèbre conte *Blanche-Neige* des frères Jacob et Wihelm Grimm : *« Elle [la reine] possédait un miroir magique [...] qui répondait à toutes les questions. Chaque matin, tandis que la reine se coiffait, elle lui demandait :*
– Miroir, miroir en bois d'ébène, dis-moi, dis-moi que je suis la plus belle.
Et, invariablement, le miroir répondait :
– En cherchant [...] dans tout le vaste monde, on ne trouve pas plus belle que toi. » [106]

Cette analogie au miroir est là pour nous rappeler que si les machines sociales sont apparues pour satisfaire un besoin de communication elles se sont peut à peu développées autour de notre manque de chaleur humaine : elles se sont modelées autour de notre envie personnelle d'être davantage aimé ce pourquoi on peut les considérer comme un miroir déformant qui ajuste la réalité en fonction de nos envies, qui déforme l'univers autour de nous pour que nous nous y sentions bien entouré.
Ainsi, nos machines sociales se jouent véritablement de notre désir d'être adoré. Elles nous donnent l'impression de nous obéir au doigt et à l'œil mais nous laissent bien seuls derrière toutes nos techno-protections.
Une tendance aujourd'hui bien affirmée par toujours plus de nouvelles technologies qui savent nous valoriser, pour de vrai ou simplement en apparence, et bien sûr certifiée par le mouvement des selfies et des snapchats qui visent la communication visuelle avant tout et dans la plupart des cas par la diffusion large de son être intime.
Une confirmation supplémentaire surgit spontanément via l'unique bouton bien connu de Facebook qui porte la mention j'aime et qui n'a aucun antagoniste, donc aucun contre-pouvoir [107].

---

[105] Le Black Mirror est un concept issu de la série éponyme, diffusée en 2011 : elle traite avant tout de l'impact négatif voire extrêmement pervers des technologies dont justement la notion de nombrilisme déraisonné. Le Black Mirror, littéralement miroir noir, est cet écran de nos télévisions et de nos smartphones qui nous renvoie une image déformée et ternie de nous même. Charlie Brooker, créateur de la série, ajoutera d'ailleurs que *« le ''Black Mirror'' du titre est celui que vous voyez sur chaque mur, sur chaque bureau et dans chaque main, un écran froid et brillant d'une télévision ou d'un smartphone »* (Joël Bassaget, « Black mirror » : Les écrans totalitaires de Charlie Brooker, *Libération*, janvier 2012).

[106] Pour moi le plus intéressant dans ce conte ce n'est pas que le coté narcissique de la reine : le miroir magique a réponse à tout, c'est à dire que la reine, aveuglée par son désir de beauté, en vient même à oublier la connaissance, la culture, l'imagination et tous les aspects que pourrait apporter une magie de ce type.
Cela peut clairement aujourd'hui être une analogie du smartphone, il peut nous premettre de savoir et d'apprendre énormément de chose, mais la proportion de gens qui utilisent Wikipédia est pourtant très inférieure à celle qui utilise Snapchat.

[107] En fevrier 2016 sont apparues de nouvelles possibilités de réaction mais toutes positives ou dirigés vers le sujet de la publication et non la publication elle-même (comme l'étonnement ou la colère), on notera ainsi que seule la réaction « Grr » semble être négative mais la plupart du temps elle est utilisé pour partager la colère de ses amis : Alice s'indigne du rachat de Monsanto par Bayer en 2016 et Bob clique sur « Grr » pour non pas pour déprécier ALice mais pour la soutenir dans son mécontentement. De plus Mark Zuckerberg a annoncé pendant sa conférence en octobre 2014 que jamais il n'existera de bouton Dislike (je n'aime pas).

Tout est ainsi aimé d'une façon identique, normée et l'on trouve une jouissance déraisonné dans le nombre de gens qui ont porté, pendant un court instant, l'attention sur soi, comme autant de miroirs factices qui s'agiteraient à la bordure de nos corps virtuels : *« à partir de ce moment, la société se rua, comme un seul Narcisse, pour contempler sa triviale image sur le métal. »* [108]

Véritablement, on cherche l'adoration, et, la plupart du temps par la quantité. Pour ça, on s'embellit, on enjolive sa vie. On cherche à paraître plus qu'à être : *« aussitôt vécus, aussitôt postés : [...] ne faut-il pas y voir le symptôme de nos vies toujours plus scénarisées ? »* [109] Voilà qu'à travers cette communication (qui se tourne vers les autres mais souvent vers soi-même), à travers cette idée de mise en scène de sa propre vie, nous dévoilons toujours un peu plus. Nous atteignons une sorte de transparence de l'identité, de destruction de l'intimité.

« Chaque minute, 27,750 photos sont partagées sur Instagram, 1,875,000 j'aime(s) sont distribués sur Facebook. » [110]

Le réel intérêt ici c'est de considérer la technologie comme quelque chose qui nous procure du plaisir mais qu'on utilise avec excès sans en voir les conséquences, comme quelque chose qui nous rend accro, comme une drogue et *« si c'est une drogue, alors quels en sont les effets secondaires ? »* [111]
Mais comme nous l'avons vu avec l'ère de la surveillance, l'intimité à éclaté depuis bien longtemps déjà, de nos jours, c'est un peu comme s'il n'y avait plus vraiment d'interdit, plus de secrets, plus de véritable tabou, il n'y a plus rien à craindre parce que la vision, exercée par tous, est devenue un instrument de contrôle (sur nous même comme sur les autres), un instrument d'asservissement volontaire, qui sert une dictature des apparences et qui tend à broyer la personnalité intérieure par sa façade extérieure, qui tend donc à diviser l'être humain vers les petits substrats que sont les dividus.

NOS IDENTITÉS : PARURE ET PROTECTION

Nous avons pu voir en quoi l'Homme du passé est un individu discipliné et un être normé qui entre dans une case sociale bien précise, mais maintenant les humains débordent et ils réclament toujours plus de possibilités d'être.
La différence et les masques sont donc de mise : les réseaux sociaux et les différents univers virtuels persistants facilitent l'anonymat et le déploiement de nouvelles personnalités. En vérité, le principe de transparence sociale et l'obligation de se soumettre à la surveillance pour le « bien commun » impactent l'ensemble de la population soumis à la technologie mais ils impliquent surtout l'impossibilité de se retirer, l'impossibilité de se cacher dans une forteresse de solitude [112].

« Je veux être hors réseau parce que, dans un monde sous surveillance, la vraie liberté c'est l'invisibilité. Et on ne contrôle le réseau qu'à l'extérieur du réseau. » [113]

---

[108] Charles Baudelaire, *Le public moderne et la photographie*, 1859
[109] Annabelle Laurent, « Tu te maries et t'as pas ton hashtag ?! », *20minutes*, 1er juillet 2016
[110] Propos extraits du trailer du jeu vidéo *Watch Dogs*, sorti en juin 2013.
[111] Propos de Charlie Brooker, recueillis et traduits par Joël Bassaget, « Black mirror : Les écrans totalitaires de Charlie Brooker », *Libération*, janvier 2012
[112] En référence à la Forteresse mythique de Superman apparue dans les comics du même nom.
[113] (Traducton personnelle) Daniel Radcliffe jouant Walter Marby dans *Now You See Me 2* de Jon M. Chu, 2016.

Il est ainsi possible que cette profusion d'images soit en somme un mécanisme d'autodéfense : l'invisibilité et l'extérieure du réseau ne peuvent être atteintes que grâce au déni du net et au refus total du progrès actuel mais aucun citoyen lambda n'est prêt à faire ce sacrifice alors, pour compenser, apparait naturellement (presque inconsciemment) une nouvelle forme de protection.
Puisque l'image n'est pas soi, les utilisateurs se parent de milles identités pour tenter de déjouer le regard global et l'œil automatique. La représentation multiple de l'identité semble donc être utilisée comme un bouclier virtuel, comme une parade à la présentation unique et forcée de nos êtres.
Cependant cette fuite et ce déguisement peuvent entrainer la déconstruction progressive et involontaire de la personnalité.

C'est à dire qu'en affirmant être différents soi(s) dans différents contextes on en arrive à une apologie de l'adaptation et à un glissement progressif vers la norme. C'est un processus complexe qui peut être résumé par : je suis différent et je m'adapte à mon environnement, mais à force de jouer au caméléon, les masques que j'utilise deviennent ma peau, et les gens que jadis je fuyais sont désormais mes semblables.
On pourrait même ici parler de distanciation de soi : peu à peu l'image qu'on a créé prend de l'indépendance, elle s'éloigne de notre essence propre et échappe à notre contrôle comme un fantôme de plus en plus tangible.

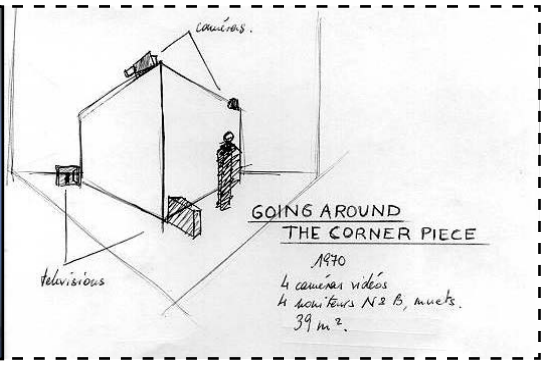
Going around the Corner Piece (fig. 27) est une installation de Bruce Nauman qui semble justement traiter de la distance qui existe entre l'être réel et son image.
Simplement, des télévisions sont posées à même le sol et en s'y approchant pour mieux voir qui est cette silhouette filmée on constate qu'elle fuit, qu'elle avance elle aussi dans son espace confiné.
Mais en faisant plus attention, on remarque que cette silhouette n'est autre que soi-même et qu'une caméra, derrière soi, transmet cette vision impossible à capter puisqu'il est impossible de se voir autrement que de dos. L'œuvre de Nauman bloque l'humain dans la poursuite de soi mais aussi dans une fuite non assumée de notre identité potentielle face au réel.

Le miroir reste pourtant une analogie parfaite du face à face avec soi-même, d'ailleurs Lawrence Malstaf a elle aussi travaillé sur cette notion et sur le soi qui nous échappe via son installation *Mirror* (fig.28), exposée au Centquatre en 2002, composée d'un simple fauteuil devant un miroir dans une petite pièce sombre. Chacun est invité à s'y asseoir, seul.
Et puis rien, si ce n'est un bouton sur l'accoudoir que l'on finit par presser. S'en suivent des tremblements dans notre reflet, d'abord imperceptibles puis carrément violents, notre image se déforme, se décompose et disparaît, nous laissant face à un fauteuil vide... Difficile à décrire, difficile à imager, c'est une expérience à vivre (et je parle en connaissance de cause).
Quoi qu'il en soit, nous sommes confrontés ici à un reflet changeant comme nos identités multiples, nous sommes confronté à l'absence comme parfois cette pâleur propre à nos masques et à nos personnalités désenchantées.

Mais cette image viciée et créée consciemment ou non peut développer son emprise et nous contaminer, c'est ainsi que parfois notre identité originelle nous tourne le dos, elle se retire sur les rivages oubliés de l'individualité tandis que notre spectre artificiel, crée de toute pièce pour satisfaire la norme, nous suit désormais à la trace.









27 //
Bruce Nauman
Going around the Corner Piece
Installation vidéo en circuit fermé
284 x 654 x 654 cm
1970

28 //
Lawrence Malstaf
Mirror
2002

Pour en revenir à l'intimité et au regard pénétrant, l'image faussée semble être l'unique moyen de mettre sa vie privée à l'abri, l'unique moyen de dévier l'immense *« œil sans paupière. Le regard est notre nouveau Léviathan. Il s'agit de tout voir, toujours, et de donner tout à voir »* [114]. Seule les fausses apparences semblent être ainsi capables de nous créer un espace de répit : si le monde croit que je suis carré alors que je suis rond, peut être qu'on me laissera tranquille, à l'abri des regards.
Mais quand le masque est notre seule protection il devient peu à peu une personnalité (ou du moins une façon d'exister) et cela se transforme en un réel combat entre l'identité-protection et la vision-agression.
Le regard a toujours été un pouvoir parce que, physiquement ou métaphoriquement, il découvre des choses. Son seul contre-pouvoir semble ainsi être l'image, comme pendant négatif du réel, qui sait capter l'œil et le tromper.
La réalité est affaire de perceptions physiques, alors que l'image ne produit qu'un fac-similé, elle n'est finalement que *« le simple calque d'une déficience chronique de l'œil qui, à visions semblables, conclut instantanément à l'identique »* [115].
Mais rendons nous bien compte que seule la vue (et parfois l'ouïe) est troublée par la mimèsis [116] technologique, ce n'est pas le cas des autres sens. Les humains sont donc peut être avantagés par rapport à leurs caméras : quand elles croient que l'image est vérité, nous, à l'inverse, pouvons dissocier ces deux strates de la réalité. Pourtant cela ne semble pas toujours être le cas et beaucoup d'utilisateurs du réseau se perdent dans leurs différents portraits.

DÉCORPORATION DU SOI

Ce qui est à l'œuvre, dans une large mesure, c'est non pas une confusion mais un amalgame entre l'être physique et l'image diffusée par cet être. Un amalgame légitimé depuis qu'on affirme que la surveillance perce à jour le soi profond mais aussi favorisé par la profusion d'internet et par l'utilisation démocratique des réseaux identitaires.

Les images conserveront toujours leur pouvoir sur l'esprit humain parce qu'elles resteront toujours assimilables, d'une façon ou d'une autre, à la réalité. Mais il est à noter qu'il nous est possible de mélanger volontairement le réel et le figuratif : dans certains cas la virtualisation permet de garder un certain contrôle sur la vie. La démultiplication d'images permet de recréer un espace de réalité exactement comme on le souhaite (en oubliant et supprimant celles qui ne nous plaisent pas). Le but de la retouche et de la conservation d'images est de rendre la vie réelle plus belle en rendant les souvenirs qu'on en a plus esthétiques. Nombreuses sont ainsi les habitudes qui participent à cette inertie du monde, prenons le stockage massif des images du passé : dans tout repas de famille il y a toujours un oncle ou un grand-père pour prendre une centaine de photos.
Et a l'inverse, l'une des pires pratiques qui défigure le réel : le revenge porn [117] qui montre bien que même nos images les plus intimes peuvent être propagées en grande quantité à notre insu et que notre corps virtualisé possède maintenant autant d'importance que notre chair et nos os.

---

[114] Gérard Wajcman, *Op. Cit.*
[115] Alain Damasio, *Op. Cit*, p. 437
[116] J'entends ici mimèsis comme l'imitation du réel. Le sens plus ancien « expression de la réalité cachée » pourrait être fertile mais ne nous concerne nullement dans cette phrase.
[117] Une pratique qui vise à se venger d'une personne en partageant sur Internet des photographies ou des vidéos sexuellement explicites qui lui sont liées..

La manière que nous avons de percevoir notre monde matériel, par nos sens, n'a pas changé outre mesure, mais nos machines ont modifié radicalement la manière dont nous interprétons les choses.
En toute logique, puisque s'est modelé un nouvel intermédiaire entre nous et le monde (l'écran et la machine) notre rapport se fait plus distant. Par exemple au lieu d'aller à la messe de noël il est tout à fait possible d'en suivre la retransmission télévisuelle.
Ce qui, finalement permet de vivre dans une pluralité d'événement simultanés : l'esprit se scinde entre le monde réel et le monde « zappé ». Dans l'un, les yeux fixés sur l'écran, s'exerce une passivité certaine et dans l'autre, là où s'enchaîne les informations et les images-modèle [118], se façonne une culture du choix multiple et du saut instantané vers l'intérêt. Avec l'écran se développe donc une forme d'ubiquité, une qualité d'origine divine : nous pouvons « être » (par la vision) à deux endroits en même temps.

« Aujourd'hui, une nouvelle génération se révèle capable de mener toutes les activités culturelles simultanément, d'expérimenter une forme de co-présence culturelle ubiquitaire. » [119]

Ce don de vision absolu et de multi-présence est réservé aux dieux, pourtant, il semble chaque jour plus accessible avec cette montée en puissance des technologies et cette importance grandissante de la communication entre les hommes.
Pourtant l'espace que nos corps entiers perçoivent et celui véhiculé par la technologie ne sont que rarement synchrones et beaucoup d'entre nous ont tendance à disparaitre complètement dans la virtualité, dans la potentialité de leurs nouveaux espaces personnels et numériques.
On voit de plus en plus de gens porter davantage d'attention à ce qu'ils pourraient être au travers de leurs machines sociales plutôt qu'à ce qui existe effectivement dans la réalité. Il semble qu'un million de possibilités valent mieux qu'une seule réalisation. Selon toute apparence, l'infini-possible-numérique est devenue un eldorado qui prévaut sur tout ce qui pourrait arriver dans le réel (comme par exemple sur son trajet boulot-dodo).

Ce qui est intéressant c'est de constater un désinvestissement du réel, un phénomène que Babycakes Romero a parfaitement su capter (fig. 29) et que l'on constate tous quotidiennement. Ainsi, en photographiant des femmes et des hommes absorbés dans l'utilisation de leurs smartphones, cet artiste nous fait prendre une certaine distance vis-à-vis de nos machines sociales et il construit une très bonne mise en scène absurde ou une sorte de témoignage ironique de ces habitudes.
The Death Of Conversation est, en quelque sorte, un récit de vie, brut, sans artifice qui voudrait nous faire prendre conscience d'un avenir où la parole devient rare, au profit d'une communication entièrement numérisée. Mais dans cet avenir, nous ressemblerons peut-être davantage à des zombies qu'à des humains.

Bien sûr, le virtuel nous répond au doigt et à l'œil, dans l'instant, mais il nous coupe pourtant du moment vécu dans le présent, dans le concret. Après tout, aujourd'hui, nos rapports entre humains se font en grande majorité par le biais de machines sociales [120] et elles peuvent à la fois nous renvoyer directement aux autres et nous ouvrir

---

[118] « Images-modèle » parce qu'elles sont construites en occident et qu'elles véhiculent forcément une idéologie capitaliste. Les publicités démontrent ça à la perfection.

[119] Alain Damasio, « Le hacker est l'Homme cultivé du présent et du futur », *Usbek & Rica*, 7 août 2014, propos recueillis par Anne de Malleray.

[120] On notera que ces propos sont sujets à nuance : je parle ici en terme de masse car les exceptions existent bel et bien : je donnerais pour meilleur exemple mon propre père qui refuse la soumission à l'internet







29 //
Babycakes Romero,
The Death Of Conversation
2014

au monde pourtant une dynamique semble prédominer : tous ces écrans réfléchissent notre propre image, notre propre condition, notre propre regard occidental comme autant de miroirs technologiques et nous en sommes les narcisses perdus dans la matrice.

Les machines accroissent notre pouvoir sur le monde [121].
Et grâce à l'informatique nous sommes allés jusqu'à créer un monde virtuel, que nous pourrions appeler le Métavers [122], dans lequel rien n'est impossible, dans lequel nous sommes comparables à des dieux.
D'ailleurs, les utilisateurs de ces mondes ont la possibilité de s'y incarner sous la forme d'avatars numériques, de se réunir et d'interagir ensemble mais aussi avec ce monde virtuel « où chacun peut vivre et être ce qui lui chante » [123]. Il existe des millions de déclinaisons de ces mondes qui vōnt de la tentative d'une reproduction authentique de la vie réelle à la création d'un espace totalement abstrait qui tient davantage de la rêverie. La notion de dividu apparaît ici nettement puisque l'avatar et l'humain sont 2 facettes très éloignées d'une seule et même personne.

Notons que le terme « avatar » prend directement ses racines en Inde et qu'il signifie *« descente »* en sanskrit (avatara). Originellement il désignait les incarnations des dieux hindous sur terre. Il y a donc une sorte de parallèle entre les dieux qui passent du monde divin au monde réel et les femmes et les hommes qui passent du monde réel au monde informatico-virtuel. Mais les dieux, eux, sont souvent investis d'une mission, d'une volonté de rétablir l'ordre [124], alors que les humains ne le font que par divertissement, par intérêt ou par facilité d'interactions entre pairs.

« Les joueurs se débattaient des heures immergés dans l'univers artificiel que leur projetait la console. Ils s'y noyaient. Ils en oubliaient où ils étaient, qui ils étaient » [125]

Le jeu-vidéo reste l'emblème des pratiques de réalité virtuelle, alors par focalisation ce qu'il est intéressant de constater c'est que, souvent, notre énergie se perd dans le monde numérique : on y vit des aventures passionnantes, on déploie une force et une ardeur incroyable pour accomplir le but que, bien souvent, le jeu nous donne.
Nos corps réels s'épuisent et se sentent apaisés, pourtant, dans le monde autour de nous rien n'a eu d'impact et c'est là se trouve la faille. Le virtuel dissipe notre vigueur et il entraine une certaine léthargie une fois de retour dans le réel [126].
Une arythmie reste cependant bien visible : l'être entier ne disparaît pas dans ces mondes virtuels, le corps physique demeure dans l'espace tangible. L'esprit, pont entre l'avatar et le corps, est divisé en deux parties. Cette ubiquité relie fortement l'in-

---

[121] N'oublions pas la distinction faite par Spinoza entre le pouvoir (qui n'est donc que la possibilité de faire faire, autrement dit de déléguer) et la puissance (qui détermine notre capacité à faire directement par nos propres moyens).
[122] Contraction de « méta-univers »,(comme un univers au delà de l'univers) mot inventé par Neal Stephenson pour décrire le monde virtuel.
[123] Ernest Cline, *Player One*, Michel Lafon, 2011
[124] Quoi que Zeus et plusieurs autres dieux grecs avaient tendance à s'incarner sur terre pour le pur plaisir charnel. Seuls les dieux hindoux semblent incarner de hautes valeurs, on peut lire dans la Bhagavad Gita (l'un des principaux écrits Védiques) : « Pour la sauvegarde du bien, pour la destruction du mal et pour le rétablissement de la loi éternelle, je m'incarne d'âge en âge. »
[125] Alain Damasio, *Op. Cit.*, p.82
[126] A nuancer, puisque les mondes virtuels ultra-connectés permettent des interactions entre les humains : on y discute, on s'y groupe et ensemble on peut faire émerger une pensée nouvelle et des amitiés authentiques. Encore faut il avoir l'envie de se tourner vers l'autre, mais il est bien probable que ce soit la seule rédemption des mondes persistants.

carnation virtuelle à la chair physique et, de ce fait, ce qui arrive à l'avatar marque inconsciemment le corps.

« Les gens ont un sentiment très possessif envers leur image. Ce qui arrive à leur image leur arrive à eux. Ce qui la touchent, ils le sentent… On assiste à la création d'un nouveau type de situation sociale. » [127]

Toujours est il que l'identité numérique prend une importance aussi grande que l'identité physique. Et de cette notion a émergé *Qr-Portraits* (fig. 30).
Cette série de portraits, élaborée comme des photos d'identité, joue avec le brouillage numérique et, par leur aspect très sobre et très administratif, j'affirme que l'identité virtuelle [128] prend une importance au moins aussi grande que l'identité physique.
Et pire, ici l'identité n'est même plus préservée, elle est à la libre disposition de tout un chacun, facilitant le contrôle rapide et inflexible. Quiconque déciderait de s'improviser flic et de vérifier nos identités n'aurait qu'à scanner nos têtes (bien qu'on puisse heureusement imaginer une forme de lutter dans le hack et la modification de ces Qr-codes mais nous parlerons de tout cela plus en aval).
De plus, ici, les informations sont disponibles uniquement à l'aide de machines : elles accroissent nos possibilités et nous permettent d'avoir constamment accès à toujours davantage de services et d'informations mais il est à noter qu'elles peuvent nous imposer de nombreuses choses comme ici un visage changé, normé, métamorphosé.
Nos êtres s'étendent désormais à travers un espace virtuel. La chair physique reste importante mais l'informatique devient support de nos incarnations successives jusqu'à ce que virtuel et réel se mêlent en nous, jusqu'à ce que nos corps aient la capacité de se mouvoir dans deux domaines aux lois bien distinctes. Jusqu'à ce que, peut-être, réel et virtuel soient perçus comme deux faces d'un seul et unique espace

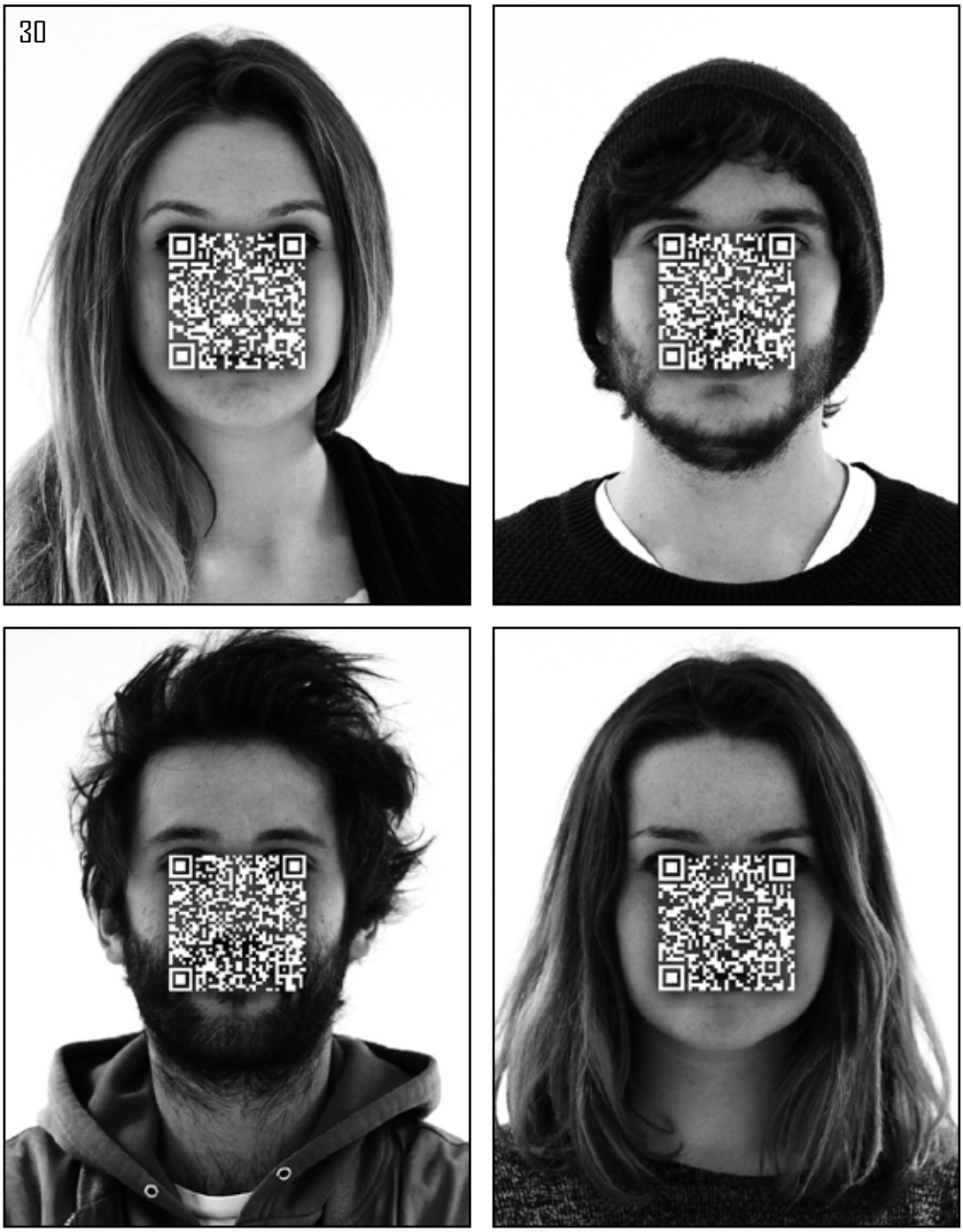
Pourtant, en pratique on constate une distanciation confuse du monde qui nous entoure, comme si on cherchait à le fuir mais sans trop y arriver. On se déconnecte du monde réel en s'ultra-connectant toujours plus longtemps à nos mondes parallèles, on s'éloigne des choses parce qu'elles peuvent être dures. La vie est compliquée et il est évident que l'on cherche une échappatoire, on tente de construire une réalité qui s'émancipe de la finitude des êtres organiques.
Nous désirons profondément investir le virtuel et ses potentiels sans limite.
Mais tout cela entraine un recul émotionnel, une protection qui utilise les mêmes ressorts que lors de la défense de nos identités. Peu à peu on ne fait donc pas que s'oublier soi-même on oublie aussi une partie du monde matériel : on aime à se barricader derrière une multitude d'écran pour ne voir l'actualité qu'aux travers d'un prisme qui rend l'information lointaine et impersonnelle.
On échappe au monde par son pendant virtuel [129].

---

[127] Krueger, 1983, p. 127-128

[128] Représentée ici par les QR-Codes et les informations qu'ils contiennent : [Nom - Prénom - Âge - Sexe - Date et lieu de naissance - Taille]. Des informations très formelles et toutes déjà présentes sur nos cartes d'identité mais, ici, il suffit de scanner leur « visage ».

[129] A noter, en continuant la comparaison technologie/religion, que l'on constate une implication très concrète dans la spiritualité : il existe une connexion intense entre la foi et le réel parce que justement cette foi nous confronte au réel. Or la technologie, même si elle semble oublier totalement le monde matériel et même si elle n'engendre qu'un affaiblissement de notre lien à cette matière et à nos corps, elle n'est en vérité possible que grâce à une architecture très précise du réel : il existe des circuits imprimés, des câbles et des cartes mères sans lesquels le réseau et le virtuel ne peuvent exister et dont il faut prendre grand soin sous peine de déconnexions intempestives, quasi-épreuves de foi pour tout utilisateur.



30 //
Clichés de l'auteur
Qr-Portraits - ou l'identité sous contrôle
photographies, impression dibond
45 x 55cm (format photo d'identité multiplié par dix)
2015



31 //
Extrait de *Avalon*
Film réalisé par Mamoru Oshii
2001



32 //
Extrait de *eXistenZ*
Film réalisé par David Cronenberg
1999

CHAPITRE V

< LA SOCIÉTÉ-MACHINE >

DÉCONNEXION DU MONDE

Ce qui nous concerne ici c'est l'attention très forte portée aux machines qui, indirectement, nous rend contemplatifs, quasiment passifs. Notre corps se dissout peu à peu dans l'espace numérique : *« nous souhaitons inconsciemment devenir des avatars. Car les vatars jouissent. Ils jouissent de ce sentiment océanique, de cette fusion dans le réseau qui les materne. »* [130]
Beaucoup de gens ressentent une existence plus facile au sein du métavers et ils cherchent un échappatoire jouissif mais illusoire dans les machines sociales tout en noyant le réseau de leur informations personnelles et parfois privées mais souvent inutiles. Il y a donc un réel intérêt à mettre en évidence ces nouvelles habitudes car peu à peu, l'Homme s'entoure d'écrans et de technologies pour interagir avec le monde. Les machines donnent un accès potentiel à tout et c'est pourquoi il est si facile de s'y perdre. La mort virtuelle n'a que peu de conséquences, elle est suivit quasi-systématiquement d'une renaissance, il est assez étrange de pouvoir affirmer que l'humain peut aujourd'hui expérimenter sa propre destruction, mais cela reste toujours dans des sphères numériques.
Il existe néanmoins des cas très rares où des gens sont morts de s'être trop investis dans le cyberespace : délaissant son corps le plus connu d'entre elles, un taïwanais connu sous le pseudonyme Hsieh n'a pas survécu à sa pratique du jeu vidéo. Il en était peut-être arrivé à un point où il ne percevait plus ses signaux corporels, son esprit, exultant du potentiel dans la machine s'est probablement égaré un peu trop longtemps [131].

On retrouve cette idée dans le film *Avalon* (fig. 31), qui tente de nous montrer le quotidien d'une jeune femme perdue dans les strates d'un jeu vidéo trop réaliste : elle croit vivre normalement alors que son quotidien n'est pas réel. Elle se fait prisonnière du monde virtuel et, inconsciemment, elle cherche une porte de sortie. Pour elle, le jeu et son casque de réalité virtuelle s'apparentent à une *« couronne de l'oubli qui effa[ce] le monde qui l'entour[e] »* [132]. L'esprit se perd dès lors que la sensation du réel existe au sein des mondes numériques. On trouve aussi cette notion dans *eXistenZ* (fig. 32) qui dépeint un univers fort d'une nouvelle console : machine organique, semblable à un cœur externe, le Pod se connecte directement au système nerveux et rapidement les protagonistes se perdent et ne peuvent plus affirmer où se trouve la réalité et où se trouve le virtuel. Ce n'est pas exactement comme un rêve duquel on sort forcément au bout de la nuit, le jeu à un rapport privilégié à la mort : le seul moyen d'en sortir c'est de terminer le jeu ou d'échouer et, souvent, cela passe par la mort de l'avatar.

[130] Alain Damasio, « C@PCHT@ », *Aucun souvenir assez solide*, éd. La Volte, 2012
[131] Julien Yarffa, « 3 jours de jeu non stop », *42mag*, janvier 2015
[132] Paroles du personnage de Ash dans *Avalon* de Mamoru Oshii, film sorti en 2001.

Ce qui est intéressant (voire même paradoxal) c'est que, au delà de l'oubli de la matière et de sa consistance propre, au delà de la désorientation inhérente à l'entrée dans un espace totalement nouveau, cet égarement semble nous conduire vers une forme d'omniscience aussi technologique que passive : grâce à nos machines d'actualité nous savons ce qui se passe sur la moitié du globe mais très peu d'entre nous se sentent impliqués (et encore moins agissent) sans doute parce que nous savons aussi que nous ne sommes qu'un grain de sable dans ce monde hyperactif. La réalité s'est complexifiée et il est dorénavant difficile d'avoir un impact sur celle-ci. La déconnexion du monde allant de pair à la connexion au virtuel c'est, quelque-part, l'aveu d'une désillusion, l'aveu d'une société qui nous échappe. Très loin du monde, tout à fait en sécurité dans nos « halles intemporelles » [133], nous sommes semblables à de nouvelles divinités : nous agissons de moins en moins, nous ne faisons que véhiculer des images et nous absorber dans leur contemplation plutôt que dans leur observation.
Nous sommes les bouddhas modernes (fig. 33) qui aimons regarder sans quitter nos zones de confort. Vivre à distance et se projeter sans agir. C'est un concept bien compris par Nam June Paik et extrêmement bien synthétisé dans Tv Buddha : la figure religieuse se regarde elle-même et transforme la vieille contemplation spirituelle du monde (réfléchie et impliquée) en une contemplation absurde de sa propre condition (léthargique et vaine), comme une mise en abîme acerbe du culte de la télévision.
Et notre télécommande y tient un rôle bien particulier : *« tel un sceptre ou une baguette magique, [elle] nous donne cette sensation de puissance, de pouvoir, de contrôle, comme si, par ce que l'on zappait pour choisir devant quel programme on allait être passif, on devenait d'un coup moins passif. »* [134]
Pour les temps à venir, nous avons érigé la *« Télécratie »* [135] et nous nous y vautrons simplement parce que c'est confortable, blindé d'écrans et surtout que l'on peut croire y être tout puissant. Seule conséquence : nous devenons amorphes et distants.

Dans Les Fabricants d'Eden, Frank Herbert dépeint une race d'immortels extra-terrestres, les Chems, contaminés par l'ennui. Combler l'éternité est pour eux un vrai défi, tout finissant par devenir banal : *« les guerres commencent à m'ennuyer »* [136]
Alors, pour occuper leurs vies quasi-divines ils décident d'observer les humains et de scénariser leur vie. Les tourments des hommes et des femmes, sur terre, les occupent et ils se complaisent à voir vivre et mourir des êtres qui n'ont pas encore oublier ce qu'est la passion. Quoi qu'il en soit, d'une échelle à l'autre (de l'espace vécu à l'espace vu, du mortel excité au dieu ennuyé) il n'y a qu'un pas qui transforme l'Histoire en une petite histoire sans grande importance, émouvante certes mais à la limite du banal, comme une fable déjà lue et globalement inoffensive.

Pour en revenir à nos propres travers, détachés des évènements lointains et de l'actualité des autres rivages, nous avons transformé notre environnement et, depuis déjà quelques chapitres, nous avons institutionnalisé les dispositifs du regard mais cela sert peut-être aussi a tromper l'ennui de nos vies trop douillettes.
Dorénavant, notre société dissipe ses doutes en institutionnalisant un savoir normé et en diffusant nos regards vitreux, et ce, tout en s'appuyant sur la technologie et sur les images qui nous captivent et nous enferme dans des logiques bien précises de détachement et de consommation.

---

[133] Terme utilisé par Tolkien (principalement dans Le Silmarillion, Allen & Unwin, 1977) pour décrire un espace accessible uniquement au dieu primordial Erù Illuvatar.
[134] Usul, « La télévision… Pourquoi pas ? », *Chroniques du Monde Libre*, 14 mars 2014
[135] Bernard Stiegler, terme employé notamment dans La télécratie contre la Démocratie, Broché, 2006
[136] Frank Herbert, *Les fabricants d'Éden*, ed. Jean-Claud Lattès, 1980



33 //
Nam June Paik
TV Buddha
1974

On en devient spectateur du monde mais c'est une conséquence très attendue de la société de spectacle, nous prenons en effet l'habitude du divertissement et ainsi se volatilise la réalité, sous des couches de technologies, multiples et désirées, d'images lointaines, d'horreurs cathartiques et de fantasmes virtuels : *« tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. »* [137]

Même l'autre s'échappe parfois de nos faibles perceptions, éclipsé par le mouvement de nos monades modernes, par les fluctuations brusques de nos abris techno-renforcés : *« L'iPod ou les autres technologies électroniques, même au cœur de la cité, sont en effet des moyens ''d'éteindre la rue'' ou de mettre un instant entre parenthèse la présence de l'autre, même au cœur d'une conversation en face à face. »* [138]
Il est important pour moi de relier ce concept de déconnexion du monde, de fuite vers l'apathie, à la notion de Blancheur imaginée, justement, par David Le Breton.
La Blancheur est un effacement de soi, un recul pris vis-à-vis de l'activité autour de nous. Elle se manifeste par une disparition lente de la personnalité qu'il serait vain de combattre puisque, inconsciemment, elle est voulue.
Les pressions sociales et existentielles finissent par distendre la volonté d'être et l'on se retrouve ailleurs, dans un espace loin de l'activité, loin de la volonté d'être quoi que ce soit ou qui que ce soit.
Il s'agit simplement de *« préférer voir le monde d'une autre rive »* [107] et Le Breton en affirme bien des causes. Les choses s'enchaînent aujourd'hui à un rythme trop effréné et elles emportent des bouts, des pans de nos personnalités à travers les principaux courants de la société : l'inquisition générale de l'engin-regard, la dictature des apparences, la disparition de l'intime et bien sur la scission de la vie entre réel et virtuel, entre corps et machine…

TECHNO-COCON

Quoi qu'il en soit, ces espaces numériques et ces machines nous donnent une capacité d'abandon de soi que certains arrivent parfaitement à canaliser en transformation ou en dépassement du corps pour devenir autre chose et tendre, qui sait, vers le genre transhumain. Pour poursuivre cette idée, on peut supposer (en se basant sur les progrès scientifiques, l'imprimante 3D et les greffes d'organes artificiels) qu'il existera sous peu de nombreuses prothèses intelligentes qui sauront accroître nos facultés physiques et cognitives. En réalité, ce qu'Alain Damasio désigne souvent comme le techno-cocon s'est de plus en plus rapproché de nous : *« physiquement, la technologie se rapproche, envahit nos corps. Tu as un téléphone dans la poche, des écouteurs sur les oreilles, des smartglasses sur les yeux. La tendance est d'être de plus en plus proche, plus invasif, en se greffant des prothèses ou des puces, en équipant bientôt le nerf optique, le conduit auditif. »* [139]

La machine a évolué depuis l'extérieur de notre corps (avec les machines grossières que nous pouvions toucher), vers l'intérieur de celui-ci (avec les implants et prothèses en tout genre). Mais, entre temps, nous avons nous même intégré la machine et ses systèmes virtuels pour s'y confondre.

---

[137] Guy Debord, *La Société du spectacle*, Buchet/Chastel, 1967
[138] David Le Breton, *Disparaître de soi, une tentation contemporaine*, éd. Métaillé, 2015
[139] Alain Damasio, *« La liberté d'utiliser ou de repousser la technologie est inexistante aujourd'hui »*, Télérama, 6 mars 2014, propos recueillis par Kora Saccharin.

Ce que nous avons accompli ici c'est la transformation du monde qui nous entoure en une grande machine et nous seront bientôt à l'intérieur de cette machine, hyper-protégés sous des couches d'écrans et de capteurs de données. Et le vrai piège de la machine est de transformer la puissance en pouvoir : bientôt nous ne saurons plus faire les choses nous-même, nous ne serons plus apte qu'à déléguer.
Aujourd'hui il est assuré que l'on dépend de la technologie, parce qu'on lui a tout légué : nos déplacements (par GPS) notre mémoire (en données stockées), nos flux de conscience (avec discussions, amours et échanges sur les réseaux sociaux).
Et parce les machines se nourrissent de notre paresse physique et intellectuelle, progressivement on va oublier comment s'orienter dans le réel, comment se souvenir des moments qui nous fabriqué, comment faire sans outils.
On va progressivement oublier ce rapport brut au monde et au corps qui faisait peut-être de nous des humains.

La prolifération des outils de Quantified Self [140] démontre bien que nous sommes de moins en moins en mesure de comprendre directement ce que nous dit notre propre corps. De plus en plus de gens utilisent ces outils pour extraire de le corps des données utiles à améliorer leur comportement, ils espèrent ainsi acquérir une meilleure maitrise de leur corps mais bien sûr sans s'impliquer directement, sans même réfléchir.
On rejoint un peu l'idée du *self-control* qui vise clairement à adopter une attitude ultra-conforme par rapport à un objectif donné : alors qu'auparavant c'était la sécurité qui était mise en avant, ici c'est la performance c'est l'idéologie du corps parfait qui prend appui sur la machine. Il existe un réel désir de *« chiffrer et déchiffrer le vivant plutôt que de l'éprouver »* [141].
Ces outils nous font perdre l'aptitude que nous avons a écouter notre propre corps : calculer son pouls ou savoir précisément le nombre de pas effectués c'est une perte directe de la sensation du corps, c'est une connaissance qui s'échappe vers le monde abstraits des chiffres et des capteurs. Pour accroître les capacités ou la beauté de son propre corps il faudrait donc désormais écouter une appli qui nous dit quand manger, quand dormir et quand pisser.

Les machines, sources de pouvoir, sont aussi des gouffres de puissance. Elles nous offrent des facilités qui appauvrissent le corps et l'esprit. On plonge dans des représentations idéalisées et c'est ainsi que l'on quitte le monde, que progressivement on se contente d'être un passager stupide de son corps-machine.

H+ (TRANSHUMANISME)

Mais l'humain a toujours été en mouvement, pour beaucoup il est impossible de préciser ce qu'il est par rapport à un instant donné. L'humain est une chose qui ne peut pas être clairement défini puisqu'il *« réinvente sans cesse ce qu'il est par la technologie. »* [142] Alors un jour il est probable que nous entrions dans une nouvelle phase : l'homo artificialis ou *« l'homo mechanicus »* [143] ?

---

[140] Il s'agit d'une pratique de plus en plus courante qui vise à mesurer ses données personnelles grâce aux applications et aux machines dédiées (bracelets, balances, etc.). Cela permet par exemple de calculer précisément nos dépenses et nos apports énergétiques en vu d'un idéal corporel souvent figuratif et utopique.
[141] Alain Damsio, *Op. Cit*.
[142] Alain Damasio, *Très humain plutôt que Transhumain*, conférence TEDx Talks à Paris en octobre 2014.
[143] Hans Elias, *Homo Sapiens versus Homo Mechanicus*, 1947.

Au bout de toutes ces constations, au bout du chemin tangent que nous avons emprunté tête baissée il y a cette idée ironique, que l'on peut trouver dans les écrits de Donna Haraway, qui affirme que l'unité absolue est représentée dans la notion de Cyborg : un être métamorphosé, à la limite entre l'humain et la machine.

« Le cyborg est une créature qui vit dans un monde post-genre. » Il est *« le moi par excellence, enfin dégagé de toute dépendance, un homme dans l'espace. »* Les cyborgs *« ont besoin de connexion – ils semblent avoir un penchant naturel pour la politique du front commun, mais sans troupes d'avant-garde. »* [144]

L'humain-machine se libérerait donc de toute contrainte de genre, de sexe, d'individualité, de corporalité et d'une quelconque notion de différence.
Le cyborg serait-il ainsi l'être exalté du futur ? Le seul véritable substrat d'un monde technologique à venir ? En vérité Donna Haraway dépeint un futur critique et elle utilise cette allégorie ironique (entre l'homme et le cyborg sans genre) uniquement pour affirmer qu'il faut sans cesse remettre les choses en cause et ne pas les laisser figer dans des fondations vétustes ou dans une pensée passéiste. Voir et accepter l'avenir, quel qu'il puisse être, multiple ou nébuleux, c'est avant tout s'interroger sur le fondement du présent. Ici encore la fiction permet la réflexion.

Dans le courant du transhumanisme, du dépassement de l'humain, bien d'autres idées naissent et avec elles quelques superstitions et fortes convictions.
On notera ici une idée, une croyance pour certains, né dans les sphères cybernétiques du milieu du vingtième siècle et qui veut l'existence d'une singularité technologique au moment où la toute première véritable Intelligence Artificielle serait créée : on parle bien ici d'une IA dépassant largement les compétences humaines. Elle serait seule directrice du progrès et elle rendrait immédiatement l'humanité obsolète. Les changements et forces à l'œuvre sont seraient colossales qu'il est très improbable que nous puissions les imaginer : *« nous allons bientôt créer des intelligences plus grandes que la notre. Quand cela arrivera [...] le monde franchira l'horizon de notre compréhension. Cette singularité, je crois, hante déjà nombre d'écrivains de science fiction. »* [145]

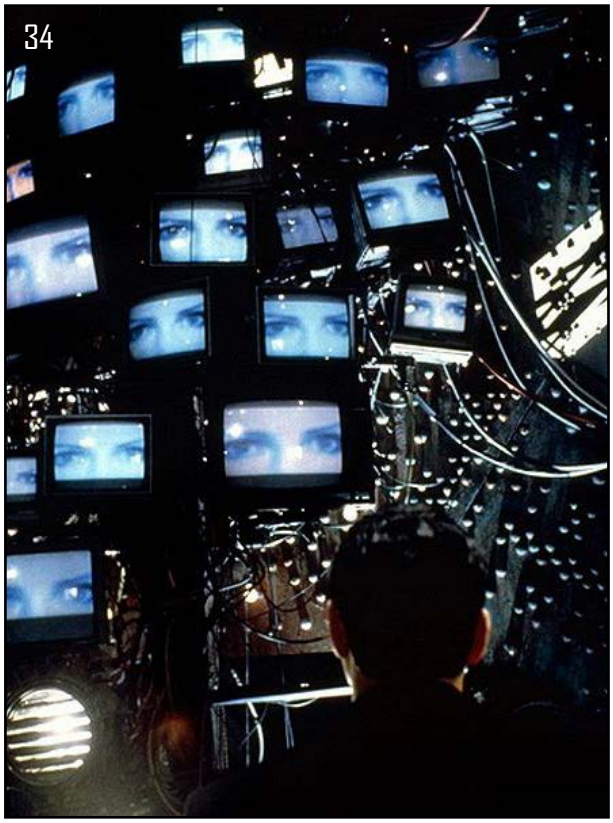
Cette théorie est souvent critiquée pour son manque de rigueur scientifique mais elle reste toutefois fertile. La chose à noter c'est que nous réutilisons là des schéma religieux anciens, nous faisons renaître l'idéologie du prophète annonçant le messie et l'ultime avènement par l'analogie du scientifique annonçant l'intelligence artificielle et l'obsolescence de l'être humain ou sa possible réincarnation dans la machine.

« L'existence humaine a un cadre : un corps situé dans un espace et un temps donné qui peut souffrir. On n'a de cesse de conjurer ce cadre depuis les années 70. On s'est débarrassé de la douleur et de la faim, le grand thème actuel est l'immortalité. D'où l'immortalité numérique, la cryogénisation, la lutte pour "guérir de la mort". » [146]

L'Homme a toujours tenter d'abolir ses propres limites, d'outrepasser ses frontières. Aujourd'hui il tente cela via l'intermédiaire des machines, mais ce faisant, les communications et les échanges sociaux passent désormais davantage par la technologie et les espaces numériques que par la réalité concrète.

---

[144] Donna Haraway, « Manifeste Cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle », *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences – Fictions – Féminismes*, éd. Exils, 2007.
[145] (Traduction personnelle) Vernor Vinge, en à propos du magazine *Omni*, janvier 1983
[146] Alain Damasio, *Op. Cit.*





34 //
Images issues du tournage de *Johnny Mnemonic*
Film réalisé par Robert Longo et scénarisé par William Gibson
1995

Il apparait donc que notre fonctionnement se complexifie au cours du temps et pour Pierre Teilhard de Chardin, cette complexification se terminerait en une autre sorte de singularité : le Point Oméga [147], instant où la race humaine, où l'univers entier, mêlé de toujours plus de technologies conscientes parviendrait au degré ultime de développement. Cette idée est encore très liée à la religion parce qu'il y a un parallèle évident entre ce point final de l'évolution, transcendant l'humanité et l'attirant peu à peu à lui, et un Dieu hyper-conscient. Il associe donc technologie et religion pour théoriser la convergence finale de l'évolution.
Mais, en définitive, il s'agit là d'une fiction future qui, en ce concentrant sur l'avenir proche, met en avant la société mondiale de l'information dans laquelle internet et les machines sociales deviendraient l'unique moyen de communication, l'unique relation sociale. Il n'y aurait ainsi plus de contact physique entre les gens, les corps seraient totalement séparés mais, grâce aux machines, les contacts à distance continueraient de se faire et toutes les idées, les pensées et les consciences se mêleraient en une seule formidable entité informatique et numérique.
En constatant la réduction des distances virtuelles entre les humains (car aujourd'hui contacter un proche dans un autre pays ne prend rarement plus de cinq minutes), il exagère la situation et prône donc la fiction de leur anéantissement total.
Ici la chair, solitaire, se pétrifie, tandis que l'esprit, syncrétisant, se métamorphose.

Peu importe les scénarios à venir, l'on constate aisément, une prolifération des moyens de communication et, sans aller jusqu'à la fusion totale des pensées humaines, il devient évident qu'Internet et nos télécoms nous enveloppent effectivement dans une nappe intense de flux rapides : clairement, les machines sont bien moins faillibles et fragiles que nous, elles fonctionnent en permanence et restent disponibles, alors que les humains, eux, ont besoin de repos et de solitude.
Deux temporalités coexistent alors, celle la chair, organique, dans la lenteur et celle du métal, qui pulse un courant survolté et qui, actuellement, impose sa vitesse au monde.
Il est tout simplement important de savoir ce que chaque machine peut nous imposer, que ce se soit un fonctionnement, une habitude ou carrément un flux : accepterons nous *« une précipitation perpétuelle »* [148] ?

---

[147] Pierre Teilhard de Chardin, *L'Avenir de l'Homme*, Editions du Seuil, 1959

[148] Olga Kisseleva, *Op.Cit.* - Je précise qu'ayant travaillé sur le concept des Qr-codes et sur la vitesse du temps (de par ses Boîtes de vices), elle considère cela « comme un vice majeur de notre époque, qui consiste à vouloir être occupé tout le temps et faire ce qu'on a à faire très vite, pour s'en débarrasser. »

CHAPITRE VI

< LA CROISSANCE DES FLUX >

L'ÂGE DE L'INFORMATION

Désormais nous vivons à travers *« le continuum machinique »* [149], nos smartphones vibrent en permanence, tous les services de communication nous sollicitent et il n'est pas bien vu de laisser ces requêtes sans réponse, il n'est pas bien vu de ne pas participer au culte moderne qui nous impose, entre autres, d'être « joignable ».
Aujourd'hui, tout passe par l'utilisation des machines parce que c'est simplement plus facile comme ça : entre chaque homme et femme il y a un écran. Le flux constant nous emporte avec lui : nos usages sont tout autant de rituels consacrés aux relations virtuelles et aux appareils optiques mais laissé à lui-même, sans un géant conducteur pour appuyer sur le frein, le monde accélère sans fin.
Cette complexification provoque un décalage : notre foi, ce rapport au monde guidé par le cœur et l'esprit, s'est métamorphosée (elle s'est modernisée en vérité) et, se retirant doucement au profit de la connaissance, notre vision s'est répandue par la machine et la pulsion. Se répand désormais une multitude d'écrans, protecteurs ou voyeurs, tous sont chargés d'une quantité incroyable d'images et d'informations.
La façon que nous avons de voir les choses (à distance) domine entièrement la façon dont nous les vivons (directement). L'image semble être la forme qui a le plus d'impact sur l'humain moderne et nous avons élevé l'œil au rang d'organe principal, au rang de gouvernail du monde et, à coté de ça, les écrans sont les voiles de notre navire et nous portent vers les terres désolées d'un monde sur-médiatisé.
Yann Kersalé a beaucoup travaillé ce concept, notamment à travers ses *Éboulis d'Images du Monde* (fig. 35) et *La Lune Télévisuelle* (fig. 35 b). Ces installations nous rappellent l'ampleur que l'image a pris dans notre monde, cette surabondance d'informations est très caractéristique de notre société médiatique et Yann parle souvent d'un « monde recouvert d'images » : ses œuvres dévoilent une nouvelle mythologie moderne de l'image-info.

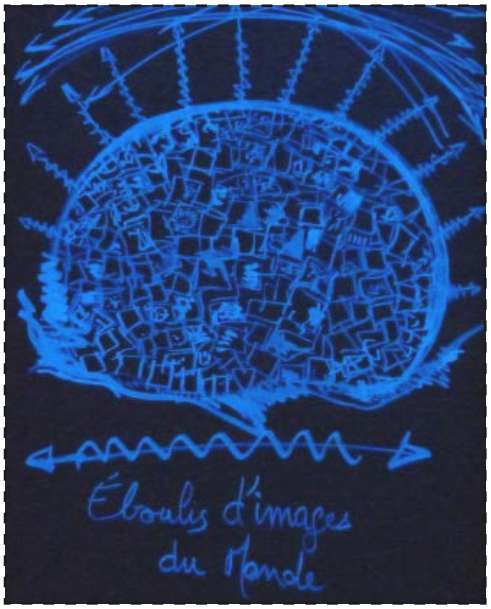
« Chacune et chacun d'entre nous a aujourd'hui accès par une diversité de canaux, de la radio à Internet, du téléphone portable à la télévision, à une multitude d'informations instantanées et en continu. Ce roulis ininterrompu donne le sentiment d'être toujours informé. Parfois, il assiège plus les citoyens qu'il ne les libère. Cette surinformation chasse l'information et sa hiérarchisation. » [150]

Le fonctionnement impeccable des machines nous entraine dans un espace sans discontinuité, c'est l'âge du JT, l'âge de l'info en continu. Nous prenons l'habitude de savoir ce qui ce passe partout même si rien ne nous concerne directement : on voit l'info, on boit l'info et on attend la suivante, sagement.

---

[149] Alain Damasio, « J'ai refusé le téléphone portable dès le départ », *L'Obs avec Rue89*, 16 avril 2016.
[150] Patrick Le Hyaric, « Éloge du journal », *l'Humanité*, 15 juin 2011









35 //
Yann Kersalé
Éboulis d'Images du Monde
(avec le croquis originel à droite)
2011

35 b //
Yann Kersalé
La Lune Télévisuelle
Projection sur la radôme de la cité
des télécoms à Pleumeur Bodou
2011

Aujourd'hui les flux construisent le monde, l'information règne depuis son trône sous tension sur un royaume en flux tendus et la société informatique doit être ultra-rapide parce que c'est désormais une exigence des utilisateurs, un point crucial qui maintient les citoyens en connexion presque intime avec la société : toujours plus images, plus d'actualités, plus d'émotions à distance et notre cerveau devient une machine à traiter de l'information. Une information d'ailleurs que l'on contrôle facilement grâce à notre baguette magique capable de zapper l'univers. Mais c'est aussi cela qui nous éloigne : par nos écrans, trop d'informations zappées provenant des quatre coins du monde, trop de choses à savoir sur ce qu'il se passe ailleurs, et souvent trop de négativité impossible à combattre depuis un canapé molletonné (guerres, crimes et scandales sont légion à la télé [151]). Cette charge stérile semble être utilisée pour nous rebuter, pour nous saturer encore plus, pour rendre la société déprimée et déprimante. En réalité notre cerveau est infiniment plus réceptif à la négativité : ressentir des émotions très fortes, qu'elles soient positives ou négatives, permet aux spectateurs de mieux se souvenir du contexte global (et donc des publicités qui entourent l'information) au moment où cette émotion est ressentie mais le hic c'est qu'il est infiniment plus simple d'horrifier quelqu'un plutôt que de le combler de joie. Notons quand même que c'est aussi parce que nous avons naturellement tendance à regarder la mort quand on nous la présente : *« la mort, la violence, la destruction font partie de nos angoisses naturelles. Nous sommes [...] tous sujets à la violence et aux accidents. On pourrait fermer les yeux quand on voit quelque chose de violent. [...] Mais regarder est une façon de chercher à comprendre et à maîtriser nos angoisses »* [152]

Nous sommes relativement à l'abri dans nos petites boites citadines, lieux de vie comprimés, *« monades urbaines »* [153], mais nous plonger dans un continuum d'atrocités grâce à une machine sociale qui diffuse notre regard, permet de nous maintenir dans un état de tension qui est, la plupart du temps, au service de la consommation : on se rappelle davantage des publicités qui suivent les images du JT (d'ailleurs, très souvent, on oublie, on passe à autre chose en quelques minutes) et on façonne ainsi inconsciemment une opposition, déjà très réfléchie par notre système social, entre les guerres et attentas qui représentent la mort brute et notre société de consommation qui représente les instincts de vie (sexe et nourriture, que l'on voit évidement dans des publicités toujours plus érotisées et alléchantes). De plus, certains cherchent dans l'achat un appel à la vie qui contrebalancerait peut-être toutes ces pulsions de mort mais qui nous laisse finalement avec une pensée compulsive bien illusoire : « consommer c'est vivre ». Alors n'oublions jamais qu'un *« message publicitaire nie la vie parce qu'il dégrade les désirs en besoins [...]. Il est fabriqué pour ça. Pour que les flèches du désir s'écrasent dans un mur d'objets [de consommation]. »* [154]

« Le système nous veut triste et il nous faut arriver à être joyeux pour lui résister » [155] mais face à ces infos ennuyantes et terrifiantes, l'humain se plonge dans un monde imaginaire et il se divertit aujourd'hui d'un grand nombre de films, de livres, de séries. Le tout c'est de rendre cette plongée utile à la réalité, de la rendre critique et consciente.

---

[151] Notons les propos de André Mondoux, professeur à l'école des médias, dans -*INTER, Magazine de l Université du Québec à Montréal, Volume 11 Numéro 2*, automne 2013 : « Si les médias nous donnent l'impression de vivre dans un monde plus violent qu'autrefois, ce n'est pas ce que disent les statistiques, qui montrent une diminution de la criminalité et des conflits armés. L'époque d'Attila le Hun était nettement plus violente que la nôtre ! »

[152] Louis Brunet, -*INTER*, Op. Cit.

[153] Robert Silverberg, *Les Monades Urbaines*, éd. Robert Laffont, 1974

[154] Alain Damasio, Op. Cit, p. 246

[155] Gilles Deleuze, *« Qu'est-ce que l'acte de création ? »*, mardis de la fondation Femis, à Paris le 17 mai 1987

Pourtant j'ajoute à cela un phénomène appelé le fanatisme culturel [156] qui est simplement la résultante d'une exposition trop forte aux flux de la culture sans prise de recul : actuellement il y a chaque jour énormément de nouvelles créations issues de la pop-culture et, lorsqu'on fait partie de cet univers, lorsque l'on s'y intéresse un peu cela incite socialement à avoir un avis ou au moins à aimer ou non.
Or, vu la quantité astronomique de nouvelles créations, les gens ont de moins en moins de temps pour développer une réflexion ou un dialogue construit, alors ils pourraient simplement ne pas intervenir sauf que cette même culture entraine une forte identification à une grande majorité de ses personnages fictifs. Ainsi, sans prise de recul, il est facile de se laisser aller à la critique non constructive et on peut voir de plus en plus de conflits apparaître lors de chaque nouvelle sortie d'une œuvre un peu suivie, un peu connue [157]. Le fait est que l'humain est excité par tous les signaux socio-culturels qu'il reçoit et s'il plonge tête baissée dans l'espace très court mis à disposition pour recevoir une œuvre, la comprendre puis l'apprécier et la critiquer il se transforme souvent en une bête sans jugement et sans argument : il défend un territoire qu'il croit le sien pour se créer des repères au sein d'une zone-temps pourtant trop éphémère pour lui.
On croit souvent argumenter en faveur d'un point de vue alors qu'on ne fait que défendre bec et ongle nos propres passions et affects.

L'important c'est donc de prendre du recul sur l'information. Et plus particulièrement à propos de la télévision qui est, à mon sens, un ultra-miroir difficile à remettre en cause et qui captive notre regard et le renvoie vers des millions d'endroits différents, vers millions d'informations diverses et variées. Elle a eu un impact incroyable sur le fonctionnement des sociétés occidentales, à tel point qu'elle en a transformé la structure : devant cet écran, les gens sont seuls [158] et pourtant ils forment une masse, ils partagent quelque chose ensemble et ils le savent. C'est cela qui entraine une norme sociale définie par un savoir télévisé justement maîtrisé par la « masse-canapé » qui peine à prendre du recul. Il est malgré tout possible de ne pas être hébété et la plupart des gens trouve en la télévision plus qu'un simple exutoire car elle est aussi véhicule de savoir et de nombreuses autres sources d'intérêt.

« Le petit écran réfléchit quelque chose de la société et ça donne à penser. Le problème c'est que ça donne à penser seulement si on est capable de prendre de la distance par rapport à l'objet. » [159]

Quoi qu'il en soit nos technologies nous permettent, à défaut de comprendre le monde, de lui déverser un flot de paroles et d'images qui justifient sûrement qu'on s'y abandonne. Tout s'organise donc autour des réseaux de communication : ce qui compte c'est la circulation de l'information parce qu'elle semble avant tout faire le monde et donner à quiconque le pouvoir d'en délimiter des faubourgs familiers, faciles à appréhender, facile à habiter.

---

[156] C'est une idée développée par François Theurel (aka le Fossoyeur de Films) en avril 2016 dans l'une des ses chroniques sur le cinéma. En vérité beaucoup d'écrivains ont déjà utilisé ce terme mais à part lui aucun ne réfléchit cette notion sous l'angle de la culture populaire ni via ses formes les plus courantes (films, livres de genre, comics, etc.) et son approche créé justement un lien naturel vers l'un de ses domaines de prédilection : la science-fiction.
[157] Partager une activité culturelle est aujourd'hui un grand facteur de cohésion sociale éphémère. Si Game of Thrones (débutée en 2011 et issue des romans de George R.R. Martin) est la série-cible privilégiée du moment qui entraine spectateurs et non-spectateurs dans des groupes définis et des conflits passagés, ça ne durera qu'un temps et bientôt d'autres créations viendront former des groupes identitaires toujours plus grands et plus bruyants.
[158] Il y a ici une réelle unité dans la solitude expliquée en partie parce que notre société s'est aussi développée sur l'idéologie de la compétitivité et de la concurrence, on nous apprend en effet que l'autre n'est qu'un danger.
[159] Bernard Stiegler, *Op. Cit.*

L'ARCHITECTURE DE LA COMMUNICATION

Aujourd'hui tout s'organise autour des réseaux, de la capacité à communiquer. Peu importe les données tant qu'un maximum d'entre elles soient accessibles. L'architecture de la communication, davantage que la communication elle-même, est un nouvel eldorado et la dynamique des nouvelles technologies permet une grande liberté de circulation et de larges espaces personnels.
Mais en réalité cette forme moderne de pouvoir qu'est le contrôle a besoin d'autonomie et de « liberté » car sans transfert d'informations, il n'y a pas d'interceptions de ces informations et il n'y a pas ou peu d'application du contrôle : *« la liberté (de circulation de vote, de style, de création, de choix culturels, d'achats, de pratiques militantismes…) est même profondément ce dont ce système se nourrit ! Et dont il gave ses banques colossales de données pour mieux vous orienter ensuite […]. Si bien que se vouloir "libre", se décréter libre en tant qu'individu, n'a plus tellement de sens ni d'efficacité puisqu'on vous retrouvera toujours dans les archives étendues de la banque » [160]*
Nous verrons sous peu la problématique liée à ces données, retenons que la liberté (apparente) du système lui permet de mieux analyser nos mouvements (physiques ou non) pour mieux nous contrôler, non pas avec le bâton, mais avec la carotte.

Les réseaux sociaux, ces espaces qui contre-façonnent le libre-échange, sont construits sur une architecture bien réelle et leurs applications dépassent souvent les possibilités humaines directes en terme de temporalité et de mémoire. Le stockage des données nous exalte et nos outils changent qui nous sommes et amorcent une lente mutation de la société. Ces machines ont avant out été pensées pour créer des liens entre les humains et réduire la distance qui les sépare, pour faciliter leur vie et leur permettre de concevoir une réalité instable, pourtant il y a une forme d'utilisation, comme une addiction, un désir insatiable de potentiels virtuels et de pouvoir, qui s'arrête avant la communication véritable et qui stagne dans l'information brute, dans la recherche d'une attention quelconque portée à soi-même.
Cela nous rappelle l'analogie du miroir mais il est à noter que celui-ci est désormais en réseau : les ordinateurs ne nous renvoient des autres que ce qui nous plaît, que ce qui est déjà un intérêt chez nous et la communication se dégrade parfois en une simple répétition des informations les plus appréciées par nous-même : ainsi, en analysant nos intérêts, les réseaux et leurs architectures nous ont peu à peu enfermé dans une chambre dont les murs ne réfléchissent que notre propre personnalité. Nous communiquons d'abord comme un besoin et très peu pour faire passer un message.
Cela engendre un effet de multi-monologue : *« communiquer est d'abord une forme, pas un contenu. […] — La valeur d'un message se réduit à sa valeur d'échange ! — Ou à son potentiel de répétition. Et cette répétition sature tout […] Le monologue spammé est mille fois plus rapide. Plus rentable. »* [161]

L'efficacité contamine même nos rapports sociaux. Ainsi, pour en retirer davantage de plaisir il faut trouver la donnée la plus facilement reçue et comprise par tous, il faut jouer la note la plus entendue et appréciée, il faut émettre la lumière la plus visible. Au final, cette communication à sens unique (aussi paradoxal que cela puisse être) semble aujourd'hui être très valorisée. Bernard Stiegler affirme d'ailleurs que le siècle dernier a été une période de *« désapprentissage de la vie sociale »* [162], que malgré l'augmentation des voies de communication les relations sociales diminuent.

---

[160] Alain Damasio, « La Zone du Dedans », *Le Dehors de toute chose*, éd. La Volte, 2016
[161] Alain Damasio, « So Phare Away », *Aucun souvenir assez solide*, éd. La Volte, 2012
[162] Bernard Stiegler, *«Veux-tu être mon ami ?»*, conférence au CRDP d'Orléans le 14 novembre 2012

En fait le système de la communication et toute son infrastructure sont devenus plus important que l'échange lui-même. Avoir les moyens de s'exprimer à la face du monde et user de ces moyens est primordial, bien plus important que d'avoir une chose sensée à dire ou un message à faire passer. Et si tout le monde peut ressentir une certaine tiédeur dans les relations que nous entretenons avec nos connaissances étendues, c'est quelles ne se font que par pression sociale ou par renforcement de l'image qu'on envoie aux autres [163] ou encore pour tenir son esprit occupé et distrait. Il s'agit dans ce cas de surcharger son cerveau d'informations futiles, il s'agit de s'adonner au bavardage moderne pour inonder le monde et se laisser inonder en retour. Cette grande quantité de flux nous fait perdre le sens de nos messages et peu à peu le spam grignote la compréhension humaine en recouvrant le peu de paroles rares mais éclairées du réseau.

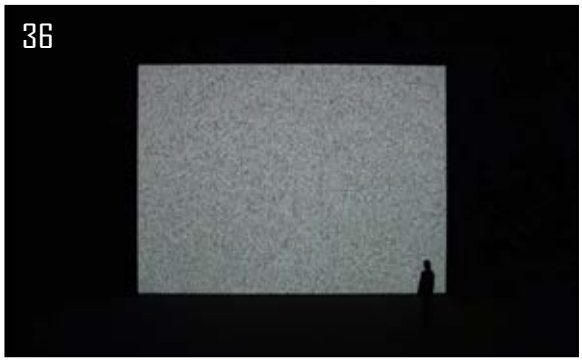
« Ce n'était que des masques dérisoire [...] et les voix essayaient en vain de dominer le profond silence qui régnait dans chaque poitrine. » [164]

En somme, les vies vainement surchargées se répandent facilement et c'est ainsi que *« la bêtise n'est jamais muette ni aveugle. Si bien que le problème n'est plus de faire que les gens s'expriment, mais de leur ménager des vacuoles de solitude et de silence à partir desquelles ils auraient enfin quelque chose à dire. Les forces de répression n'empêchent pas les gens de s'exprimer, elles les forcent au contraire à s'exprimer. [...] Ce dont on crève actuellement, ce n'est pas du brouillage, c'est des propositions qui n'ont aucun intérêt. »* [165]

Et enfin, par l'intermédiaire des ordinateurs ou des smartphones, les utilisateurs forment eux même un réseau : il y a la structure informatique d'un coté et la nouvelle formation sociale de l'autre qui fait de la technologie, en plus de ce qu'elle est déjà, un réel connecteur social, un vecteur d'informations pures. Mais dans ce réseau, l'humain est réduit à un récepteur-émetteur, à un routeur comme les autres qui fait transiter les données, qui facilite le flux.
Comme nous l'avons déjà vu, nous arrivons maintenant dans une société où ces routeurs-humains laissent passer regards et informations, le secret individuel n'existe peu ou plus car il est facile de pénétrer des espaces privées ouverts au public. Dans une société où les manières de crypter et de décrypter les images ou les mots ne servent plus à communiquer mais bien à contrôler [166], on pense donc davantage à simplement véhiculer ces images et ces mots plutôt qu'à les enrichir en signification. Tout cela résulte d'une dévotion à la communication et c'en est le témoignage d'un monde branché à lui-même en un gigantesque circuit-fermé, c'en est l'affirmation de l'unité d'une société-machine qui communique en permanence avec elle-même. Nous nous sommes complètement surchargés d'informations... Mais excepté au divertissement et à la communication, parfois légitimes mais souvent absurdes et stériles, à quoi servent toutes ces images, tous ces mots et toutes ces données chiffrées ? (fig. 36)

---

[163] En effet, certains utilisateurs des réseaux veulent absoluement que tout le monde sache qu'ils ont une « belle vie » (selon eux) et ils partagent ainsi en masse leurs moments « parfaits » qui trouvent facilement leur place sur instagram et facebook mais qui ne représentent clairement pas leur quotidien réel ou leur résidence mentale.
[164] Frank Herbert, Op. Cit., p. 204
[165] Gilles Deleuze, « Les intercesseurs », *L'Autre Journal*, octobre 1985, repris dans *Pourparlers*, Minuit, 1990
[166] Je me répète mais je tiens à préciser que ce contrôle que l'on croit « léger » est l'une de ses pires formes car il passe par la simulation d'affect pour consommer davantage, par l'architecture des réseaux (il y a toujours des informations à renseigner) ou même par l'espionnage de l'activité des ses amis pour dissiper certains doutes, mais aussi et surtout par la soumission à une politique sécuritaire dans le seul but nous créer des zones de confort illusoires qui nous permettent d'oublier les affres du monde qui nous entoure, etc.











36 //
Ryoji Ikeda
Data.tron
Projection vidéo
2008

BIG DATA : OMBRES NUMÉRIQUES

Trop d'info, partout, tout le temps, c'est ce que l'Office de la Langue Française appelle l'infobésité : la surcharge informationnelle. C'est à dire que cet amas de data est impossible à gérer de façon personnelle : trop d'emails, trop de requêtes, trop d'événements... Et en tant qu'être humain, il faut choisir, il faut faire le tri dans ce qui nous arrive en pleine face.
Pourtant nous participons allègrement à cette confusion, à ce labyrinthe impalpable. Tous ces espaces que nous adorons entretenir, suralimenter de données et d'informations sur nous-même, couplés à nos objets connectés, nos activités virtuelles et même toutes nos entrées dans les moteurs de recherche, toutes ces choses construisent une sorte d'alter-ego numérique. Tout ce que l'on déballe volontiers sur le réseau, toute cette existence au sein d'un monde immatériel met ainsi en scène des « ombres numériques » de nous-même et elles laissent aussi derrières elles des traces qui s'accumulent et se perdent.

« Puisque nous ne pouvons pas la voir, nous ne comprenons pas à quel point cette ombre digitale est immense et a de la valeur. » [167]

Le seul hic : si les services numériques sont gratuits c'est que c'est nous le produit. En les utilisant nous dévoilons involontairement toutes nos informations, tout ça est marchandé pour continuer ce que le marketing avait commencé depuis longtemps, c'est à dire connaitre en profondeur les citoyens. Nous n'y prêtons pas attention, mais effectivement, dans notre dos, il y a des gens qui se baissent pour ramasser nos data, les analyser et en faire leur fond de commerce : nous n'avons pas été éduqués à les voir mais il existe bien des programmes dont la tâche est de récupérer nos données invisibles [168].

Nos données personnelles sont ainsi de plus en plus visibles et récupérables par des organismes divers. S'articule ainsi la notion de Big Data : les données personnelles du monde deviennent massives et difficiles à gérer pour des êtres humains mais les géants du net [169], eux, savent collecter ces traces pour comprendre qui nous sommes.
Pourtant un clic par ici et connexion par là, ça n'a strictement aucun sens, cependant, par l'interconnexion de toutes nos habitudes numériques et en faisant des liens depuis l'ensemble de nos activités ils peuvent reconstruire nos identités.
Puisque toutes nos infos sont réunies en un seul point, nos ombres digitales précisent enfin leurs contours...
En moyenne, chaque américain est suivi de 2.3 gigabits de données informatiques [170], et quant à l'Europe, la collecte et la revente des données des consommateurs est devenu *« un marché estimé à 315 milliards de dollars »* [171] ce qui n'est clairement pas négligeable, certains citoyens commencent à prendre conscience des faits et tentent de reprendre la maîtrise de leur propre identités numériques mais on est bien loin de la majorité (et même du quart de la population).

---

[167] Kenneth Cukier, « Souriez vous êtes sous surveillance », *Arte*, 2015

[168] On notera le logiciel CookieViz, développé par la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés qui permet précieusement de détecter une partie de ces programmes.

[169] Désignés par l'acronyme GAFAM, parce que Google, Amazone, Facebook, Apple et Microsoft sont les sociétés les plus importantes du cyberespace.

[170] Cela correspond environ à 115.000 mails ou à 4500 pages web ou encore à 7h30 de vidéos.

[171] Cliquez, vous êtes traqués, documentaire, diffusé sur France 5 le 17 mars 2015.

Mettre ainsi en relation tous les faits et gestes virtuels sur une longue durée peut aisément permettre une cartographie des activités humaines et même un ciblage précis des envies et des intérêts des utilisateurs pour savoir qui sont ils vraiment, pour connaître leur degré d'implication à n'importe quel niveau (politique, culturel, sexuel, tout y passe) et peut-être aussi pour en faire des consommateurs prévisibles, pour leur fabriquer des comportements, pour leur faire acheter toujours plus encore qu'hier.

« Nous en arrivons à un moment où les multinationales, dans l'opacité, et la NSA commencent à nous voler notre liberté numérique, notre alter-ego numérique : il se perd dans la servitude et l'esclavage. » [172]

PRÉVISION DU COMPORTEMENT

« Alors qu'au début c'était les publicitaires qui cherchaient à nous vendre des produits, progressivement se sont les humains qui sont devenus des données à vendre aux algorithmes. » [173]

Nos données sont faites d'une infinité de petits détails mais couplez une géolocalisation précise à un intérêt assumé pour les fleurs et il vous est possible de recevoir une notification dès qu'un fleuriste est ouvert à moins de cent mètres. C'est un principe positif… Tant qu'il est compris et consenti.
Nos intérêts et nos activités nous sont renvoyés comme des échos de nous-même mais surtout ils permettent un profilage précis de ce que nous sommes. Et profiler les gens se résume à les anticiper : ce que les entreprises cherchent clairement à faire avec ces informations c'est tout simple prévoir le comportement des citoyens et des consommateurs. Implicitement, on parle encore de rentabilité.

« Il n'y a pas besoin de science-fiction pour concevoir un mécanisme de contrôle qui donne à chaque instant la position d'un élément en milieu ouvert […]. Félix Guattari imaginait une ville où chacun pouvait quitter son appartement, sa rue, son quartier, grâce à sa carte électronique (dividuelle) qui faisait lever telle ou telle barrière ; mais aussi bien la carte pouvait être recrachée tel jour, ou entre telles heures ; ce qui compte n'est pas la barrière, mais l'ordinateur qui repère la position de chacun, licite ou illicite, et opère une modulation universelle. » [174]

L'utilisation actuelle de nos smartphones, de nos ordinateurs et bientôt de tous nos objets connectés nous fait entrer dans l'ère de la prévision du comportement des citoyens-consommateurs. Cela devient un enjeu primordial des sociétés actuelles car c'est un tout nouveau ressort de la surveillance et du capital mais surtout c'est l'un des plus efficaces parce qu'il nous fait tous plonger définitivement dans le rôle d'agent dormant du contrôle. Il existe d'ailleurs un projet qui se base sur ce principe pour tenter d'éviter crimes et méfaits : PREPOL (pour PREdictive POLice ou Police Prédictive).
Tout comme dans Minority Report [175], le but en est la création d'une police qui pourrait arriver au moment du forfait ou même un peu avant (le déclencheur de ce projet c'est que, pour certains policiers, les caméras donnent l'information beaucoup trop tard).

---

[172] Alex Pentland, Op. Cit.
[173] Frédéric Hostring, *La Faute à l'Algo #19*, émission diffusée sur Nolife le 14 octobre 2016
[174] Gilles Deleuze, Op. Cit.
[175] Philip K. Dick, *The Minority Report*, The variable man and other stories, ed. Fantastic Universe, 1956

Ses fervents défenseurs affirment, preuve à l'appui, que les policiers qui suivent ce projet sont 15% plus efficaces que les autres. Pour arriver à ce chiffre, les gardiens de la paix sont aidés d'un algorithme et ce dernier prend en compte toutes les malfaisances sur les quinze dernières années, il synthétise ensuite les données pour en sortir des probabilités. Autrement dit savoir où et quand furent commis la majeure partie des délits permet d'établir des tendances et des lignes de conduite.
Le fait est que cela fonctionne plutôt bien et qu'un petit nombre de délits sont évités grâce à ce projet donc il est logique de penser que cette pratique va se démocratiser dans les prochaines années.

« Mon cauchemar pour le futur serait que nous ayons les moyens de prédire ce que les gens feront et quel comportement il pourraient avoir. [...] Donc, non seulement on va attraper Edward Snowden [avant qu'il révèle des informations et qu'il soit dissident] mais aussi trois ou quatre autres personnes avant qu'ils agissent.
Et là ce sera une sorte de techno-totalitarisme. Il est très important que nous évitions que tout cela se produise. Tout ceux qui pensent que c'est juste de la Science-Fiction sont simplement ignorants de l'Histoire. » [176]

Personnellement je trouve qu'il y a un intérêt au jeu du chat et de la souris entre policiers et hors-la-loi parce que, parfois, la loi ne correspond plus à la société qu'elle tente de légiférer mais c'est encore un autre débat.
Quoi qu'il en soit, l'on voit assez clairement les dérives de cette pratique dans Minority Report et il est très probable qu'apparaissent ainsi des Oracles de MacBeth [177] : les prévisions, s'immisçant dans la volonté de ceux dont on a prédit le comportement, pourraient sans le vouloir influencer ces derniers pour qu'ils agissent conformément à la vision. C'est à dire que si demain on vous affirme avec certitude que vous allez mourir il est très probable que vous agissiez inconsidérément et que vous mourriez du fait de vos actions exceptionnellement inhabituelles...
Avec PREPOL cela ce résumerait par la croyance exagérée des policiers en la fiabilité de l'algorithme : ils pourraient ainsi être persuadés d'avoir vu un délit là où il n'y avait qu'un acte accidentel ou simplement atypique.

« Tout crime laisse des traces, [alors] les traces peuvent créer le crime. » [178]

Au final, le pouvoir grandissant et les algorithmes traquant la non-conformité risquent d'engendrer un déferlement exagéré de la justice sur une minorité de citoyens. Ils n'auront, certes, rien demandé mais s'ils correspondent au portrait-type du suspect-type et s'ils ont des comportements hors-norme, il est absolument certain que le contrôle aura de plus en plus tendance à les punir aussi fermement que de véritables terroristes. Mais tous ces dispositifs, ayant un impact fort et l'incitant l'intolérance des anomalies et l'institution d'une norme, conduisent à restreindre la pensée et les actes parce que telle ou telle forme de contrôle aura un effet très précis sur les gens.

« Ces techniques de surveillance vont permettre de surveiller l'électeur, de mieux savoir comment il vote, comment il se comporte et comment l'orienter dans son comportement. Parce que toutes ces techniques de Big Data sauront, par exemple, sur

---

[176] Kenneth Cukier, Op. Cit.
[177] Dans MacBeth, une tragédie écrite par William Shakespeare au dix-septième siècle, trois sorcières prédisent l'avenir de deux hommes mais la prophétie les influence à un point tel qu'ils la réalisent contre leur gré initial. Cette pièce nous prévient du caractère hautement auto-réalisateur de toute prédiction plus ou moins plausible.
[178] Gérard Wacjman, *La police entre fiction et non-fiction*, colloque du 28 et 29 mars 2013

quels réflexes appuyer pour faire voter les gens dans telle ou telle direction. On saura les faire consommer, on saura les faire voter.
Et il y a un vrai risque d'une sorte de transformation de la démocratie en une mascarade de la démocratie où les gens ne seraient plus que des citoyens-consommateurs ou consommateurs-citoyens utilisés par des systèmes qui sauront très bien comment les manipuler. » [179]

Pourtant, les humains n'ont jamais été des machines il est donc très difficile de prédire leur comportement avec justesse mais la puissance éternelle du contrôle tire notre société dans cette direction et elle voudrait nous affirmer que l'erreur n'est pas possible si l'on délègue la traque à nos technologies.
Allons nous finir en robots programmables dénués de toute énergie chaotique ? Allons nous être domptés par la machine ? Allons-nous nous auto-réguler à tel point qu'il n'existera qu'une seule manière de bien se comporter ?

Le self-control est, je crois, la pire des dictatures. Mais aujourd'hui toute l'architecture de la société tend à nous y amener : surveillance automatisée, relations sociales mutilées, confort stabilisé, sécurité renforcée et bientôt liberté éjectée, prédiction comportementale assurée…
En vérité, c'est ici que se trouve la quintessence du dividu, c'est l'explosion de l'être intime face à toute cette multitude d'armes sociales. L'œil des vieilles institutions s'est multiplié mais désormais il ne fait pas que nous regarder de loin, il investi aussi nos âmes et les décortique morceau par morceau.

Si nous sentons nos identités s'évaporer c'est aussi parce que la société de consommation veut nous vendre ses produits (comme nous l'avons déjà vu) mais pour cela elle utilise aujourd'hui l'éparpillement de nos êtres et de notre attention. Elle analyse nos envies, affirme que ce sont des besoins, elle reprend nos désirs, les influence légèrement puis les redispose un à un pour modeler l'humain à l'image du capital [180] : un halluciné devant un écran.
Certes, le morcellement de soi est parfois délibéré mais il devient évident que s'assumer en tant qu'individu face à la société-machine est aujourd'hui très difficile, voire impossible puisque l'une des caractéristiques principales du nouveau monde technologique, inconsciente ou non, semble être la déconstruction progressive de l'être humain en données logiques assimilables par l'unité centrale.

Comme nous l'avons déjà vu en amont, de nombreuses dynamiques participent à cette fragmentation : la massification du monde qui nous rend personnellement insignifiant, sa structure compétitive et concurrentielle qui valorise le plus acharné et le plus hargneux d'entre nous, la traque de la non-conformité qui chasse les marginaux et critique les fautifs… Nos relations sociales subissent aujourd'hui les tourments et la pression d'une atmosphère jovienne : pris dans les cyclones rougeâtres du contrôle et de la performance, nos êtres se divisent. Mais dans l'ombre, la norme se renforce, imposée par la pulsion, par la force ou par la peur.

---

[179] Jacques Attali, « Souriez vous êtes sous surveillance », *Arte*, 2015

[180] Et notons que l'on ne s'en rend pas vraiment compte puisque c'est dans le contrat social lui-même : on se fait contrôler pour notre sécurité, on se fait analyser pour notre confort et on doit consommer pour notre bonheur et la croissance du pays.

PARTIE 3

et L'AUTRE
UN INCONNU RÉFLÉCHIT

ou
l'Esprit du Futur
et la Machine qui décida de se déconstruire dans le but de se connaître elle-même
puis de se colorier pour enfin être heureuse

CHAPITRE VII

[181]

< LE PEUPLE ÉMOTIF, IRRÉFLÉCHI, MAIS SOUVERAIN >

Aujourd'hui le pouvoir, dans les démocraties occidentales, fonctionne en incitant à la norme, sans l'obliger. La discipline disparaît au profit du contrôle et, insidieux, il nous fait croire à la liberté alors qu'il nous suit à la trace et ne nous dorlote que si nous sommes des citoyens modèles, modelés, normés.

NORME ET PROGRÈS : EFFETS PSHYCHOMÉCANIQUES

« Non pas mutiler, non pas opprimer ou réprimer l'individu comme on le crie si naïvement : le fabriquer. Le produire de toute pièces, et pièce à pièce. Même pas ex-nihilo : à partir de vous-même. de vos goûts. désirs et plaisirs ! Copie qu'on forme tout simplement. » [182]

La notion de conformité, tout comme la norme, a toujours existé. Dans toute population les codes sociaux (savoir-vivre, tabous, etc.) engendrent un standard comportemental. Et il est important de bien comprendre que la plupart de ceux qui appartient à une norme n'ont pas le recul nécessaire pour percevoir toutes ses implications.
En vérité il faut savoir remettre en cause même les choses les plus banales, critiquer les gestes les plus infimes pour comprendre où certaines habitudes, en apparence inoffensives, peuvent nous conduire.
Les marginaux ont peut être davantage de moyens de comprendre la norme dans son ensemble car ils en sont exclus. J'entends par là que pour réfléchir et analyser le monde qui nous entoure il vaut mieux prendre du recul, observer l'activité humaine d'un peu plus loin, attentivement et sans la précipitation qu'impose le système technophile en lui-même : ne participer ni aux hourras éphémères rapidement intégrés au système ni même aux modes qui durent, légitimées par leur utilité sociale (respectivement on se rappellera, du coté éphémère, des engouements excessifs aux sorties de nouvelles machines, des mouvements sociaux trop spontanés et irréfléchis rapidement détournés de leur propos initial et même d'un certain fanatisme aigu lorsqu'il s'agit de défendre tel ou tel produit culturel, tandis que, du coté des habitus individuels on verra plutôt tout ce qui se rapporte à l'exhibition virtuelle, la médiatisation de la pulsion ou encore la consommation excessive, etc).

---

[181] Cette partie sera moins objective que les autres car elle concerne des expériences parfois très personnelles, alors je dirais simplement qu'il ne faut pas tout prendre pour argent comptant ni rejeter en bloc ce qui suivra, il vaut mieux, comme je l'affirme depuis presque une centaine de pages, affûter son esprit critique et s'autoriser quelques expériences de pensées parfois très fertiles simplement pour sortir des zones de conforts que l'on s'est construites.

[182] Alain Damasio, Op. Cit. p. 17-18

Ce que je peux constater, depuis une place encore non déterminée, c'est que la technologie renforce cette norme en standardisant les comportements : on se rappellera de la surveillance qui aligne les individus vers la bienséance, des reflets un peu trop lisses et beaux sur les réseaux, de la diffusion permanente des points de vue de tous ceux qui croient devoir s'exprimer. De plus, on ne peut oublier la publicité qui tente d'exacerber les affects de la masse ou encore la prévision par les data qui permet de mieux influencer et quadriller les flux humains, etc.
La technologie est devenue l'essence même du progrès, il nous est désormais impossible de remettre en cause la technologie sans questionner le système et la société en entier. Les machines sont devenues le monde en lui-même et sans elles les humains se sentent abandonnés : il est donc impossible de remettre en cause la technologie.
J'ai personnellement vécu longtemps sans téléphone portable et je n'ai fait que recevoir des incitations à me conformer à la norme : amis, famille, système social... Très peu de gens comprenaient réellement mon intention anti-norme et les autres se cachaient derrière le désir de me « contacter ». La norme est vicieuse et elle prend bien des aspects inattendus. Il est ainsi évident que technologie est un diktat, la majorité de la population consomme, surveille, spam et ne peut plus se passer des machines.

Le hic c'est que la norme se renforce sans fin grâce à la dynamique du progrès et grâce à des technologies toujours plus attrayantes. Mais renforcer la norme c'est, de fait, inhiber la minorité. Et si l'on ne prend pas le temps d'écouter les avis contraires en considérant cette minorité comme indigne d'intérêt (puisque refusant les machines) et en affirmant que la technologie est le nouvel eldorado irréfutable, alors on fait preuve d'un nouveau type de foi (que j'ai déjà défini dans la notion de culte moderne) qui inhibe la réflexion pour deux raisons : tout d'abord, cette sorte de religion apporte des réponses faciles qui ne poussent pas à chercher plus loin, et ensuite la minorité n'est ni écoutée ni prise en compte. Cela empêche le débat et la tension réflexive : sans personne pour remettre en question ce qui est « normal » il n'y a quasiment plus d'esprit critique envers les idéaux sociaux et envers tous les petits actes du quotidien.
En réalité je crois que nous entrons dans une ère où l'homme désapprend à réfléchir. Il ne semble plus capable de questionner ni ses mœurs ni ses mécaniques et cela vient principalement de tout ce que nous avons pu voir en aval : il existe une coutume du confort qui impacte aussi le raisonnement humain. Vivre dans un environnement confortable qui se gère tout seul et avoir une vie facilitée par les machines est certes très agréable mais cela engendre une paresse de corps et d'esprit qui empêche de chercher ailleurs : « tout est à ma disposition donc je suis sur le bon chemin ».
A noter, comme je l'ai déjà dit, que cette paresse ne vient clairement pas toute seule, elle est doucement accompagnée par un milliard de petites idéologies sociales de confort, de sécurité, d'apaisement et de facilité de vie.

Quand on se laisse guider par la ligne de conduite idéale de notre système, par le techno-cocon social, par notre montre connectée ou par les annonces publicitaires, on débranche sans s'en rendre compte notre cerveau. Et surtout, on permet à d'autres de gérer nos désirs, de récupérer nos affects, de remodeler nos rêves. Cela se résume finalement à laisser influencer nos vies entières, mais c'est surtout accepter d'être remodelé depuis nos envies originelles jusqu'à la norme d'un désir commun et partagé qui trouverait son exutoire principalement dans la consommation.
Ce désir commun trouve d'ailleurs une légitimité nouvelle sur les réseaux sociaux où, comme nous l'avons vu, chacun ne se concentre que sur des amis similaires (reflets de soi-même) et sur des publications aux sujets assimilés (intérêts alimentés) et enfin où la publicité s'épand naturellement par les flux et le spam.



37 //
Pièce de l'auteur
Tv Kid - ou l'identité trop zappée, jusqu'au bruit blanc
télévision, plastique, plâtre
98 x 37 x 37cm
2016

Et on le sait tous, ce désir normé, est le fer de lance du capital : le marketing est là pour ça, il tente de faire aimer un produit par une grande majorité ou au moins par une large population très ciblée, c'est exactement ce genre de processus qui entraine une normalisation du désir et par la suite une compréhension de celui-ci pour, en déclenchant tel ou tel mécanisme, l'activer à souhait.

« Contrôler les affects. C'était ça le mystère en pleine lumière. » [183]

Cliquer sur un bouton, désirer un nouveau téléphone. Cliquer, désirer.
Zapper, changer d'envies à loisir. Zapper, changer d'envies et consommer. Ce n'est plus seulement l'identité qui se brouille par les machines à pulsions, c'est l'être entier, ses passions, ses pensées… (fig. 37) Puisqu'il est constamment stimulé par le marketing et la société de croissance et de consommation, notre cerveau est devenu assez vite une machine à zapper le désir, à maintenir l'appétit toujours actif, cassant les liens, l'esprit et la réflexion. Dans nos têtes un brouillard, et pour le dissiper il faut avaler, dévorer, consumer. Se consumer, soi-même. Mais ce brouillard nous est imposé, il est temps de reprendre son souffle, souffler et le souffler.
Et pour cela, comprenons qu'en réalité le marketing s'adresse avant tout à notre inconscient, il veut activer et exciter la pulsion incontrôlable et la transformer en acte d'achat, il veut passer outre la réflexion et l'opinion personnelle pour produire un automatisme qui garantit l'achat ou au moins l'intérêt et donc l'attention des consommateurs.

« Sur la base d'une théorie freudienne, Bernays construit une stratégie de développement du capitalisme qui permet de […] canaliser chaque individu et de l'orienter vers les objets de l'investissement économique, les objets de consommation. » [184]

L'émotion en flux continu nous maintient, nous les consommateurs ou les citoyens, dans un état de tension permanente. Surtout depuis la recrudescence des attentats (beaucoup de paramètres se mêlent quand on parle de fonctionnement social) qui attise la peur et l'affirmation occidentale libérale ou libérée.
Et tout cela a forcement un effet sur la mécanique interne de notre réflexion, sur ce qui forme inconsciemment nos idées et nos critiques : ici, je crois qu'il se trouve un certain risque car il existe donc bien un formatage, non pas de ce que doivent être nos pensées mais de comment elles naissent et s'organisent. Il ne s'agit pas tant de désirer un objet en particulier ou de forcer l'envie du confort et de facilité mais plutôt d'exacerber continuellement le désir lui-même ou de permettre aux citoyens de croire être libres quand ils choisissent ce confort de vie et cette facilité d'être (qui sont pourtant, bien sûr, imposés par la norme). En définitive tous les systèmes qui alimentent nos affects, nos pulsions et nos passions (donc qui jouent implicitement sur l'acceptation sociale et sur la norme) sont des machines à gérer le temps, à précipiter l'humain, à le perdre dans une course constante à l'émotion [185].

---

[183] Alain Damasio, Op. Cit. p. 367

[184] Bernard Stiegler, « Le marketing détruit tous les outils du savoir », *Basta!*, 20 mars 2012
On notera que Bernays est le neveu de Freud, il est réputé être le père de la propagande politique institutionnelle et il est devenu un célèbre publicitaire doué dans la manipulation de l'opinion pulbique.

[185] Et je me concentre sur la publicité car elle en est l'exemple le plus évident, elle tente de nous vendre n'importe quoi en dix secondes avec des flashs, des couleurs, des messages simples, des hommes heureux, des femmes accomplies et un produit fait pour donner envie… Mais, si l'on réfléchit, cette course se retrouve aussi dans les médias et les réseaux qui spamment infos et réactions sur le vif et même dans l'obsolescence de nos machines et dans la consommation excessive qui nous habitue à acheter dans un élan et un attrait soudain puis à se lasser et à jeter ce qu'on a chérit quelques heures plus tôt.

« Je vois déjà d'ici la réaction en chaîne : les précurseurs chimiques, indiquant la naissance d'une émotion spécifiquement créée pour outrepasser la logique et la raison. Une émotion qui te rend déjà aveugle aux vérités les plus simples… » [186]

C'est précisément cette course, incarnée par l'ensemble de notre système social moderne qui empêche les pauses, qui brise les moments de répit et les interstices réflexifs. La précipitation perpétuelle de la société-machine, la surexcitation de nos affects et l'essor de la norme entravent la construction de raisonnements calmes et détaillés.

« Où est l'éducation du peuple aujourd'hui ? Qu'en avez vous donc fait ? Y en a t-il encore en stock ? » [187]

DÉMOCRATIE ET RÉFLEXION

« Je pense que la publicité joue ici un rôle très important. […] La démocratie dépend de l'électeur-individu faisant un choix intelligent et rationnel par rapport à ce qu'il considère comme un véritable intérêt personnel dans n'importe quelle circonstance donnée. Mais […] que font la publicité et la propagande dictatoriale ? Ils tentent d'outrepasser le coté rationnel de l'Homme et d'en appeler directement aux forces inconscientes sous la surface, de sorte que l'on fasse un non-sens de toute la procédure démocratique qui est basée sur le choix conscient, sur des fondations rationnelles. » [188]

Cette vision d'Aldous Huxley date un peu mais elle reste néanmoins très pertinente, après tout, cet auteur est passé maître dans le domaine de l'anticipation. Il semble d'ailleurs que l'enjeu principal de la SF se situe pour lui dans la préservation d'un monde réellement libre et dans le refus d'une société contrôlée via des influences insidieuses ou via un lavage de cerveau constant grâce aux machines. Il affirme que si nous n'y prêtons pas attention nos démocraties pourraient se transformer en monstres qui influencerait nos vies et nos opinions en faveur d'un libéralisme apparent.

« La dictature parfaite serait une dictature qui aurait les apparences de la démocratie, une prison sans murs dont les prisonniers ne songeraient pas à s'évader. Un système d'esclavage où, grâce la consommation et au divertissement, les esclaves auraient l'amour de leur servitude. » [189]

La réflexion est l'essence même d'une société gouvernée par le peuple : les choix conscients et les actes cogités sont les garants d'un « vivre ensemble » démocratique (non pas comme une autocensure qui limite les comportements divergents mais véritablement comme une philosophie partagée). Si nous ne savons ou ne pouvons pas remettre en cause notre propre système alors la démocratie n'existe pas car en devenant des automates émotifs et prévisibles nous oublions l'acte originel de toute souveraineté du peuple : la prise de position réfléchie. Pourtant, nous l'avons déjà vu, la quasi totalité du système social entre en opposition avec le recul et la réflexion. Il est de bon ton de laisser aller ses bas instincts et de les assouvir grâce à des actes de consommation.

---

[186] Propos tenus par le personnage de l'Architecte dans *Matrix Realoaded*, réalisé par les Wachowski en 2003.
[187] Alain Damasio, *Op. Cit.*, p.361
[188] (Traduction personnelle) Propos tenus par Aldous Huxley, interviewé par Mike Wallace, le 18 Mai 1958.
[189] Citation attribuée à Aldous Huxley, qui n'apparaît pourtant pas dans son célèbre livre *Le meilleur des mondes* (Plon, 1932, trad. Jules Castier) mais bien seulement dans le résumé de celui-ci.

« Nous sommes dans une société que j'ai appelé moi le Capitalisme pulsionnel qui fonctionne sur la base de la pulsion, qui développe ce que j'ai appelé un populisme industriel, c'est-à-dire qui exploite systématiquement ce qui court-circuite la réflexion, ce qui court-circuite l'éducation, ce qui court-circuite l'investissement. » [190]

L'éducation [191] et l'investissement ont toujours été des pierres angulaires de toute société, pourtant celle que nous sommes en train de bâtir entend clairement s'en passer : aujourd'hui le simple mot « politique » fait fuir le quidam (de plus l'idéologie libérale se porte très bien sans politique) mais l'investissement social et la pensée critique sont les seules choses dont la démocratie ait jamais vraiment eu besoin.
Pourtant à chaque élection un pourcentage élevé de la population ne vote pas [192] c'est encore un autre débat mais on notera là un éloignement évident du système politique en lui-même [193]. Certains cherchent encore l'alternative, d'autres sont simplement désabusés mais les votes « non conformes » ne sont pas pris en compte dans les débats politiques. Notre démocratie n'est elle que partielle ? Au point de ne pas écouter ceux qui ne sont pas d'accord et ceux qui demandent une refonte plus large du système ? Une vraie démocratie devrait avoir la capacité d'écouter ceux qui veulent mettre un terme à leur propre régime politique.

On notera qu'après avoir dansé et fait semblant d'être concerné et consterné, la sphère politique se théâtralise de plus en plus : l'on voit aujourd'hui de plus en plus de débats politiques user des structures scénarisées de la téléréalité et cela n'a qu'un but : rendre les candidats vecteurs d'émotions.
Aujourd'hui il est courant que l'on puisse voter simplement pour la personne à laquelle on s'identifie le plus ou pour celle qui fait le plus de bruit : on notera les écarts de langages et de comportements des derniers présidents français [194] mais aussi leurs affaires amoureuses qui ont occupés les citoyens plus longuement que leurs programmes politiques. Ils font d'ailleurs régulièrement la une de la presse people comme s'ils n'étaient que des célébrités parmi tant d'autres.
Mais c'est l'élection américaine qui frappe bien plus fort cette année 2016 : il y a de lourds parallèles à faire entre les personnalités simples et les actes mémorisables des candidats de téléréalité et Trump : son comportement excite les passions [195], négativement certes, mais toute forme de visibilité sert à diffuser les idées.
A ce propos, avant novembre, 76% des médias étaient favorables à Clinton contre seulement 4% pour Trump (notons que seulement 15% étaient neutres), mais là où il gagne sa guerre de l'information c'est qu'il a eu plus de temps d'écoute et de parole dans les médias que n'importe qui (en 2015, il a eu davantage de couverture médiatique que tous

---

[190] Bernard Stiegler, « Une société de la bêtise systémique », *AgoraVox*, 2012

[191] Bien sûr, j'entends l'esprit critique et pas seulement l'apprentissage borné des disciplines scolaires.

[192] Lors de l'élection présidentielle française en 2012 : 20% d'abstention en oubliant les votes blanc (environ 5%) et les non-inscrits (environ 10%). Ce qui peut légitimement nous amener à penser que le doute ou le refus du système à contaminé 35% des français. Tous ces chiffres proviennent de l'Insee, l'Institut national de la statistique et des études économiques (encore un autre organisme de statistique et donc implicitement de contrôle).

[193] Personnellement je dirais que ce manque d'intérêt vient d'un manque d'instruction à la politique. L'éducation devrait former les enfants à penser par eux mêmes et non à rester cloîtré dans des idées préconçues telles que « la politique c'est compliqué » ou « reste à ta place quand le maître parle ». Notons simpelemnt que l'école et l'éducation sont des sujets très vastes au coeur de tout problème social (mais trop vastes pour se développer ici).

[194] Les étalages les plus populaires appartiennent à Sarkozy (on se souviendra de « casse toi pauvre con », et de ses élans « bling-bling ») il donne littéralement 'impression de réinventer la politique-people.

[195] Je précise qu'il y existe une tendance télévisuelle à « liquéfier les personnages en archétypes simplifiés », une idée développée par Chuck Klosterman dans son livre *Sex, Drugs, and Cocoa Puffs*, ed. Scribner, 2003.

les candidats démocrates réunis [196]) et peu importe si ces mêmes médias diffusaient une image négative de lui, toute publicité est avant tout une tribune.
Il y a bien d'autres raisons à cette victoire, les américains se sont identifiés à lui et c'est indéniable. Mais la polémique et les comportements terribles ou ridicules de Trump lui font, paradoxalement, gagner en popularité et c'est justement parce que notre société, en terme de masse, de majorité, se détourne de la réflexion.
C'est un processus très peu conscientisé (mais très encouragé) qui veut nous faire réagir par automatisme, notre désir d'expression est en tension permanente, ainsi, à la moindre vague provocatrice, au moindre écho agitateur, la majorité des gens réagissent sans prendre le temps de réfléchir. Nos actes du quotidien se transforment en actions rapides et impulsives, quasiment incontrôlable, assurément irréfléchies et cela donne, d'une façon ou d'une autre, un pouvoir à ceux qui suscitent les passions.

« Sans un peuple éduqué, la démocratie c'est la tyrannie des imbéciles. » [197]

LA MASSE TYRANNIQUE

J'ai longtemps cru que la société était un mal qui savait corrompre et aliéner les citoyens mais la vérité crue c'est qu'aujourd'hui ces mêmes citoyens acceptent le contrôle autant que le confort et le divertissement. Ils sont très contents de pouvoir s'exprimer à foison, d'assouvir l'ensemble de leurs plats désirs, d'avoir la permission de se déplacer et de dire tout ce qu'ils veulent. Les gens se laissent gérer, ils se laissent faire puisqu'ils comprennent que le système est doux avec ceux qui acceptent son fonctionnement. Mais nous n'échangeons plus désormais notre liberté contre davantage de sécurité comme on le clame ici et là : nous avons simplement délaissé notre capacité à réfléchir. Nous croyons encore être les seuls maîtres de nos pensées quand on se laisse guider par une montre connectée. Nous croyons encore à la démocratie quand la téléréalité à déjà choisit le président vainqueur. Nous croyons encore en l'avenir quand on achète des canapés en cuir et des écrans lsd. Nous croyons encore déduire et juger de façon logique quand tout autour de nous ne fait qu'exciter nos pulsions. La « Ville » est une prison mentale, une cage dorée qui inhibe la raison.
Et le monde s'en contente désormais. Tout ce que je souhaite c'est pouvoir refuser ce système et cette léthargie sans être jugé en retour. Et ça parait si simple !

Quoi qu'il en soit, il est désormais assez évident de relier l'absence de réflexion et le déchaînement de la pulsion à une certaine servitude décérébrée par un bien-être ondoyant et, en apparence, permissif. L'humain moderne s'abrutit peu à peu en pensant au confort et au plaisir personnel et ce n'est pas inné : ce désir à été longuement affûté depuis l'explosion de l'industrie et l'émergence de la société de consommation.
Ce qui est intéressant, au delà de comprendre que la norme se nourrit de la technologie pour grandir et s'installer dans les comportements des gens, au delà d'enfin accepter que cette même norme prône l'affect avant la réflexion pour produire des automatismes de masse, c'est oser voir que la majorité (qui justement construit ses fondations sur la norme) impose sa volonté au reste de la population.

---

[196] Callum Brochers, « Donald Trump has got more nightly network news coverage than the entire Democractic field combined », *Washington Post*, 7 décembre 2015

[197] Natacha Polony « Natacha Polony : Police de la pensée, journalistes en laisse ? », interview réalisée par le groupe indépendant *Thinkerview*, diffusée le 19 février 2016 sur leur chaine youtube associée.

C'est une chose évidente mais très importante.
La démocratie existe déjà depuis puis longtemps et elle a été pensée pour redonner au peuple les moyens de vivre selon ses propres paradigmes. Pourtant il est impossible de contenter tout le monde et il vaut mieux accepter les désirs du plus grand nombre.

« Au-dessus d'elle [la majorité], dans le monde moral, se trouvent l'humanité, la justice et la raison ; dans le monde politique, les droits acquis. La majorité reconnaît ces deux barrières, et s'il lui arrive de les franchir, c'est qu'elle a des passions, comme chaque homme, et que, semblable à eux, elle peut faire le mal en discernant le bien. » [198]

Mettre en parallèle un monde qui parie sur toujours plus de bêtise, une politique qui lorgne vers le marketing et cette fameuse masse de citoyens influençable émotive et grandissante, me fait entrevoir des avenirs bien incertains : si jamais la majorité grandit assez pour étouffer les autres voix, si elle se défonce en permanence à l'affect et à l'info, si elle se conforte dans des arguments comme : « c'est démocratique donc c'est légitime » alors certains excès sont tout à fait possibles.
Et tout ce dont nous avons pu parler avant (la surveillance de masse, la diffusion du contrôle, les pulsions alignées, etc.) sont pour moi des formes d'excès démocratiques : on encourage les raccourcis de pensée et on se sert de la peur et de l'envie de confort de la masse qui se laisse abuser pour continuer à profiter des privilèges qu'elle croit avoir au sein d'une société capitaliste, d'une société-mirage. La majorité approuve, les choses se font, les abus continuent. Implicitement, aujourd'hui, l'autorégulation des comportements et leur mécanisation émotionnelle pousse la société vers une discrimination de la minorité. Le bon comportement c'est de ne rien remettre en question puisque la liberté de principe suffit à toute démocratie. En effet le choix est là : se ranger du coté de la majorité ou ne jamais être écouté et c'est ça la vraie tyrannie de la majorité.

« Qu'est-ce donc qu'une majorité prise collectivement, sinon un individu qui a des opinions et le plus souvent des intérêts contraires à un autre individu qu'on nomme la minorité ? Or, si vous admettez qu'un homme revêtu de la toute-puissance peut en abuser contre ses adversaires, pourquoi n'admettez-vous pas la même chose pour une majorité ? Les hommes en se réunissant, ont-ils changé de caractère ? Sont-ils devenus plus patients dans les obstacles en devenant plus forts ? Pour moi, je ne saurais le croire ; et le pouvoir de tout faire, que je refuse à un seul de mes semblables, je ne l'accorderai jamais à plusieurs. » [199]

Mais je crois que la science-fiction nous à appris à faire attention au confort de vie et l'acceptation simpliste de ce que les politiques affirment être bon pour le peuple ou même de ce que le peuple désire comme un seul homme capricieux.
Dans nombres d'écrits les utopies de bonnes intentions tournent souvent très mal et finissent en dystopies où règnent la névrose, le menticide et le formatage des esprits. On notera que dans *Globalia*, l'univers imaginaire de Jean-Christophe Rufin [200], la majeure partie des gens vivent dans les « zones sécurisées », ils sont libres tant qu'ils acceptent le système et ils rejettent les autres, les marginaux (allègrement appelés terroristes), dans des « non-zones » en dehors de la société. Dans ce livre, les citoyens n'acceptent aucun débat et quiconque argumenterait en faveur d'une idéologie différente se verrait relégué dans le camps des « terroristes ». Ici, en terme de politique, la

---

[198] Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, ed. Flammarion, 1981, p. 518
[199] Alexis de Tocqueville, Op. Cit., p.349
[200] Jean-Christophe Rufin, *Globalia*, Gallimard, 2004

minorité n'existe même plus parce qu'elle est supprimée, tout simplement.
Les raccourcis de pensées mènent ici à convertir une démocratie en ce que j'appellerais une « dictature démocratique » et c'est un écueil qui peut se constater sous différentes formes (déjà vues plus avant) dans notre réalité.

Autre monde, autre réflexion. Dans *Les Monades Urbaines* [201], les citoyens sont heureux : *« Le bonheur règne sur Terre. Qui en doute est malade. Qui est malade est soigné. Qui est incurable est exécuté »* [193].
Qui n'entre pas dans la norme est exclu ou, au mieux, méprisé et châtié.
La majorité se maintient au pouvoir parce que c'est un phénomène entièrement « démocratique » mais il n'empêche qu'il existe une forme de tyrannie (ici vraiment exagérée mais au moins clarifiée).
Pire encore, le bonheur est tellement obligatoire que la population n'hésite pas à se droguer et à maintenir leurs états seconds dans le seul but d'oublier leurs tracas et de continuer à vivre sans que d'autres voient leur mal-être. A noter que dans un système aussi parfait que celui-ci la délation et la dénonciation sont privilégiées par rapport à la compassion et au réconfort. La norme pousse ici à un comportement malsain et les citoyens préfèrent s'autodétruire que d'être exclus.
Tous ces univers enfoncent des portes qui semblent ouvertes mais il est important pour moi de rappeler constamment les dérives pernicieuses de systèmes qui paraissent pourtant doux et paisibles (tout ça parce qu'ils gèrent les citoyens et que le confort et la liberté absolue de consommation, même sexuelle, sont les rails directeurs de ces sociétés fictives). Il n'est quand même pas très compliqué de s'y projeter en voyant certaines similitudes plus qu'évidentes.

Qu'on le veuille ou non, il existera toujours une norme sociale (qu'elle soit pour le confort, la consommation, les technologies, la croissance, etc.) et elle influencera toujours positivement ou négativement les comportements des gens, le tout c'est de ne pas se laisser berner et d'au moins chercher à la percevoir pour comprendre ses vrais impacts (négatifs ou positifs, c'est la vraie question) sur le monde et sur la vie. Une tâche ardue pour quiconque se trouve au beau milieu de la norme mais reste toujours possible avec un peu de réflexion et de recul. Autrement dit pour réellement questionner le monde et l'observer le plus objectivement possible il convient parfois de s'en dégager.

D'ailleurs, à propos de la norme (dans notre monde réel) et de ses élans dictatoriaux, on remarque surtout qu'il est très peu probable d'avoir un débat sur la technologie, en réalité la masse majoritaire ne peut imaginer un monde dénué de machine. Et la norme technologique est, elle aussi, tyrannique parce qu'elle impose un comportement à tous, mais bien sûr, nous y adhérons ensemble, il est juste intéressant de noter que très peu de citoyens vivent sans machine sociale et encore moins sans technologie moderne.
C'est un fait à prendre en compte : cette profusion impérieuse de machines influence fatalement nos comportements, nos identités et nos modes de vie, et ce bien plus qu'on ne pourrait l'imaginer.
Nous vivons désormais dans une prison très complexe et très peu perceptible qui a été construite par deux tyrans : la norme et la technologie.

---

[201] Robert Silverberg, *Les Monades Urbaines*, trad. Michel Rivelin, ed. Robert Laffont, 1974 / parution originelle : *The World Inside*, ed. Doubleday, Etats-Unis, 1971

MINORITÉS ET APPORTS SOCIO-POLITIQUES

Heureusement si l'on parle de majorité aujourd'hui c'est que, quelque-part, une minorité existe et s'exprime : elle n'est pas encore lynchée ni jetée dans la fosse aux lions mais elle reste très logiquement en marge. Bien qu'à certains égards elle soit dénigrée, elle se maintient, s'entête et s'organise de plus en plus.
On constate en effet un fort élan alternatif et un grand nombre d'initiatives citoyennes, les gens prennent conscience que, malgré leur petit nombre, s'ils agissent ensemble ils peuvent faire bouger les choses et entrainer des gens normés dans leurs chemins de traverse, rendre espoir à quelques désabusés et enfin peser dans la balance sociale.
En clair, pour moi, les activistes sont une minorité nécessaire au monde.

On notera par exemple la Sea Shepherd Conservation Society, une ONG qui s'occupe de la nature et protège les écosystèmes marins, luttant parfois violemment pour leur idéaux : *« les navires [de l'organisation] n'ont jamais été dirigés de manière démocratique, c'est cette règle qui nous a permis de rester fidèles à notre esprit d'origine et de ne pas diluer notre âme combative dans la compromission. »* [202]
Il est à noter que les mouvements d'actions directes ou contestataires nécessitent une certaine ferveur pour maintenir leurs idées : puisque dans les minorités le nombre est moindre, l'investissement doit être important pour « compenser » la visibilité. D'ailleurs, fait intéressant, Paul Watson a affirmé qu'ils avaient accompli bien plus (en terme de média) avec une seule visite de Brigitte Bardot sur la banquise qu'en trois ans d'activisme [203], preuve s'il est en que la minorité doit lutter pour trouver son audience, et ce, parfois jusqu'au sang, parfois jusqu'aux peoples.

Bien d'autres mouvements tentent de préserver la vie et la planète mais intéressons nous désormais à ceux centrés sur la création comme mode d'expression : loin de la nature et de l'écologie mais proches des métropoles en béton il existe plusieurs activités qui tentent redéfinir ce qu'est la ville : il veulent ainsi éviter les larges rues, les chemins fléchés trop prévisibles pour l'homme, les caméras et même tous les comportements trop aiguillés par l'architecture urbaine.
Le Parkour, ou l'art du déplacement, est ainsi une véritable réinvention de la ville et de notre façon de l'arpenter : cherchant toujours la liberté dans le mouvement il se joue de toutes les constructions urbaines et voit des sentiers enjoués là où il n'y a que des murs impassibles. Aujourd'hui cet art se dilue quelque peu dans sa popularité mais, au fond, il continue d'interpeller et d'amener un questionnement sur les infrastructures, nos façons de les voir et de les recevoir. Il est à noter justement que cette réflexion s'efface dès lors que le freerun se transforme en mode : la masse semble oublier les idées premières et l'implication sauvage des traceurs et ne voit que la performance et le spectacle. De plus, le Parkour est, selon moi, une discipline qui vise à adapter le corps et sa fluidité à l'environnement urbain pourtant quand on construit des salles dédiées à cette pratique on inverse la dynamique et on recommence à adapter la ville pour faciliter nos mouvements. L'art du déplacement s'expérimente en conditions réelles parce que c'est uniquement là que l'on peut faire fi des routes que tout le monde prend, il n'y a que dans la ville active et instable que l'on peut ouvrir son esprit et arrêter de croire qu'une barrière nous empêche de passer, qu'un mur nous empêche de monter ou qu'un

---

[202] Propos tenus par Paul Watson, recueillis et traduis par Anne-Sophie Mercier, « Le militant écologiste Paul Watson, prisonnier des mers », *Le Monde*, 14 septembre 2012

[203] « Plongée en eaux troubles avec Paul Watson, fondateur de Sea Shepherd », interview réalisée par le groupe indépendant Thinkerview, enregistrée le 22 juin 2016, diffusée le 29 septembre sur leur chaine youtube associée.

vide nous empêche de sauter. Et parfois cela se construit autour du danger, c'est justement ce qui permet d'étendre nos libertés de mouvement et notre façon de penser (en niant l'idéologie sécuritaire qui contamine tout actuellement).

« Le principe même de l'expérience c'est que l'on ne peut pas l'enfermer dans des lieux spécifiques. L'expérience de la ville [...] est une exploration, donc avec ses risques. Et c'est en mesurant ces risques aussi qu'on apprend. » [204]

En réalité je crois qu'un mouvement qui construit ses fondements sur la déconstruction d'une norme ne peut exister que dans l'ombre. Il est possible, bien sûr, de prendre de l'ampleur sans changer ses principes mais comme nous l'avons vu, la société capitaliste moderne gangrène tout ce qui plaît aux gens, elle récupère dans ses rangs tout ce qui brille à la lumière et c'est ainsi que tout devient une tribune pour la publicité, la consommation et la propagande technologique.
J'entends par là que si une pratique met en avant son coté marginal, anti-système et insiste pour que le peuple voit le monde autrement alors, une fois qu'elle devient populaire, elle ne peut que faussement assumer ses idées désormais contredites par la norme sociale elle-même qui commence à apprécier ladite pratique (et c'est ce qui s'exprime parfois inconsciemment lorsque les gens affirment que telle ou telle chose est devenue trop connue, trop commune : il existe pour les marginaux un désir de rester dans la marge, non pas par peur du changement mais parce que cela signifie quelque chose pour eux, en l'occurrence je me dis que la marge est un espace qui permet une réflexion plus ouverte et plus vaste).
Dans l'ombre des immeubles, à l'abri des caméras ou même au dans les tripes et les boyaux de la ville il y a toujours une contre-culture qui naît (fig. 38) et qui ne peut exister qu'en tant que telle (d'où ma préférence personnelle). Les mouvements rooftop, cataphiles, street paint, etc. sont basés, avant tout, sur l'exploration, la communion entre « initiés » et surtout sur l'appropriation de la ville. On laisse ses marques et on cherche des passages secrets, le principal c'est de sentir, de ressentir le monde dans lequel on vit, de tenter de trouver la solution cachée, ce faisant on ne s'arrête jamais aux codes sociaux, on voit plus loin et on cherche à tout comprendre par nous même, grâce à notre corps et non plus en se fiant la morale sociale ou la loi.

« C'est l'antidote à une société normée et sécuritaire qui dirige nos faits et gestes, qui décide des personnes et des activités à éviter. En refusant de te plier à ces diktats, tu te sens libéré, c'est thérapeutique. » [205]

Pour moi l'univers de Banksy (fig. 38) est d'ailleurs l'exemple même d'un acte qui correspond à une minorité anti-système et qui tente de faire passer un message, d'avoir un impact sur le monde, pour au final le rendre plus sympathique (n'oublions pas cependant que son art est entré dans le système et que la norme l'a finalement accepté, mais ses idées et ses inspirations resteront issues de la marge). Ses tentatives d'exposition du monde cru et brut font de ses créations des hybrides à double sens entre subversion, démystification et œuvres appréciées de tous.
Il est possible que toute minorité espère changer une partie du monde et le rendre plus agréable et c'est, immanquablement, ce qu'il ce passe mais, ce faisant, elles subissent de lourdes modifications. L'important c'est simplement qu'ils continuent d'exister et de promouvoir toute forme de contre-culture (qui finira de toute façon par intégrer la culture classique et systémique).

---

[204] Hugues Bazin, « City Manifesto (3e épisode) », A*rte Creative*, 29 Avril 2016
[205] Bradley L. Garrett, Ibidem









38 //
Banksy
Divers graffitis
2005-2010





39 //
Francis Mckee
Assemblée Générale à Paris (Place de la République) et un tag à St Denis
Mars 2016

Et mieux, tous ces gens en marge s'approprient un monde chaotique et changeant, ils ne sont nullement abrutis ni par la norme ni par leur canapé, ils prennent corps dans le réel et s'inscrivent dans une réelle démarche de vivre intensément, de jouer, de libérer, de découvrir, d'échapper, de se réveiller...
Pour en venir à des choses qui s'inscrivent dans la durée sociale et en ayant déjà parlé d'une volonté de changer le monde, Nuit Debout à été le mouvement le créatif, volontaire, « explosif » et obstiné le plus cher à mon cœur (fig 39).

Au cours de cette année 2016 le mois mars s'est prolongé indéfiniment pour arrêter, au moins au sein d'une communauté, le temps social normé et ses erreurs : *« On passera au mois d'avril quand on l'aura décidé ! »* [206]
Partant d'un désaccord extrême avec l'application de la loi travail, le mouvement à su fédérer une grande communauté très active les premiers mois a su se remodeler et intégrer toute forme de contestation populaire comme la volonté de défaire le système politique, l'envie d'une économie plus juste, la demande de retrait de l'état d'urgence, etc. Le mouvement tire ses forces de plusieurs principes : la convergence des luttes, l'expérimentation de nouveaux modes d'expression, l'occupation de places publiques, l'autogestion, l'acceptation de points de vue multiples, la libre parole et la libre écoute et surtout le temps de réflexion qui permet le recul et la prise de position raisonnée (nécessaire à la démocratie je le rappelle).
Cependant Nuit Debout et ses dérivées ont subit de fortes répercutions : sous l'état d'urgence il est en effet plus aisé de trouver des prétextes au muselage politique. D'ailleurs les débats sur les violences policières ont parfaitement trouvé leur place lors de plusieurs assemblées générales.
Quoi qu'il en soit, les révolutions ne se font pas en un jour et, pris dans les affres d'un temps trop précipité, il est difficile de voir les implications futures de tel ou tel évènement alors peu importe ce que beaucoup de médias ont pu écrire, je peux affirmer que ce qui s'est déroulé en mars à réellement changé l'horizon politique et social de la France.

« Les fous, les marginaux, les rebelles, les anticonformistes, les dissidents... Tous ceux qui voient les choses différemment, qui ne respectent pas les règles. Vous pouvez les admirer, ou les désapprouver, les glorifier, ou les dénigrer. Mais vous ne pouvez pas les ignorer. Car ils changent les choses. Ils inventent, ils imaginent, ils explorent. Ils créent, ils inspirent. Ils font avancer l'humanité. Là où certains ne voient que folie, nous voyons du génie. Car seuls ceux qui sont assez fous pour penser qu'ils peuvent changer le monde, y parviennent.» [207]

J'admets maintenant que, si l'alternative et l'implication sont de bonnes fondations pour un changement que je crois positif et qui pourrait conduire vers un futur moins sombre et moins contrôlé, je n'ai pas encore parlé de ce que je considère comme le cœur de cette alternative. Aujourd'hui notre monde est technologique, alors les vrais rebelles, ceux qui voient la matrice, ceux qui construisent la plus forte des alternatives, féconde et brutale, ne sauraient être autre chose que des humains qui maîtrisent cette technologie et qui ne la subissent pas comme la majeure partie des gens. Ils ne sauraient être autre chose que des hackers parce qu'ils comprennent les machines et voient au delà des écrans torpides et des yeux inquisiteurs imposés au peuple.

---

[206] Propos anonymes, recueillis par Noémie Balthazard, « Nuit Debout », *Les Inrocks*. 5 avril (36 mars) 2016
[207] Jack Kerouac, *Sur La Route*, trad. Jacques Houbard, Gallimard, 1960 / parution originelle : *On the Road*, éd. Viking Press, 1957

CHAPITRE IIX

< L'ALTERNATIVE ET LE HACK >

« Le hacker romantique, rebelle, white hat, qui détruit un système néfaste, est une figure clé de la résistance. C'est une très bonne nouvelle pour nous aider à sortir de la merde. Il est même LA figure du contre-pouvoir dans l'univers anthropotechnique massif, qui est déjà le nôtre. » [208]

REPRENONS LES BASES

Le Hacker, ce personnage nébuleux qui faisait autrefois plutôt partie des romans de fiction, n'est pas tout à fait tel que l'imaginaire commun le dépeint aujourd'hui. Car malgré la très fameuse troisième loi d'Arthur C. Clarke [209], il n'est pas encore ce magicien manipulateur tout puissant reclus dans son antre technologique et il n'est pas non plus, d'après quelques figures diplomatiques, ce dangereux cyber-terroriste qui nuirait à la société et à l'intérêt de toute personne qui ne sécuriserait pas assez bien ses données (je risque de faire un peu de vulgarisation mais c'est qu'il est trop changeant pour être défini par des mots alors je vous conseille de lire entre les lignes, ça sera plus compréhensible).
Notons rapidement que les hackers, pour moi, préexistaient bien avant l'invention du réseau mondial, mais leur façon de penser, leur rapport au monde et aux choses, leur manière de vivre n'a pu se diffuser correctement que depuis l'apparition de « l'idéologie Internet » faite de partage et d'ouverture, de savoir et de diversification.

Alors, avant tout, le hack, qu'est ce que c'est ? En anglais « to hack » revêt plusieurs significations, la première étant simplement « tailler, trancher, couper » et la seconde, plus récente et désormais plus populaire, concerne l'informatique : « pirater, rentrer par effraction, altérer ou modifier (un programme), accéder à (un réseau, un ordinateur) sans avoir d'autorisation » [210]. Il est donc très facile, avec ce genre de définition assez floue, de confondre le hacker avec un simple cambrioleur (mais ici ce n'est pas un mal que de laisser les concepts ouverts à toute possibilité).
« To hack » peut aussi être traduit par les verbes suivants « bidouiller ou bricoler » qui finalement se rapproche bien plus de ce qu'est un véritable hacker : en réalité l'intérêt du hack ne se situe pas dans le dérobage de données mais plutôt dans la capacité de pénétrer les systèmes sans y être invité, de les détourner, et cette démarche peut dévoiler les failles existantes en leur sein et peut ouvrir sur de nouvelles possibilités.

---

[208] Alain Damasio, *Op. Cit.*
[209] *« Toute technologie suffisamment avancée est indiscernable de la magie »*, loi trouvable dans sa révision de 1973 de *Hazards of Prophecy: The Failure of Imagination*, paru originellement en 1962 dans Profiles of the Future.
[210] Appuyé par les définitions disponibles en ligne issues de wordreference et du wiktionary.









40 //
hacklab.to
Le hacklab de Toronto en 2015
Photographies de Quitterie Largeteau

Le concept du hack peut donc être vu à tout niveau (architecture matérielle, informatique, biologique, sociologie, politique...) et s'applique tant qu'on essaye de comprendre des systèmes et parfois d'améliorer ou juste de bouleverser des situations.

Bien sûr certains échappent à la règle et à mes propos, le hacker sait porter différents chapeaux (wink), mais voyons l'ensemble du mouvement et admettons qu'ils effraient ceux qui ne les comprennent pas, ceux qui écartent la nécessité (ou la simple envie) de sonder les profondeurs d'un système, ceux qui trouvent leur place sans aucune vérification de l'endroit où ils se sont assis, mais la vérité est simple : ces citoyens, souvent marginaux, possèdent un véritable attachement pour l'exploration, pour l'expérimentation et la liberté.
Ils ont certes une grande aisance à remettre les choses en cause mais ils possèdent aussi un très fort attachement au jeu et au plaisir de créer quelque chose, sans contrainte. Dans tous les groupes de hacking, dans tous les hacklabs (fig. 40) ce sont des choses que l'on retrouve facilement, il y a toujours des dizaines d'objets uniques et improbables, cassés ou démontés, et il n'est pas rare de voir quelqu'un hacker quelque chose par jeu ou par défi : l'important c'est d'ouvrir le champs des possibles.
S'il était possible de résumer succinctement la pensée-hack ça donnerait quelque chose comme : « à chacun son code moral, ses envie de création, son ouverture et sa temporalité, nous sommes multiples et sans limites ».
D'ailleurs peu importe le sujet ou l'action entreprise, les hackers sont là pour comprendre, améliorer ou détériorer le fonctionnement de tout ce qui passe à portée de connexion... ou à portée de main (du moins tant que c'est amusant ou digne d'intérêt). Ils ne s'imposent quasiment rien et se laissent souvent guider par leurs envies du moment, ce qui, d'une certaine manière, témoigne d'un rapport au monde bien loin de l'idéologie du travail comme composante principale des individus et cela démontre rapidement leur non-appartenance à la norme.

« Modifier les formes du travail est un sujet lié à la fois au respect des travailleurs, mais aussi au respect des êtres humains en tant que tels. Les hackers ne souscrivent pas à l'idée que " le temps c'est de l'argent ", préférant affirmer " c'est ma vie ". C'est précisément cette vie que nous devons embrasser pleinement et pas une version bêta et creuse. » [211]

C'est pour ça qu'ils sont si importants pour la société et qu'ils tiennent une place prédominante ici même : ils questionnent le monde. Ils savent reculer, détourner, s'amuser, casser les codes et la norme, ils pensent en marge, ils élargissent la réflexion et ne se contente pas de papiers verts, préférant l'idéologie d'un monde libre et gratuit.

Quoi qu'il en soit, puisque les hackers ont toujours existé d'une manière ou d'une autre, presque en parallèle d'un monde tourné vers l'hyperactivité et l'hypercontrôle, la seule chose qui leur a permis de vraiment prendre de l'ampleur c'est la connexion des savoirs et la multiplicité des flux. En somme, Internet devient le terreau sur lequel pousse les idéologies de partage, de libre accès à la connaissance, d'open source intellectuel. L'envie de bidouillage et d'appropriation des technologies a été instantanée : voir où tout cela peut conduire, arpenter un chemin nouveau. Et à mesure que les machines sont devenues essentielles au fonctionnement de nos sociétés, les hackers ont pris de l'importance parce qu'ils comprennent leur fonctionnement, ils savent lire le Code et, dans le cyberespace naissant, ils taillent un chemin à travers les données.

[211] Pekka Himanen, *L'Éthique Hacker*, Broché, 2001 (trad. Claude Leblanc)

UN TERRAIN DE JEU VIRTUEL

Aujourd'hui on peut affirmer que leur terrain de jeu est infini. Mais la rapidité, l'ubiquité et l'architecture du réseau en font quelque chose d'unique, un outil privilégié tout autant qu'un vaste terrain d'expérimentation.

D'ailleurs, dans la SF, l'esthétique de ce réseau et l'image du hacking sont souvent pleine de couleurs avec beaucoup d'effets visuels superflus alors que la réalité est plus concrète, plus chaotique, il s'agit bien davantage de mettre les mains dans le cambouis. Mais parmi les nombreux films qui abordent le hack on y note surtout, comme en 1995 dans *Hackers* [212], une vision très romancée (fig. 41) : les piratages de réseaux et d'informations sont figurés par des formes abstraites et colorées, par une évolution progressive et linéaire entre des semblants de gratte-ciels (qui se veulent la représentation des ensembles de données du cyberespace). La ville virtuelle ainsi formée, tout en verre bleu, permet aux protagonistes de la parcourir librement et la plupart des commandes ainsi que les extractions de données sont incroyablement rapides, presque instantanées (alors qu'à cette époque, il fallait clairement savoir garder patience). Pourtant, et c'est la force de ce film, il décrit plutôt correctement le milieu et la communauté du hacking : un ensemble d'individus très différents et parfois très éloignés, aux intérêts divergents mais qui possèdent l'envie commune d'un monde alternatif.
Quant à l'esthétique, la réalité c'est que le hack et sa temporalité lente ne capte pas le spectateur et ce n'est ni son exécution parfois infructueuse, ni sa structure, ni ses terminaux monochromes, ni ses répétitives lignes de codes qui ne pourront aider.
Donc au cinéma tout est fait pour nier cette réalité plutôt banale et pour coller au stéréotypes naissants du hacker étrange et branché, tout est fait pour que le pirate informatique et son art captivent, même si rien ne se passe vraiment si facilement.

Une autre œuvre cinématographique majeure, *Matrix*, sortie en 1999 et réalisée par les Wachowski, part à l'encontre de ce premier exemple et se détache de ce style clinquant. Une fois la scène d'intro passée, il n'y a ici plus qu'un bureau chaotique, surchargé de bidules et un écran noir où s'affiche lentement quelques lignes de texte, de code, tout simplement (fig. 43). Un état de fait et un visuel qui correspondent bien mieux à aux manières de procéder, plus fidèles mais aussi plus au fait des sensibilités propres aux connaisseurs et aux amateurs (c'est un constat qui s'applique à la première moitié du premier film car dès l'entrée dans la matrice, l'informatique est légèrement écartée au profit d'une esthétique de combat, de post-apo ou de virtualité verdâtre).
Tout hacker jouit de cette référence, alors si ce n'est assurément pas une bible parce qu'il y a trop de différences morales au sein de la communauté c'est au moins un savoir et un culture commune [213]. Notons que *The Matrix* renferme aussi, grâce au protagoniste, l'analogie parfaite du hacker qui cherche à comprendre : Néo est le stéréotype de l'individu marginal qui cherche juste à décrypter et à décoder le fonctionnement de systèmes plus ou moins élaborés jusqu'à s'attaquer au système le plus complexe, la réalité elle-même. Tout remettre en question, tout le temps.

« Qu'est-ce que le réel ? Quelle est ta définition du réel ? Si tu veux parler de ce que tu peux toucher, de ce que tu peux goûter, voir et sentir alors le réel n'est seulement qu'un signal électrique interprété par ton cerveau. » [214]

---

[212] Réalisé par Iain Softley et parfois mentionné sous le nom « Hackers : Les Pirates du cyberespace ».
[213] Dans le sens où cette notion est partagée par tous, pas forcément aimée.
[214] The Matrix, 1999, réalisé par les Wachowski. Citation du personnage de Morpheus à propos de la réalité.









41 //
Extrait de *Hackers*
Film réalisé par Iain Softley
1995

43 //
Extraits de *Matrix*
Film réalisé par les Wachowski
1999

William Gibson imagine d'ailleurs en 1984, dans son œuvre littéraire la plus célèbre, Neuromancien [215], la possibilité d'interagir avec le cyberespace via des connexions neuronales : le système nerveux ainsi branché sur le réseau (ou l'inverse), il devient alors possible de toucher les datas, de ressentir les flux numériques, de voir l'espace informatique en trois dimensions comme un ersatz de la réalité.

« Le cyberspace. Une hallucination consensuelle vécue quotidiennement en toute légalité par des dizaines de millions d'opérateurs, dans tous les pays, par des gosses auxquels on enseigne les concepts mathématiques…» [216]

On pourrait donc questionner cette virtualité, on peut s'interroger sur la perception du monde numérique, et, si ce n'est pas une hallucination alors cela pourrait bien être la forme ultime de la réalité. Notre monde tangible peut être réduit à sa composante informative, il peut être raffiné jusqu'à n'avoir que l'essentiel : ses données caractéristiques (par exemple avec les dimensions exactes de mon appartement et son organisation interne il est facile de créer un espace virtuel persistant qui serait son exact représentation). Alors qu'est ce que la « réalité » [217] ? Désormais, disons que les données numériques en sont aussi une composante : puisqu'elle peuvent avoir un grand impact sur nos corps et le fonctionnement de nos sociétés, les extraire de n'importe quel objet, concept ou connaissance peut devenir un grand enjeu.

UNE GUERRE DE L'INFORMATION

Ainsi, aujourd'hui plus qu'hier, Internet contient une masse inimaginable de données et de paramètres : les technologies s'améliorant, les techniques se perfectionnant, les informations stockées sur le réseau mondial prennent de la place. De plus en plus de place. Comme nous avons pu le voir auparavant le Big Data est inhérent à l'utilisation des réseaux de partage (surtout sociaux) et cela témoigne d'une extraction des composants du réel vers le numérique. Monde virtuel, ombre du monde réel, spectres tremblants à la poursuite de nos corps, nous recréons peu à peu, via son utilisation, nos identités dans le cyberespace. Et parce qu'il se calque toujours plus sur les faits, parce qu'il tend à devenir l'alter-ego du monde tangible, parce que la société dans son ensemble tend à fonder ses nouvelles fondations et nouveaux modes de fonctionnement sur l'information et sa diffusion en permanence, les hackers révèlent leur véritables pouvoirs : par le bidouillage et l'appropriation des nouvelles technologies, ils possèdent une puissance sur l'architecture des machines et des réseaux et donc sur l'information.
Peu à peu cela devient un enjeu primordial : puisque le virtuel est le miroir numérique du réel (que nous alimentons tous par son utilisation quotidienne), les hackers, ayant la capacité d'accéder à des lieux virtuels sécurisés, sont les seuls à pouvoir les déstabiliser, les corrompre ou à en démontrer la faille.

On notera les intrusions de Kevin David Mitnick, appelé The Condor ou The Darkside Hacker : il commence dès ses 17 ans en détournant des appels téléphoniques à son

---

[215] Roman considéré par beaucoup comme le point de départ du mouvement Cyberpunk, mouvement dans lequel les hackers ont une place centrale et qui a construit, en son temps, une réelle notion d'un future sombre et dystopique mais dans lequel la contre-culture ne peut jamais être muselée. C'est une sorte de représentation de l'importance potentiel des hackers, marginaux mais indomptables.

[216] William Gibson. *Neuromancien*, (trad Jean Bonnefoy), éd. La Découverte, 1984

[217] Un questionnement quasi-permanent dans la littérature cyberpunk.

propre compte puis il pénètre dans le réseau du Pentagone en 1983 et deviendra même l'un des dix fugitifs les plus recherchés par le FBI. De plus, Gary McKinnon, connu sous le nom de Solo, aurait par exemple pénétré 97 ordinateurs de l'armée américaine [218].
Ces hackers concentrent leurs actes sur des problématiques personnelles : le Condor voit dans le hacking un certain profit (il lui est simple de pirater une grande quantité de cartes bancaires par exemple ou de marchander des informations et des codes source) ou peut-être d'ailleurs qu'il n'y trouve qu'un jeu, qu'une forme de test de ses performances informatiques. Solo, lui, avait une obsession très personnelle, il voulait trouver la preuve de l'existence des extraterrestres (cette histoire n'a pas vraiment de fin : il avoua ne pas avoir trouvé de véritables preuves concluantes et il vit désormais en Angleterre, très renfermé sur lui même en tentant sans cesse de trouver ce qu'il cherche).

Mais il n'y a pas que ce genre de hacker, il existe aussi des communautés comme les Anonymous qui rassemblent plus ou moins tout individu agissant de manière anonyme : *« Anonymous est la première superconscience construite à l'aide de l'Internet. Anonymous est un groupe semblable à une volée d'oiseaux. Comment savez-vous que c'est un groupe ? Parce qu'ils voyagent dans la même direction. À tout moment, des oiseaux peuvent rejoindre ou quitter le groupe, ou aller dans une direction totalement contraire à ce dernier »* [219]
En vérité il existe autant de hackers que d'individus différents et la plupart ne sont que des citoyens anonymes qui décident d'agir pour une raison qui leur est propre. Tout le monde peut donc se rattacher à ce mouvement, librement et sans contrainte.

Je penses tout de même qu'une forme de hack sert le peuple plus que toute autre : nous avons déjà parlé des lanceurs d'alertes et c'est bien évidement très lié à la culture du hacking. Cependant, comme nous l'avons vu très tôt, il est de notoriété publique que de certains organismes nationaux, comme la NSA, surveillent les télécommunications du monde entier : ils utilisent des outils spécifiques [220] implantés dans les machines de monsieur et madame tout le monde pour récupérer certaines informations de manière automatique. Tout cela peut être considéré comme une forme de hack et puisque l'état lui-même s'autorise ce genre de pratiques alors elles ne sont plus vraiment le propre d'une contre-culture réfractaire à l'autorité et aux obligations.
Bien sur la majeure partie des individus n'en comprennent pas les enjeux mais il est ici vraiment intéressant de noter que l'instance du pouvoir lui-même s'adonne au hack. La différence étant que l'état récupère les informations sans les dévoiler, pour renforcer son pouvoir et son emprise sur la société alors que la philosophie du hack passe avant tout par l'ouverture et le partage des datas ce qui les en contradiction totale.
Quoi qu'il en soit, Edward Snowden a décidé de faire fuiter des documents dans le but de les rendre publics et de montrer la véritable nature de la NSA aux yeux du monde entier. Il a hacké sa propre organisation dans un but altruiste et moral : informer ses concitoyens d'un mépris de leurs libertés fondamentales (fig. 44)

« Il existe des moments, tout au long de l'histoire américaine, où ce qui est juste est bien différent de ce qui est légal. Parfois, pour faire ce qui est juste il faut enfreindre la loi. » [221]

---

[218] Cyrille Vanlerberghe, « Le pirate informatique qui aimait trop les extraterrestres», Le Figaro, 2008
[219] Chris Landers, « Serious Business : Anonymous takes on Scientolog », *Baltimore City Paper*, 2 avril 2008
[220] Notamment Dropout Jeep et Monkey Calendar qui fonctionnement sur les téléphones portables pour en extraire des informations comme la géolocalisation ou les contacts réguliers.
[221] (Traduction personnelle) Citation d'Edward Snowden, interview pour la NBC, par Brian Williams, 2014



44 //
Masque créé en soutient à Edouard Snowden après ses révélations concernant la surveillance de masse (allez en page 159 si vous voulez protester).

Enfreindre la loi et respecter sa propre morale, c'est un hack social, c'est refuser de se comporter comme la norme, refuser la hiérarchie. Cependant, la différence et la moralité, dans un monde où information et standardisation riment avec profit, ne sont pas bien vu et la plupart du temps ceux qui osent dénoncer les systèmes en place sont intimidés et poursuivis en justice (sous des chefs d'accusation allant d'espionnage à haute trahison). Snowden, par exemple, a du fuir les États-Unis et il a trouvé refuge notamment à Hong-Kong et à Moscou, de nombreuses affaires diplomatiques ont éclatées mais actuellement il dispose d'un permis de séjour en Russie valable jusqu'en 2017.
La pression qu'il a subi est énorme il affirmera même : *« Le gouvernement américain ne pourra pas étouffer [cette affaire] en m'emprisonnant ou en me tuant. La vérité est en marche et ne pourra pas être arrêtée »* [222], des paroles qui témoignent de son ressenti mais aussi de ce qu'il a pu vivre et des dangers qu'il encourt toujours.
Même si son parcours semble être extrêmement difficile, d'autres n'ont pas eu sa chance : Aaron Swartz, militant hactiviste [223], a contribué a de nombreux projets tournants autour de la philosophie du domaine libre et de la neutralité du net. Il a été poursuivi et arrêté pour avoir téléchargé plusieurs millions d'articles scientifiques, suspecté de les mettre plus tard à disposition payante, chose tout à fait en contradiction avec ses idées. Il rend néanmoins les articles mais le procureur Carmen Ortiz continue les poursuites. Aaron ne supportera probablement pas d'encourir jusqu'à 35 ans d'emprisonnement et il se suicidera peu avant son procès. Lutter contre le système est une chose, mais il faut savoir qu'il possède malheureusement de tristes moyens pour riposter et écraser le peu d'individus qui se battent.

Ces fuites, ces détournements et ces luttes, pour être durables, doivent trouver un soutient, un écho, ils doivent parvenir aux peuples concernés. Le seul moyen de ne pas être écrasé c'est de faire bloc, d'être légion.
L'association Wikileaks est justement là pour donner une tribune aux alertes (pour ne pas dire aux piratages), l'important c'est la diffusion des données : une fois confirmées par des journalistes certifiés, les données sensibles peuvent être rapidement dévoilées aux publics concernés. Avec ces problématiques on voit bien qu'entre ceux qui cherchent à cacher les informations et ceux qui veulent les dévoiler il y a un abîme moral, un réel conflit d'intérêt [224]. Nous sommes clairement entrés dans une guerre de l'information. Les hackers et leurs idées s'opposent à celles des entreprises et parfois des Etats. Il y a une réelle volonté de libération par le savoir qui gagne en puissance au sein des citoyens. Un exemple concret de cette lutte est le débat provoqué par les accords trans-continentaux comme le TTIP et le TAFTA [225]. Ce sont des traités dont le contenu est négocié en secret par la commission européenne sans qu'aucune information ne soit adressée aux citoyens et en date du 14 juillet 2015 elle n'avait alors rencontré que 9% de groupes représentant les intérêts publics contre 88% de lobbyistes industriels sur ses 597 réunions [226]. L'objectif des ces accords est de favoriser le commerce, mais cela passe étrangement par un gain de puissance des grosses entreprises au dam des états [227]. Et tout ça sans l'accord des citoyens ?

---

[222] Snowden, « Je ne suis pas un espion chinois », *Libération*, 2013
[223] Un terme qui combine « hacker » et « activiste », qui mêle volonté politique et savoir technique.
[224] Bien que les lanceurs d'alertes n'ont aucun intérêt personnel à dévoiler certaines informations : ils considèrent pour la plupart que c'est leur devoir en tant que citoyen du monde et, désintéressés, ils se lèvent contre des comportements inadmissibles pour l'humanité entière et surtout contradictoires à leur morale.
[225] Respectivement le Partenariat Transatlantique de Commerce et d'Investissement (PTCI en français) et le Traité de Libre-échange transatlantique.
[226] Données issues du CEO (Corporate Europe Observatory).
[227] « TAFTA ta gueule à la récré » sur youtube, chaine officielle de *Data Gueule*, 8 novembre 2014.

Voilà la véritable nécessité de l'existence des hackers : le peuple à besoin de savoir vers où le monde se dirige pour décider s'il le souhaite ou non (il me semble que démocratie signifie « souveraineté du peuple », n'est ce pas ?) mais si les informations importantes ne lui sont pas accessibles cette décision est erronée. Il faut donc absolument trouver un moyen de contourner ces limitations pour rendre au peuple son réel pouvoir en lui rendant accessible son réel savoir.

« Sans assurer pleinement le droit à l'information du public il ne peut y avoir de vraie démocratie. » [228]

Le hack peut dissoudre l'intimité humaine comme tout système de protection, il représente une capacité quasi-infinie de consultation du savoir. En tant qu'apprentis cyber-sorciers jouant avec ce potentiel, ils deviennent des forces modernes majeures et ils construisent une nouvelle sphère de pouvoir proche du peuple. Et ainsi des figures s'élèvent, remplies de savoir qui ne leur appartient pas toujours mais qui peut être utilisé pour changer les structures concrètes de la société, pour remettre en question la norme, et les usages des citoyens-modèles.

DES IDÉOLOGIES BIEN RÉELLES

Maintenant l'on comprend et visualise ce que sont les hackers [229] et leur mouvance sans réelle forme définie ni légalisée, voyons comment nous pouvons tous en faire partie, voyons l'impact qu'une minorité qui s'intéresse à la technologie, aux détournements et aux failles en tout genre pourrait avoir dans un monde trop renfermé sur ses machines et sur le contrôle.
Très simplement cela commence par cette capacité d'oublier la fonction première d'un objet ou d'un système pour en faire quelque chose de complètement différent, c'est une très bonne échappatoire à une société où tout doit être rangé et utile. Le hack nécessite de se poser des questions (même si elles sont futiles), l'important c'est de ne rien prendre pour argent comptant, de continuer à réfléchir, par jeu, par intérêt ou par nécessité. Et c'est en ça que l'habitude du détournement et du bidouillage proposent ensemble de réelles alternatives et construisent de réelles oppositions du quotidien.

« Ces pratiques, ce savoir, impliquent un certain niveau d'éducation, de réflexion, une vraie créativité aussi. C'est clairement une culture avec sa langue, ses codes, ses règles collectives mouvantes, son éthique, son individualisme aussi — mais le niveau de conscience politique qu'on y trouve me semble plutôt rassurant. Le hacker est l'homme cultivé du présent et du futur, une très forte figure romantique de la lutte, un personnage incontestablement positif dans l'imaginaire de la science-fiction. » [230]

Le hack peut donc être vu comme une résistance du peuple, comme une force brute et viscérale, comme une manière de pointer, d'annihiler ou de contourner certains dispositifs que nous désapprouvons et cette culture s'étend peu à peu pour quitter les

---

[228] « Lanceurs d'alerte et protection des sources », *La Quadrature du Net*, 14 sept. 2015

[229] Même si parfois ce mouvement est exagéré au vu des images souvent trop chatoyantes des films de science-fiction et du discours simpliste de tout ceux qui amalgament rapidement le hacker en tant qu'humain (parfois bon parfois mauvais) et le hack en lui même (qui est simplement une pratique de réflexion qu'on pourrait qualifier d'énigme à résoudre).

[230] Alain Damasio, *Op. Cit.*

domaines virtuels et pour bientôt corrompre le monde tangible.
Ce mémoire, par exemple, en est une forme : comprendre le système qui nous est présenté, analyser ses failles, ses forces et ses dérives, puis détourner ses codes pour proposer une ouverture.

« J'ai compris que l'esprit du hacker était vraiment, aujourd'hui, une contre-culture efficace sur Internet, et qu'on pouvait la réutiliser dans la ville. » [231]

Certains artistes-hackers se contentent du virtuel mais on en voit de plus en plus investir le réel et l'espace public. C'est un mode de vie qui peut clairement s'exprimer dans la matière, qui peut prendre corps dans la chair et dans la ville jusqu'à en devenir une véritable colonisation. On verra par exemple les initiatives créatives de Florian Rivière qui cherche à occuper les espaces urbains et à amuser le maximum de gens en transformant des lieux neutres en terrains de jeu (fig. 45).
Son idéologie-hacker passe souvent par le jeu pour dénoncer l'inconfort des villes, ou du moins leur morosité. Le monde est trop gris et sa pratique du hack le veut tout en couleur : ses œuvres ne sont analogues au graffiti que dans la dynamique d'appropriation d'endroits mais cela renforce leur caractère « hacké » puisque ce sont des détournements significatifs de système, de codes sociaux et d'architectures.

« Le hacking, c'est donner une fonction à une chose à laquelle elle n'était pas destinée à l'origine. Improv Everywhere cherche à transformer [...] le réseau du métro ou une partie spécifique d'un parc. On s'en empare et on le transforme en quelque chose d'inattendu. » [232]

En suivant cette même idée, de nombreux courants et projets émergent pour contester des normes sociales notamment le Hacking Citoyen de Geoffrey Dorne (fig. 46) qui propose une petite panoplie pour lutter contre la surveillance de masse avec, entre autres accessoires, un bonnet infrarouge anti-caméra et un porte-carte silencieux qui évite la fuite de données sans le consentement dudit citoyen.
Il proposait en plus des équipements une carte collaborative répertoriant un maximum de caméras : *« Les citoyens sont invités à géolocaliser les caméras qu'ils rencontrent, à les prendre en photo et à laisser une courte description de chacune d'elles. Ainsi, chacun peut consulter les nouveaux emplacements des caméras et éventuellement prévoir ses déplacements afin d'éviter d'être filmé »* [233].
Mais cette carte a été hackée et n'est plus disponible, un comble (ou une fatalité) dans un univers aux portes grandes ouvertes qui pourtant continue à assumer ses idées. Et puisque le hack permet naturellement de témoigner de notre non-acceptation passive il nous est par exemple possible de porter le masque URME de Leo Selvaggio qui fonctionne un peu comme le fameux masque de fawkes en bien plus réaliste : il permet en effet à n'importe qui d'être identifié par les systèmes de surveillance comme l'unique Leo Selvaggio (fig. 47). Un hack de visage en somme. Peu de caméras font actuellement la différence entre ce masque et un vrai visage. Rien de tout ça n'est interdit (mais ça ne saurait tarder) cela permet simplement d'éviter en toute légalité une part de la surveillance, d'être davantage furtif.

---

[231] Interview-reportage de Sophie Peyrard, pour Arte, diffusé en juillet 2014.

[232] Propos de Charlie Todd, membre et fondateur du collectif Improv Everywhere, op cit.
Ce groupe artistique spécialisé dans la performance et l'improvisation a d'ailleurs investi la ville de très nombreuses fois pour surprendre les passants : le hack par le saisissement et par inattendu.

[233] Geoffrey Dorne sur son site personnel, h4cker.net













45 //
Spielplatz, hacks de ville
Diverses créations et actions du collectif Démocratie Créative dont Florian Rivière est le fondateur
2011







46 //
Projet de diplôme de *Geoffrey Dorne*
Hacking Citoyen
2009

47 //
Leo Selvaggio
URME (prononcez « you are me »)
2009

D'ailleurs la furtivité est un mode opératoire privilégié de la minorité.
La société fantôme (l'ensemble des mouvements décris à la fin du chapitre précédent, graffiti, rooftop, cataphiles, urbex, et bien plus encore) marche, comme son nom l'indique, sur ce critère primordial : contester par l'absence, nier la société en créant des bulles éphémères loin du contrôle et de la norme : *« dans ce monde-là, le seul mode de résistance possible est la furtivité, où comment trouver des " blind spots ", des endroits où tu n'es pas géolocalisé, où la traçabilité est impossible »* [234]. L'idée c'est de créer des espaces de liberté pure, ou au moins d'avoir ce choix d'être vu ou non, sans pourtant être suspecté et pointé du doigt par l'appareil social.
L'ère d'internet nous a fait entrevoir une utopie de liberté et de partage, c'est quelque chose qui a marqué un bon nombre de citoyens et qu'il faut être prêt à défendre, notamment par le contournement ou l'altération de certains mécanismes de surveillance et de contrôle mais aussi par une modification de nos comportements pour justement échapper à la prison géante. Défaire, détourner, refaire et comprendre nous aide à former notre esprit critique, maintenant il s'agit de l'utiliser pour mettre en évidence ce qui contraint l'être humain et surtout pour créer des zones sans temporalité imposée, sans préjugés (oui ce n'est pas si simple, mais il est toujours possible de commencer par une zone du cerveau). Mais cette forme de hacking s'éloigne des machines et du code, c'est un hack comportemental qui invite à une réflexion approfondie sur les structures du monde et surtout à l'ouverture, c'est un hack social.

HACKING SOCIAL

Voir la prison c'est aussi en voir la serrure, il ne reste qu'à fabriquer une clef.
Le hack social revêt bien des formes mais garde la constante de questionner, si ce n'est de refuser, la norme et c'est peut-être ça la clef qui nous libérera du contrôle.
Il s'agit en vérité d'être soi-même plutôt que d'être formaté par le monde, il s'agit de se l'approprier, d'y laisser une trace pour qu'il nous ressemble davantage, il s'agit de vouloir être accepté pour ce que l'on est vraiment et non de se laisser aller à la norme et aux idéologies sociales du moment
Par exemple je considère qu'en 1955, lorsque les lois ségrégationnistes étaient en vigueur, Rosa Parks, par son refus du conformisme et par son activisme convaincu, a été une pionnière du hack social. Elle a contribué, dans sa différence, à améliorer le monde parce qu'un jour elle a su dire « non » à la norme.

« Change l'ordre du monde plutôt que tes désirs. » [235]

Oublions Descartes et sa formule inversée. Ici nous tentons de bouleverser le monde, de ne pas le laisser figer dans des formes prédéfinies, dans des systèmes et des hiérarchies précises. Le contrôle et la surveillance sont justement pour moi des formes de fixation de notre société, de scellement de nos comportements dans une amabilité et un conformisme nauséabond.
Il est temps de refuser le contrôle pour libérer notre vitalité et pour lutter contre la grisaille tout autour : globalement, aujourd'hui, l'humain ne se sent pas toujours bien dans cette société matérialiste et en tension permanente, il est écrasé par le gigantisme et la vitesse des villes et du monde technologique. De plus, les structures sociales orthonormées imposent comportement, uniforme et obéissance (bien sur, plus on monte

[234] Alain Damasio, interview pour Télérama, propos recueillis par Jérémie Couston, publiés le 30 janvier 2014
[235] Alain Damasio, *Op. Cit.*p.517

dans ces structures plus on se sent libéré mais bien souvent on aliène aussi un peu plus les autres, au final rien ne change et la société reste immobile), raison de plus pour réfléchir en dehors de ces cadres et pour trouver des alternatives.

« Toute ville était d'abord une prison, si bien qu'y circuler sans cesse conjurait l'oppression de la clôture et procurait une sensation de liberté qui la rendait supportable. » [236]

L'intérêt c'est de briser les structures inertes, briser la prison pour ne pas simuler la liberté mais la vivre réellement. L'individu d'aujourd'hui semble être défini par son travail (emblème de la réussite sociale), par son smartphone (aujourd'hui, peu d'entre nous sont capable de vivre sans) mais aussi par son acceptation docile de la surveillance (pour ne pas être catalogué dans le camp des terroristes qui ont des choses a cacher). Voilà donc une bonne raison pour un hacker social de nier ces stéréotypes et de proposer une alternative, une ouverture, de vivre sans aucune de ces trois réalités, et ce, non pas pour défier puérilement mais pour proposer un mode de vie divergeant et nouveau qui pourrait plaire à d'autres citoyens et faire entrer le monde en phase avec des idées plus souples et plus respectueuse de l'individu vivace qui voudrait juste ne pas être une main d'œuvre manipulable ou un tas de données sur pattes.

« Le hacking social est une certaine mentalité, une éthique, associée à des activités spécifiques consistant à interroger les différentes structures et normes sociales, à les comprendre, éventuellement à les détourner afin d'ouvrir le champ de possibilités individuel et collectif. » [237]

Ouvrir sur un nouveau monde, ouvrir des possibles inattendus, ouvrir nos façons d'être, multiplier nos raisonnements et nos points de vue.
Ne pas avoir de portable, ne pas accepter la hiérarchie, ralentir dans une société rapide, ne pas être conforme à un système, à un mode de vie et l'assumer, explorer des terrains interdits, plonger illégalement au cœur des boyaux de Paris, transformer un mur en œuvre d'art, lutter contre la publicité, etc, etc.
Tous ces comportements sont des formes de hack et d'autant plus si c'est réfléchi : « je peux hacker le pourcentage du monde que je représente ». Je peux créer des modes de vie insolites, anormaux, déviants, je peux créer pour résister [238].
Ce faisant il peut arriver des erreurs où des accidents et les hacks ne sont pas la vérité mais le plus souvent leur but à long terme est de faciliter des systèmes, parce qu'ils remettent en cause ce que l'on fait et ce qui existe ils peuvent rendre la vie plus agréable, plus en accord avec l'existence humaine, ses questionnements sans fin et ses infinis accidents [239], tout simplement.
Je retrouve ces questionnements de manière implicite dans la science-fiction : puisqu'elle nous montre des univers différents du notre (en bien ou en mal) elle nous permet, à défaut de constater dans le réel, de réfléchir à cette dissonance qui existe entre ici et là-bas, elle nous permet de voir en quoi certains systèmes sont positifs et en quoi d'autres (parfois semblables aux nôtres) sont négatifs.

---

[236] Alain Damasio, *Op. Cit,* p. 180-181

[237] Anonyme, « Réintroductuion au Hacking Social », *Hacking Social*, octobre 2015

[238] Notion chère à Deleuze, en 1987 lors d'une conférence (Qu'est-ce que l'acte de création ?) il affirmera d'ailleurs: « Tout acte de résistance n'est pas une œuvre d'art bien que, d'une certaine manière elle en soit. Toute œuvre d'art n'est pas un acte de résistance et pourtant, d'une certaine manière, elle l'est. »

[239] Par « accidents » j'entends surtout « perturbations inattendues de la vie », peu importe leur caractère, les accidents sont toujours source de changement et le hacker social aime le changement.

Et en faisant la comparaison, on réfléchit à comment éviter les dystopies et à comment se tourner vers des mondes meilleurs.
D'ailleurs dans la science-fiction et dans beaucoup d'œuvres de fiction en général, les protagonistes incarnent en partie le hacker social, en effet les structures narratives les plus courantes se résument à un héros ou une héroïne qui se voit catapulté dans un système qui ne l'accepte pas. C'est un peu comme le monomythe de Joseph Campbell [240] mais je préfère me concentrer ici sur les architectures sociales fictives : le personnage principal ou son groupe étant différent des autres, il n'appartient pas à la norme et il voit clairement les dérives du système dans lequel il évolue. Mais tout l'intérêt de ces histoires réside en un seul point : le système ne pourra pas corrompre les protagonistes et au contraire il se verra modifié en profondeur grâce aux actions de nos gentils personnages (fig. 42).
Je ne vais pas m'attarder là dessus mais, par exemple, dans Dark City [241], le héros, John Murdoc, se rend compte que sa ville ne tourne pas rond : impossible d'en sortir, ses souvenirs disparaissent et il n'y fait jamais jour. Il luttera donc contre le système jusqu'à comprendre son fonctionnement et jusqu'à prendre le dessus pour libérer sa ville.

Tout ça pour dire que nous sommes nourris, bien plus que nous le pensons, de références au hack social : nous savons inconsciemment ce que ça représente et nous avons tous un hacker en nous, mais cela nécessite un questionnement de tous les instants et une audace à la fois pour y trouver des réponses mais aussi pour nous ouvrir à une société différente de la notre et qui, dans l'idéal, élargit nos possibilités, nos libertés.
C'est pour beaucoup de gens, l'éducation qui contraint à s'imposer soi-même des limites, des tabous et des conduites à tenir pourtant je sais que nous sommes tous capables de nous lever (ou de rester assis, l'important c'est de faire l'inverse de ce que l'on nous demande) et de dire non.
Je crois qu'aujourd'hui c'est une nécessité pour améliorer la société : le monde tourne en renforçant la norme et l'absence de réflexion (vive le marketing et le profit), il suffit alors simplement de se réveiller de la torpeur technologique et de ralentir les mécanismes pulsionnels que nous avons pu voir auparavant (comme la vision, la virtualisation, ou la consommation) et de continuer à vivre en activant notre raison.

Nous pourrions arrêter de réagir aux stimulii envoyés par le capitalisme, ne plus avoir peur de déconstruire notre pensée, nos modes de vie et nos technologies pour les reconstruire à notre image (fig. 48). Nous pourrions arrêter cette foi aveugle en un nouveau smartgod qui nous maintient en excitation permanente et dirige nos affects (fig. 49). Nous pourrions même mettre un terme à ce culte moderne qui nous empêche de profaner et de dire non à la société-machine.
Nous pourrions tous être le hacker et déconstruire le système déjà pétrifié.

Bien sûr, notre société technophile fonctionne grâce aux machines alors même si le hacker social voulait tout chambouler (et il aurait raison), on peut déjà commencer par réfléchir à notre niveau et remettre progressivement en cause cette domination technologique. Il suffit d'imaginer et de développer des actes qu'aucune publicité ni aucun patron n'encouragerait et le plus simple d'entre eux c'est simplement appuyer de temps en temps sur le bouton OFF.

---

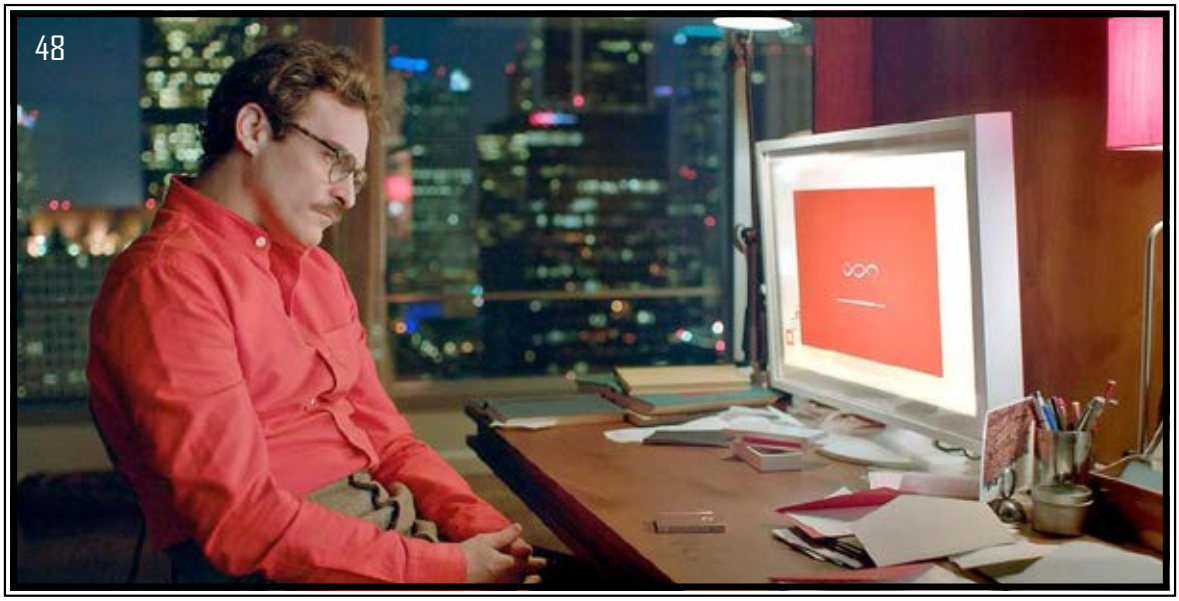
[240] Pour résumer, le monomythe de Campbell tend à prouver que toutes les histoires (légendes, contes, cosmogonies, mythes, films, livres) ne suivent qu'un unique schéma, qu'une seule structure narrative.
[241] Film réalisé par Alex Proyas en 1998.

un hacker social et ses amis qui, ensemble, cherchent des réponses



42 //
Extrait de *H2G2*
Film réalisé par Garth Jennings
2005

en comparaison voici un utilisateur lambda,
attristé par le monde qui l'entoure et ne sachant plus quoi désirer sans stimulus visuel



et un autre, en tension permanente :
technophile irréfléchi, consommateur aveugle en débauche pulsionnelle



48 //
Extrait de *HER*
Film réalisé par Spike Jonze
2014

49 //
Extrait de *Sabrina, l'apprentie sorcière*
Série télévisée créée par Nell Scovell
1996 - 2003

ÉPILOGUE

< SE RÉINVENTER POUR SE RÉVOLTER >

La technologie est un « pharmakon » [242], c'est à dire qu'elle est à la fois remède et poison. Elle aliène et libère en même temps. Elle ouvre des portes et en ferme d'autres. Mais notre société entière est devenue une machine qui prône la vitesse et le progrès : le monde se précipite donc tête baissée pour voir au delà de ces portes ouvertes sans prendre le temps de regarder ailleurs, sans même considérer les autres possibilités. La massification de la société ne fait qu'agrandir les ouvertures usuelles et celles qui restent longtemps sans être empruntées finissent par être oubliées.

Si j'ai commencé mes sculptures c'était avant tout pour rappeler qu'il existe d'autres façons de penser la technologie, qu'il ne faut pas succomber à la mode, qu'il faut penser par soi-même et se demander : « est-ce que c'est vraiment ça que je veux ? ».
Le hack social est donc là pour montrer un passage secret, tout ce qu'il nous affirme c'est que nous pouvons enlever nos œillères et regarder les chemins alternatifs qui se présentent tout autour. Libre à nous ensuite de continuer sur l'autoroute technologique ou d'arpenter enfin un sentier perdu entre de nouvelles idées et sous de nouveaux cieux.

Je crois sincèrement que ce sont les univers de science-fiction qui ont ouvert la brèche en moi, ils m'ont permis de comprendre ce qui se joue aujourd'hui même, de voir les influences à long terme de certains processus technologiques. Et effectivement, on retrouve, la plupart du temps, dans la SF, des mondes rongés par la technologie et par une forme de contrôle, ces récits transportent le lecteur mais ils n'ont clairement pas pour vocation de fabuler à l'extrême, au contraire ils sont une sorte de critique spécifique d'un aspect du présent.
D'ailleurs l'auteur, bien souvent, tente d'extrapoler ses fictions depuis notre époque et c'est ce qui permet de faire un lien entre 2 espaces-temps. Cette connexion, cette dissonance, permet au lecteur de prendre du recul sur son propre monde et d'exercer son regard critique sur des structures fictives qui, au fil des pages, révéleront parfois leur grands points communs avec nos réalités sociales.
Ainsi je vois mes sculptures comme les dépositaires de cette culture : il évident que personne ne voudrait d'un monde aussi contrôle que celui de 1984 ou aussi stérile que celui de Blade Runner, mais alors qui apprécierait que les enfants se métamorphosent en hybrides à tête de télé ou que les caméras dé sécurité nous fusillent dès qu'elles nous filment ? Ma démarche s'enracine dans une incitation à percevoir le monde autrement, j'entends par là que mes créations sont, elles aussi, des fenêtres vers l'imaginaire de la science-fiction, focalisées sur l'irréfutable technologie d'aujourd'hui elles sont des témoignages de réalités alternatives déviantes qui devraient donc créer un décalage et nous émouvoir pour nous faire comprendre la situation actuelle de notre monde.

---

[242] Expression utilisée par Bernard Stiegler dans « La faim du travail » sur youtube, chaine officielle de *Data Gueule.*, 3 octobre 2016

L'art et le hack (comme bidouillage du monde et émergence de concepts atypiques) sont de véritables et très efficaces moyens d'éduquer les gens : le savoir et la réflexion se transmettent inconsciemment grâce aux abstractions créatives et aux pensées qui les habitent. Quoi qu'il en soit, ce sont des notions essentielles à ma vision du monde car cela me donne l'impression d'altérer la société, de la rapprocher d'un univers qui m'est familier, semblable aux livres et films qui hantent ma vie, voguant jusqu'à leurs vastes interrogations.

Si la science-fiction a réellement entamé ma réflexion et ma création comme une première étape, elle se poursuit actuellement par cette deuxième phase qu'est l'écriture. Cependant il est nécessaire qu'elles continuent à exister au travers de mon mode de vie, il est important, je crois, qu'elles puissent tenter de contaminer la ville et la société. Ainsi la troisième étape de mon processus créatif et reflexif sera, à n'en pas douter, l'activisme. Les livres et les mots sont très fertiles mais ce qui doit naître de ce terreau, comme un brin d'herbe au travers du bitume, ce sont des actes concrets, peut être d'opposition mais surtout de détournement.
Le hack, en cherchant toujours une idée à laquelle se confronter, est une forme d'auto-critique, d'auto-éducation. Pour moi, il permet de se trouver une zone de liberté qui entraine le sens critique et la pensée personnelle qui, à leur tour, développent et agrandissent la zone libre et éduquée.

Et parce que douter de tout c'est en premier lieu réfléchir à tout, le hack doit s'exprimer à une plus grande envergure et remettre en question autant de choses que possible : il y a effectivement une myriade de systèmes et de dispositifs qui se sont imposés à l'humain et chaque type de hacker a une cible très précise, personnellement il est évident que je m'intéresse à la technologie, à ce qu'elle nous promet et aux mondes vers lesquels elle nous conduit. Cependant, entre tous les possibles dont nous gratifient les machines, il en est quelques uns que je considère comme des enfers : si la technologie apporte de nouveaux modes de vie, comme nous avons pu le voir elle est un vecteur du contrôle. Et le contrôle, parce qu'il essaye de nous aligner sur une seule route et parce qu'il voudrait que tous les regards soient tournés vers ses caméras, me déplaît. Le contrôle c'est l'acceptation de l'idéologie sécuritaire, c'est se laisser gérer pour plus de confort, plus de bien être et moins de préoccupation. Mais personnellement je souhaite une vie faite d'accidents. Je souhaite qu'elle ne soit que détours et brûlures. Je souhaites expérimenter la matière et le corps pour sentir ce que j'appelle simplement la liberté. Aujourd'hui le contrôle est le rêve français, alors pour éviter que notre monde se fige sous la bienveillance de Big Brother ou qu'il continue de simuler la liberté dans un état gouverné par la consommation, il devient nécessaire de lui trouver des alternatives. Il devient nécessaire de prendre conscience du monde dans lequel on vit et de ce qu'il tente de nous imposer, il devient nécessaire de persévérer dans l'auto-éducation et la critique de tous les instants.

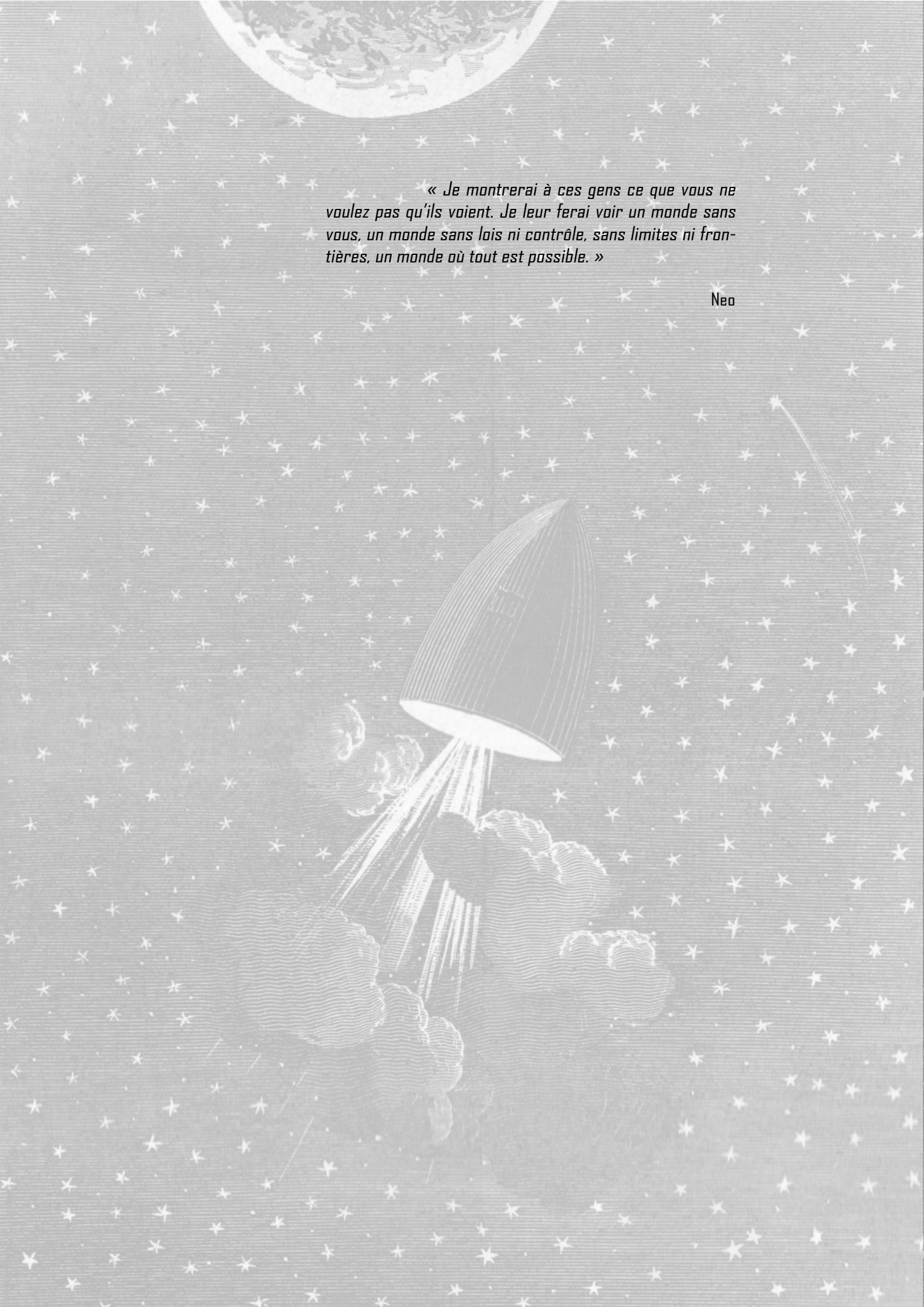
A travers ce mémoire je n'ai souhaité qu'ouvrir la réflexion sur ce que peuvent apporter ou retirer nos technologies et nos idéologies sociales, je pense sincèrement qu'il nous faut nous les approprier (et peut-être même les refuser : c'est en effet possible). Il faut au moins comprendre leur impact, leur fonctionnement réel et leur avenir et pas seulement les utiliser ou les subir bêtement. Il faut par exemple se poser la question suivante : « Quand j'utilise telle ou telle techno, qu'est ce que j'y gagne et que c'est que j'y perd ? Et c'est que cela me convient ? »
Il suffit simplement de rester curieux et critique, l'œil grand ouvert.

L'homme moderne, qui voit dans l'avenir, n'a d'autre choix moral que de quitter la norme qui s'endort et d'agir contre la surveillance qui nous grignote doucement, il n'a d'autre choix que de suivre le chemin du lanceur d'alerte et de prévenir ces concitoyens du danger qui les attend. Et pour éviter ce quadrillage de la vie, cette agonie imposée, il s'agit simplement de se réinventer, de stopper nos élans disciplinaires et pulsionnels (de dire non à la hiérarchie et à l'achat comme pouvoir et identité), d'oublier le confort et la chaleur de nos prisons mentales, de prendre du recul et enfin de mettre en mouvement la pensée et de la concrétiser par des actes de créations ou de rébellion contre un système qui peut désormais être assimilé à un totalitarisme technologique et psychologique d'ultra-consommation.
Construisons de nouvelles zones imprévisibles, anarchiques et incontrôlables en nous ou au dehors de nous, à l'image de la Place de la République, de nos Forteresses Imaginaires ou de Notre-Dame-des-Landes. Sachons entraver la marche de l'autocensure et la manipulation des affects en quittant la norme, en exerçant ensemble une pensée critique, en se mobilisant collectivement et en stimulant à l'infini ces Zones À Défendre, ces avenirs du monde libre. Peu importe que l'on ai raison ou non : réfléchir et agir sincèrement, faire bloc, faire communauté, suffit à se diriger vers un meilleur horizon.

Je veux [redacted] Nous luttons [redacted] exploser [redacted] ! [redacted] contre les murs [redacted] de [redacted] la ville, [redacted] « [redacted] , [redacted] , [redacted] ensemble » [redacted] pour [redacted] foncer [redacted] dans les abîmes, [redacted] me [redacted] noyer [redacted] , [redacted] et [redacted] briser [redacted] le [redacted] désir inassouvi, [redacted] libérer les flux [redacted] de la vie [redacted] .

« Je montrerai à ces gens ce que vous ne voulez pas qu'ils voient. Je leur ferai voir un monde sans vous, un monde sans lois ni contrôle, sans limites ni frontières, un monde où tout est possible. »

Neo



« La liberté, elle est pour moi ce dehors, intérieur à chacun de nous, dont ceux qui nous gérent voudraient tant faire une Zone. Ou mieux : une norme.

Sachons nous ouvrir pour agrandir cette poche, qui est poumon — et vent pulsif. Osons même, parfois élargir la cicatrice et refuser le cocon consumériste, les consolations et les soins.

Parce que ça fait mal, d'être libre. »

Alain Damasio

ANNEXES
+

TABLE DES ILLUSTRATIONS

CRÉATIONS DE L'AUTEUR

(fig. 3) page 17 :
iCone (\aj.kon\ ) - ou le smartgod salvateur
/sculpture
matériaux : machine sociale (smartphone) bois, verre, peinture
taille : 50 x 70 x 05cm
date : 2014
à noter : cette sculpture ayant été détruite en 2015 elle a été reconstruite en 2016 avec les même matériaux et les dimensions suivantes : 75x110x10cm

(fig. 12) page 41 :
All-seing Cam - ou l'œil qui juge tout
/sculpture
matériaux : machine sociale (webcam), bois, feuille d'or, polyuréthane
taille : 74 x 88 x 07cm
date : 2014
à noter : cette sculpture a été détruite en 2015

(fig. 21) page 55 :
Camera Gun - ou le meurtre de la vie privée
/sculpture
matériaux : machine sociale (camera de sécurité), bois, peinture, métal
taille : 79 x 16 x 34cm
date : 2016

(fig. 30) page 83 :
Qr-Portraits - ou l'identité sous contrôle
/photographies, impression dibond
taille : 45 x 55cm (format photo d'identité multiplié par dix)
date : 2015

(fig. 37) page 109 :
Tv Kid - ou l'identité trop zappée, jusqu'au bruit blanc
/sculpture
matériaux : télévision, plastique, plâtre
taille : 98 x 37 x 37cm
date : 2016

AUTRES ŒUVRES, TRAVAUX ET RÉFÉRENCES VISUELLES CITÉES

Fond de première de couverture :

Réappropriation de *Le Voyageur contemplant une mer de nuages* (Caspar David Friedrich, 95 x 75 cm) et d'un extrait du film Blade Runner (réalisé par Ridley Scott en 1982) pour bidouiller *Un Citoyen prenant du recul devant sa Ville technophile*.

Fond des doubles pages 6-7, 24-25, 66-67, 104-105 et 142-143 :

Gravure de Émile Bayard, extraite de *Autour de la Lune*, Jules Verne, « Voyages extraordinaires », éd. Pierre-Jules Hetzel, 1870

Extraits de films et séries de fiction :

(fig. 6) page 21 :

Extrait de *1984*, film réalisé par Michael Radford, 1984.

(fig. 7) page 22 :

Extrait de *Blade Runner,* film réalisé par Ridley Scott, 1982.

(fig. 10) page 30 :

Extrait de *Les Gardiens de la Galaxie*, film réalisé par James Gunn, 2014.

(fig. 19 - 20) page 53 :

Extraits de *Retour sur Images (the entire history of you)*, 3e épisode de la première saison de Black Mirror, série créée par Charlie Brooker, 2011

(fig. 22) page 59 :

Extrait de *The Truman Show,* film réalisé par Petter Weir, 2011

(fig. 23) page 60 :

Images issues du tournage de *The Running Man,* film réalisé par Paul Michael Glaser, 1999

(fig. 31) page 84 :

Extrait de *Avalon*, film réalisé par Mamoru Oshii, 2001

(fig. 32) page 84 :

Extrait de *eXistenZ*, film réalisé par David Cronenberg, 1999

(fig. 34) page 91 :

Images issues du tournage de *Johnny Mnemonic*, film réalisé par Robert Longo et scénarisé par William Gibson, 1995

(fig. 41) page 125 :

Extrait de *Hackers*, film réalisé par Iain Softley, 1995

(fig. 42) page 137 :

Extrait de *H2G2*, film réalisé par Garth Jennings, 2005

(fig. 43) page 125 :

Extraits de *Matrix*, film réalisé par les Wachowski, 1999

(fig. 48) page 139 :

Extrait de *HER*, film réalisé par Spike Jonze, 2014

(fig. 49) page 139 :

Extrait de *Sabrina, l'apprentie sorcière,* série télévisée créée par Nell Scovell, 1996 - 2003

Grafs :

(fig. 38) page 18 :
Banksy, 4 graffitis divers exécutés entre 2005 et 2010

Hacks ?

(fig. 14) page 42 :
Kyle McDonald & Brian House, *Conversnitch* (la lampe qui écoute), 2014

(fig. 16) page 50 :
Steve Mann de 1980 à 2010, life-logger connu, il porte à chaque fois divers appareils de sous-veillance qu'il a lui-même fabriqué.

(fig. 24) page 64 :
Grégory Chatonsky, *Antéroulette*, netart, 2010

(fig. 45) page 132 :
Démocratie collective, *Spielplatz* (hacks de ville), 2011

(fig. 46) page 133 :
Projet de diplôme de Geoffrey Dorne, *Hacking Citoyen*, 2009

(fig. 47) page 133 :
Leo Selvaggio, *URME*, 2009

Installations :

(fig. 13) page 42 :
Eva Coulard, *Monréel*, 2015 (Art Souterrain, Montréal)

(fig. 27) page 77 :
Bruce Nauman, *Going around the Corner Piece*, Installation vidéo en circuit fermé, 284 x 654 x 654 cm, 1970

(fig. 28) page 77 :
Lawrence Malstaf, *Mirror*, 2002

(fig. 33) page 87 :
Nam June Paik, *TV Buddha*, 1974

(fig. 35) page 94 :
Yann Kersalé, *Éboulis d'Images du Monde* (croquis originel à droite), 2011

(fig. 35 b) page 94 :
Yann Kersalé, *La Lune Télévisuelle* (projection sur la radôme de la cité des télécoms à Pleumeur Bodou), 2011

Peintures (Huile sur toile) :

(fig. 2) page 16 :
Le Caravage, *L'Incrédulité de saint Thomas*, 107 x 146 cm, 1603

(fig. 25) page 71 :
Michel Martin Drolling, *Orphée et Eurydice*, 340 x 315 cm, 1820

(fig. 26) page 72 :
Olivier Long, *Acteon*, 195 x 130 cm, 2010

Performances :

(fig. 15) page 50 :
Les Surveillance Camera Players réinterprétant 1984 dans le métro.

(fig. 18) page 52 :
Denis Beaubois, *In the event of Amnesia the city will recall...* Sydney, 1996

Photographies :

(fig. 1) page 16 :

Luca Bruno & Michael Sohn, la place St Pierre au Vatican, à 8 ans d'écarts et lors d'élection pontificale. En 2005, très peu de technologie et en 2013 tout le monde tient un smartphone ou un appareil photo.

(fig. 8) page 29 :

Le panoptique détaillé avec l'intérieur de la prison de Stateville dans l'Illinois, photo prise en 1930 et retrouvée sur une carte postale.

(fig. 11) page 36 :

Un panneau « voisins vigilants ».

(fig. 39) page 119 :

Francis Mckee, Assemblée Générale à Paris (Place de la République) et un tag à St Denis, Mars 2016.

(fig. 40) page 122 :

Quitterie Largeteau, le hacklab de Toronto en 2015.

Photographies d'art :

(fig. 4) page 19 :

Christophe Beauregard, *Technomades*, 90 x 90 cm, 2008

(fig. 29) page 80 :

Babycakes Romero, *The Death Of Conversation*, 2014

Sculptures :

(fig. 4) page 19 :

Jack & Dinos Chapman, *The Chapman Familly Collection*, 34 sculptures de dimensions et matériaux variables, 2002

Schémas et dessins :

(fig. 4) page 29 :

Le panoptique - un croquis de Willey Reveley (1941) avec un schéma simplifié de ma création (2015).

(fig. 17) page 52 :

Stephanie Mann, dessin (fait à l'âge de six ans) expliquant ce qu'est la sousveillance par rapport à la surveillance, 2013.

(fig. 44) page 128 :

Masque créé en soutient à Edouard Snowden après ses révélations concernant la surveillance de masse.

Publicités :

(fig. 2) page 16 :

Publicité pour l'iPhone d'Apple de 2007 « Thinking is Believing »

Vidéos :

(fig. 36) page 99 :

Ryoji Ikeda, *Data.tron*, projection vidéo, 2008

INDEX DES NOMS PROPRES

A

> Anonymous (groupe) : 127
> Argos (mythologie) : 31
ASIMOV Isaac : 20, 23, 46
ATTALI Jacques : 103

B

BANKSY : 117, 118
BAUDELAIRE Charles : 75
BAXTER Stephen : 20, 57
BEAUBOIS Denis : 51, 52
BEAUREGARD Christophe : 18, 19
BENTHAM Jeremy : 28, 31, 32
> Big Brother (personnage fictif) : 21, 39, 58
BROOKER Charlie : 53, 74, 75

C

CARAVAGE (Michelangelo) : 16
CHAPMAN Jack & Dinos : 18, 19
CLARK Arthur C. : 20, 57
CLOUARD Éva : 42, 43
CRONENBERG David : 84

D

DAMASIO Alain : 6, 9, 20, 35, 47, 78, 79, 81, 85, 88, 89, 90, 95, 97, 107, 110, 111, 121, 130, 134, 135, 143
DELEUZE Gilles : 23, 28, 32, 33, 34, 69, 98, 101, 135
DESCARTES René : 63, 134
DICK Philip K. : 20, 101
DORNE Geoffrey : 131, 133
DROLLING Michel Martin : 71
> Dropout Jeep (surveillance) : 48, 127

F

FOUCAULT Michel : 23, 27, 28, 32
FREUD Sigmund : 57, 58, 62, 110

G

GIBSON William : 91, 126, 148
GRIMM Jacob & Wilhelm : 74

H

HARAWAY Donna : 90
HARDT Michael : 34
> Heimdall (mythologie) : 49
HERBERT Frank : 13, 20, 57, 69, 86, 98
HIMANEN Pekka : 123
HOSTRING Frédéric : 101
HOUSE Brian : 42, 43
HUXLEY Aldous : 111

I

IKEDA Ryoji : 99

K

KEROUAC Jack : 120
KERSALÉ Yann : 93, 94
KISSELEVA Olga : 70, 92

L

LE BRETON David : 88
LONG Olivier : 72

M

MALSTAF Lawrence : 76, 77
MANN Steve & Stephanie : 50, 52
McKINNON Gary : 127
MITNICK Kevin David : 126
> Monkey Calendar (surveillance) : 127

N

NAUMAN Bruce : 76, 77
NEGRI Antonio : 23, 34
> Neo (personnage fictif) : 124, 142
NITOT Tristan : 32, 47
> NSA (organisme gouvernemental) : 40, 43, 48, 63, 101, 127
> Nuit Debout (mouvement social) : 120

O

> Optic Nerve (surveillance) : 40, 48
ORWEL George : 20, 37, 39
OSHII Mamoru : 84, 85, 148

P

PAIK Nam June : 86, 87, 149
PARKS Rosa : 134
POLONY Natacha : 113
> PRISM (surveillance) : 48

Q

> Quadrature du Net (association) : 39, 49, 130

R

RIVIÈRE Florian : 131, 132
ROMERO Babycakes : 79, 80
ROWLING Joanne (Kathleen) : 74
RUFIN Jean-Christophe : 114

S

SELVAGGIO Leo : 131, 133
SILVERBERG Robert : 95, 115
SNOWDEN Edward : 39, 40, 48, 102, 127, 128, 129
SPINOZA Baruch : 81
STIEGLER Bernard : 57, 58, 86, 96, 97, 110, 112, 139
SWARTZ Aaron : 129

T

THEUREL François : 96
de TOCQUEVILLE Alexis : 114
TOLKIEN John Ronald Reuel : 86

U

USUL : 86

W

WACHOWSKI Lana et Lilly : 111, 124, 125, 148
WAJCMAN Gérard : 57, 62, 63, 78
WATSON Paul : 116
> Wikileaks (ong) : 48, 129

X

> XKeyscore (surveillance) : 48

Z

> Zeus (mythologie) : 70, 81
ZUCKERBERG Mark : 74

INDEX DES MOTS CLEFS

A

Affects : 96, 98, 108, 110, 111, 113, 114, 136, 141
Attentat : 15, 23, 37-39, 44, 103, 110
Autocensure (self-control) : 32, 35, 47, 89,103, 111, 141

B

Big Data : 100, 102, 126
Blancheur (Le Breton) : 88

C

Caméra : 13, 23, 37-40, 44, 45, 50, 51, 54-58, 61-65, 70, 76, 78, 101, 116, 117, 131, 139, 140
Confort : 13, 14, 33-35, 38, 43, 45-47, 49, 56, 62, 65, 86, 98, 103, 107, 108, 110, 113-115, 140, 141
Consommation : 33, 35, 49, 56, 62, 73, 86, 95, 103, 107-117, 136, 140, 141
Contrôle : 23, 25, 28, 31-38, 40, 44-47, 49, 51, 54, 58, 62, 63, 65, 69, 75, 76, 78, 82, 83, 86, 95, 97, 98, 101-103, 107, 110-114, 120, 123, 130, 134, 139, 140, 142

D

Démocratie : 47, 86, 103, 107, 111-114, 120, 130, 132
Dévotion : 15, 18, 98
Discipline : 27, 28, 32, 33, 34, 47, 58, 75, 107
Dividu : 67, 69, 75, 81, 103

E

Éducation : 111, 112, 130, 136, 140

F

Fiction : *voir Science-fiction*
(mon écrit étant tourné vers la technologie lorsque je parle de fiction l'important est certes l'imaginaire mais celui-ci n'est qasiment jamais dénué de machines et donc de science)

H

Hack, hacker, hacking : 79, 82, 120-127, 129-137, 139, 136, 140

I

Identité : 35, 38, 44, 46, 65, 69, 75, 76, 78, 82, 83, 100, 103, 109, 110, 115, 126, 141

J

Jeu-vidéo : 81, 85

L

Liberté : 23, 32-35, 38, 46-49, 65, 75, 88, 97, 101, 103, 107, 113-117, 123, 127, 134-136, 140, 143

M

Machine : 13-140
Machine sociale (toute technologie qui rapproche les humains entre eux, qui tend à faciliter les rapports sociaux) : 13, 15, 17, 40, 41, 49, 63, 73, 74, 79, 85, 95, 115

N

Norme : 15, 33, 35, 45, 56, 61-63, 75, 76, 96, 102, 103, 107-117, 120, 129-131, 134-136, 141, 143

P

Panoptique : 28, 29, 31, 32, 35, 39, 46, 49, 51, 61, 65
Pulsion : 23, 54, 56-62, 65, 95, 103, 107, 110, 112-114, 136, 138, 141

R

Réflexion : 13, 15, 23, 56, 70, 90, 96, 108-117, 120, 123, 130, 134, 136, 140
Réseau, réseaux sociaux : 43, 48, 73, 75, 78, 89, 96, 97, 108, 110

S

Science-fiction, SF : 6, 7, 9, 18, 20, 23, 37, 39, 54, 56, 57, 61, 73, 90, 92, 96, 101, 102, 114, 121, 130, 135, 136, 139, 140
Self-control : *voir Autocensure*
Smartphone *(voir Machine Sociale)* : 14, 15, 17, 46, 48, 63, 73, 74, 79, 93, 98, 101, 135
> smartgod : 17, 136
Surveillance : 23, 25, 27, 31, 34, 37-39, 40, 43-52, 54, 56, 57, 62, 65, 75, 78, 100-103, 108, 114, 128, 131, 134, 135, 141

T

Techno-cocon : 88, 108
Technologie(s) : 13-140
Télé-réalité : 58, 61, 62, 112, 113
Télévision : 13, 33, 57, 58, 62, 63, 74, 76, 86, 93, 96, 109
Transhumain : 88, 89, 90

V

Vidéo-protection : *Vidéo-surveillance (les caméras ne peuvent en effet pas « proteger » les citoyens, ne soyons pas dupe)*
Vidéo-surveillance : 37, 38, 44
Virtualité, virtualisation : 57, 69, 78, 79, 124, 126, 136

BIBLIOGRAPHIE

CONFÉRENCES ET COLLOQUES

- Alain Damasio, *« Très humain plutôt que Transhumain »*, conférence TEDx Talks, à Paris en octobre 2014
- Bernard Stiegler, *« Veux-tu être mon ami ? »*, conférence à Orléans le 14 novembre 2012
- Gilles Deleuze, *« Qu'est-ce que l'acte de création ? »*, conférence, mardis de la fondation Femis, à Paris le 17 mai 1987

DOCUMENTAIRES

Citizenfour, réalisé par Laura Poitras, 2014
TPB AFK, réalisé par Simon Klose, 2013
Cliquez, vous êtes traqués, réalisé par Maëlle Joulin, diffusé sur France 5, 2015
Souriez vous êtes sous surveillance, diffusé sur Arte, 2015
Temps de Cerveau Disponible - les médias de masse, réalisé par Christophe Nick et Jean-Robert Viallet, 2012

FILMS ET SÉRIES DE FICTION

Black Mirror, série créée par Charlie Brooker, 2011-2016

1984, film réalisé par Michael Radford, 1984
Avalon, film réalisé par Mamoru Oshii, 2001
Bienvenue à Gattaca, réalisé par Andrew Niccol, 1997
Blade Runner, Ridley Scott, 1982
Clones, Jonathan Mostow, 2009
eXistenZ, David Cronenberg, 1999
Final Cut, Omar Naim. 2004
H2G2, Garth Jennings, 2005
Hackers, Iain Softley, 1995
HER, Spike Jonze, 2014
Invasion Los Angeles, John Carpenter, 1988
Johnny Mnemonic, réalisé par Robert Longo et scénarisé par William Gibson, 1995
Les Gardiens de la Galaxie, réalisé par James Gunn, 2014
Matrix, les Wachowski, 1999
Minority Report, Steven Spielberg, 2002
Running Man, Paul Michael Glaser, 1999
The Truman Show, Petter Weir, 2011

LIVRES ET ROMAN DE FICTION

1984, écrit par George Orwell (trad. Amélie Audiberti), Gallimard, 1972
Aucun Souvenir Assez Solide, Alain Damasio, éd. La Volte, 2012
Globalia, Jean-Christophe Rufin, Gallimard, 2004
La Zone du Dehors, Alain Damasio, éd. La Volte, 2007
Le meileur des mondes, Aldous Huxley (trad. Jules Castier), Plon, 1932
Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?, Phillip K.Dick, éd. Chute Libre, 1976
Les Fabricants d'Eden, Frank Herbert, éd. Jean-Claud Lattès, 1980
Les Monades Urbaines, Robert Silverberg, (trad. Michel Rivelin), éd. Laffont, 1974
Neuromancien, William Gibson (trad Jean Bonnefoy), éd. La Découverte, 1984

OUVRAGES ET PUBLICATIONS

- Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, ed. Flammarion, 1981
- Bernard Stiegler, *La télécratie contre la Démocratie*, Broché, 2006
  Bernard Stiegler, « Le marketing détruit tous les outils du savoir », *Basta!*, 2012
  Bernard Stiegler, « Une société de la bêtise systémique », *AgoraVox*, 2012
  Bernard Stiegler, *Réenchanter le monde: la valeur esprit contre le populisme industriel*, Flammarion, 2013
- Charles Baudelaire, *Le public moderne et la photographie*, 1859
- David Le Breton, *Disparaître de soi, une tentation contemporaine*, éd. Métaillé, 2015
- Donna Haraway, « Manifeste Cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle », *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences – Fictions – Féminismes*, éd. Exils, 2007
- François Jost, *Le culte du banal - De Duchamp à la télé-réalité*, Biblis, 2013
- Gilles Deleuze, « Les intercesseurs », *L'Autre Journal*, octobre 1985
  Gilles Deleuze, *Post-Scriptum sur les Sociétés de Contrôle* (Pourparlers), éditions de minuit, 1990
  Gilles Deleuze, *Foucault*, éditions de Minuit, 1986
- Gérard Wajcman, *l'Oeil Absolu*, Denoël, 2010
  Gérard Wajcman, « Intime exposé, intime extorqué », *Les Images Honteuses*, 2006
- Guy Debord, *La Société du spectacle*, Buchet/Chastel, 1967
- Isaac Asimov, *L'Encyclopédie de la Science-Fiction*, éd. CIL Beaux Livres, 1980
- Michel Foucault, *Surveiller et Punir*, Gallimard 1975
- Pekka Himanen, *L'Éthique Hacker*, Broché, 2001 (trad. Claude Leblanc)
- Pierre Teilhard de Chardin, *L'Avenir de l'Homme*, Editions du Seuil, 1959
- Virginie Foloppe, « Grégory Chatonsky: la personne désincarnée », *Réel | Virtuel*, 2013

EN :

- Will Dahlgreen, *Smartphones, tablets and Facebook are the best inventions of the 21st Century*, en accès libre sur YouGov, écrit le 21-22 janvier 2016
- Ran Wei & Ven-Hwei Lo, « Staying connected while on the move: Cell phone use and social connectedness », *New Media & Society*, 2006

PODCASTS, EMISSIONS WEB ET AUTRES FORMATS VIDEOS

56Kast, podcast de Camille Gévaudan et Erwan Cario, Écrans-Libération, Nolife
> liberation.fr / noco.tv
City Manifesto, websérie de Mathias Bones, Arte Creative, 2016
> creative.arte.tv
Data Gueule, châine officielle sur youtube
> youtube.fr
La Faute à l'Algo, émission de Michel Blockelet et Jill-Jênn Vie diffusée sur Nolife
> noco.tv
Thinkerview, châine officielle sur youtube
> youtube.fr

SITES WEB DE L'INTERNET

amnesty.fr (consulté le 23.04.2016)
arte.tv (10.09)
idc.fr (25.08)
interieur.gouv.fr (10.07)
franceculture.fr (13.06)
hacking-social.com (12.11)
lacan.com (26.07)
laquadrature.net (23.07)
lemonde.fr (02.09)
liberation.fr (27.03)
mrmondialisation.org (17.05)
noco.tv (27.03)
nuitdebout.fr (03.10)
numerama.com (11.07)
onlinelibrary.wiley.com (29.08)
onlineopen.org (26.09)
souriez.info (08.09)
ssrn.com (05.08)
syfantasy.fr (27.11)
ted.com (27.08)
telerama.fr (02.05)
thinkerview.com (30.09)
usbeketrica.com (14.06)
wikileaks.org (21.08)
wikipedia.org (21.08)
yougov.co.uk (24.08)
youtube.com (29.09)



EXPOSING THE SURVEILLANCE STATE IS NOT A CRIME!